RECUEIL
DE TOUTES LES FEUILLES
DE LA
SPECTATRICE
QUI ONT PARU
ET DE CELLES
QUI N'ONT POINT PARU.

Volume in-douze broché, 24. sols.

Relié en veau 35. sols.



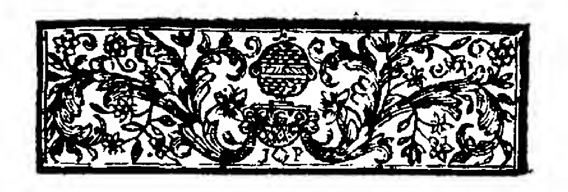
A PARIS,

Chez la veuve PISSOT, Quai de Conti, à la descente du Pont-Neuf, à la Croix-d'or.

Et au Palais, chez JEAN DE NULLY, Grand'Sale du Palais, à l'Ecu de France.

M. DCCLXXX.

Avec Approbation, & Privilege du Roy.



LA SPECTATRICE

Premiere Semaine.

J'ADMIRE quelquefois l'orgueil des hommes, qui nous taxent d'inconſtance & de legereté. Il me ſemble, qu'en ambition, en amour, & en autre choſe, nous voulons plus fortement qu'eux ce que nous voulons ; & que quand nous voulons, nous ne perſeverons pas moins que les hommes.

Trois ou quatre Spectateurs qui ont paru en France nous ont donné quelques brochures, & en ſont demeurés-là. N'auront-ils point

de honte, qu'une femme fourniſſe mieux cette carriere ? car j'eſpere bien aller plus loin que ces Meſſieurs.

Les femmes, dira-t-on, ne manquent pas de preſomption, mais l'affaire eſt de bien executer, de continuer, de penſer beaucoup & de bonnes choſes, & enfin d'écrire au moins paſſablement, ſans quoi il eſt inutile de bien penſer quand on ſe mêle d'écrire.

Je ſçai que tout cela feroit merveilles : mais ne peut-on point réuſſir & perſeverer ſans tout cela, ſans être homme, & avec du courage ? Telles femmes ont entrepris & mis à fin ce que des hommes, en reputation d'habileté & d'experience, avoient abandonné faute d'eſprit ou de cœur.

Un célebre Auteur moral * a dit, que les femmes ſont extrêmes, meilleures ou pires que les hommes ; il avoit raiſon : quand

* La Bruyere.

nous ne ne les valons pas, nous valons bien peu; mais quand nous les passons, nous nous faisons bien remarquer.

Je ne croi pas être des pires dont parle cet Auteur : qui empêcheroit que je ne fusse des meilleures? La nature qui repand ses biens comme il lui plaît, & peut-être souvent au hazard, n'auroit-elle pas pû m'excepter avantageusement, non seulemnt des femmes ordinaires, ce qui ne paroîtra pas aux hommes un avantage considerable, mais des hommes ordinaires, & même des Auteurs qui se croient plus que des hommes? N'auroit-elle pas pû me faire ressembler à ces femmes qui valent mieux que les hommes, & ce qui seroit une suite de l'exception, sans que j'en fusse plus fiere?

Quoiqu'il en soit, car au fond je n'ai garde de m'en flater, j'aurai peut-être, en qualité de Femme Auteur, quelque avantage sur les

Auteurs de l'autre ſexe. Les hommes, malgré leur jalouſie contre nous ſur tout ce qui regarde l'eſprit, ont ordinairement de l'indulgence pour les femmes : ils leur pardonnent volontiers de certaines choſes, comme des negligences, des abſences d'eſprit, des vivacités, des étourdries, & même quelque fois des fautes de conſequence. Par exemple, une Actrice qui paroît pour la premiere fois ſur le Theatre, à moins à craindre la ſévere critique du Parterre qu'un nouvel Acteur.

Mais cette indulgence vient-elle de generoſité, de bonté? j'en doute fort. Les hommes nous trouvent foibles par l'eſprit, peu capables de les égaler ; & en general ſi inferieures à eux, qu'ils croient nous devoir faire toûjours quelque grace : n'eſt-ce point par cette belle raiſon qu'ils nous paſſent des fautes que nous leur paſſons nous autres par pure bonté ?

Peut-être aussi que leur penchant naturel pour nôtre sexe a quelque part au quartier qu'ils veulent bien nous faire. Mais qu'est-ce que ce penchant ? il me semble que ce n'est qu'une certaine disposition naturelle que j'aurois bien envie d'appeller une espece d'instinct. Vous faites par là, Messieurs les hommes, quantité de choses que vous vous faites l'honeur d'attribuer à de loüables motifs.

Après tout, que m'importe d'où vienne la complaisance des hommes, & qu'ils en aïent ou non à l'égard de cet Ouvrage. S'ils n'en ont pas, je m'en passerai, & je m'en tiendrai à celle des femmes, sur lesquelles il y a beaucoup plus à compter: s'ils en ont, je ne leur en serai pas extrêmement obligée, parce que je l'imputerai à des motifs peu obligeans ; car je croi les bien connoître. Aussi, loin de leur faire ma cour pour obtenir des suffrages, je me prepare à leur dire des verités

propres à rabatre leur orgueil.

Ne vous formalisez pas, Lecteurs masculins, d'un procedé si resolu ; je n'épargnerai pas mon sexe, & je ne me ferai point de quartier à moi-même. Cela sera peut-être extraordinaire dans une femme qui a son petit amour propre, mais je suis ainsi faite. Il y a de l'extraordinaire dans mon esprit, mon goût, mes sentimens, & dans tout mon caractere. Il y en a aussi dans ma naissance & dans mon enfance. Je ne ferai peut-être point mal d'en dire quelque chose, pour donner une idée de l'Originale qui ose dévenir Auteur.

Je commencerai donc par là, non point par amour propre, comme on le verra ; car ce commencement n'a pas dequoi m'illustrer. J'y mêleray, comme par tout ailleurs, quand le cœur m'en dira, quelques moralités en dépit de l'esprit de bagatelle aujourd'huy aussi commun dans les hommes que

dans les femmes, presque toûjours ennemi des reflexions sensées, & qui ne voudroit lire que des faits ou des sentimens.

J'avertis qu'on ne doit pas s'attendre icy à un stile correct ni égal, ni à des pensées toûjours raisonnables. Je n'ai jamais écrit & je n'ai pensé que solitairement. J'apprendrai à écrire en écrivant, & à penser mieux à mesure qu'on se moquera de ce que j'aurai mal pensé. Pour de l'égalité, qu'on n'en espere point: je suis femme, & je ne veux point forcer la nature. Je passe à mon origine.

Entre ceux que j'ai regardés comme des hommes dont je pouvois être la fille, celui qui fut le plus vrai-semblablement mon pere étoit un vieux garçon des plus Gentil-hommes, car il comptoit sa noblesse depuis plusieurs siecles, je ne me souviens pas combien. Il étoit honoré de la qualité de Baron de L... Li.. étoit le nom d'u-

ne Terre & d'un Village dont il étoit Seigneur, & dont il se piquoit de recevoir exactement les hommages.

Il fut autant estimateur de la noblesse de naissance, qu'indifferent sur celle que la nature donne à de certaines personnes sans égard au rang de leurs peres. Je croi même qu'il ne connoissoit point celle-ci, & qu'il ressembloit un peu à ces entêtés de la noblesse du sang, qui donnent presque l'exclusion à celle de l'ame & du merite; gens intraitables sur cet article, qui regardent la Bourgeoisie comme une espece d'hommes fort subalternes; gens enfin incapables de convenir que la grandeur de l'ame surpasse celle qu'on peut tirer de ses ancêtres, & qu'un homme d'esprit & de cœur, sans naissance & sans fortune, est plus noble mille fois que le plus grand Seigneur, quand toute sa grandeur est reduite à la noblesse de son sang & au fracas de ses épuipages.

Je dis donc que le Baron étoit de ces gens-là. Il citoit & comptoit ses Ancêtres par noms & par surnoms. Il y joignoit leurs campagnes & des combats singuliers & circonstanciés : il en parloit sans cesse, à table & ailleurs ; c'étoit là son cheval de bataille.

Comme l'esprit est souvent précoce en nôtre sexe, j'ai admiré de bonne heure cette espece d'amour propre, qui veut être distingué par ce qui n'est plus, qui fonde sa grandeur là-dessus, & qui ne daigne en acquerir d'autre pour soi-même, ni pour ses descendans. La verité est que le Baron ne se soucioit gueres de posterité : ce fut peut être par cette raison qu'il ne se maria jamais à ma mere.

Or, ma mere fut jadis une Demoiselle, voisine de ce Seigneur, un peu sa parente, assez jolie & d'une ancienne noblesse, mais broüillée avec la fortune. Dans cet état, & après la mort d'un frere unique,

elle ſe trouva orpheline & mal à ſon aiſe , parce que ſon pere n'avoit jamais eu d'ambition que pour la chaſſe.

Le Baron qui n'avoit chez lui, pour le gouvernement de ſon Domeſtique, qu'une niéce preſque imbecile, offrit ſa maiſon à la Demoiſelle, qui lui parut eſtimable parce qu'elle ſortoit d'une famille preſqu'auſſi antique que la ſienne. Il lui propoſa l'intendance de cette Gentilhommiere ; à quoi elle étoit propre, aïant été élevée avec tous les animaux de baſſe-cour & de la ſocieté des Dames Dindonnieres.

Ces offres furènt acceptées ; elle alla demeurer avec le Baron. Bientôt elle gouverna la maiſon & la niéce même qui ne ſçavoit rien gouverner. Elle mit tout à profit dans cette Terre , & entra dans tous les détails avec tant de courage & de patience que les domeſtiques, ſe voïant enlever leurs revenus d'induſtrie , lui quitterent la

place. C'étoit ce qu'elle vouloit: elle les remplaça par des gens ſimples & de peu d'experience, qu'elle reſolut de congedier quand ils ſe ſeroient déniaiſés.

Le bon Gentilhomme la laiſſa faire, trop heureux d'être débaraſſé de quelques ſoins juſqu'alors indiſpenſables pour lui, & de pouvoir deſormais vaquer ſans inquietude & ſans diſtraction aux affaires pour leſquelles il étoit né; c'eſt-à-dire, à boire, manger, jaſer & chaſſer avec quelques Nobles de ſon eſpece.

L'unique ambition de cette Nobleſſe campagnarde étoit de ſe bien nourrir. Plus heureux que des Seigneurs de Cour acharnés toute leur vie à la pourſuite d'une grandeur en idée qui ne remplit jamais le vuide de leurs deſirs, la bienheureuſe cotterie rempliſſoit tous les jours le ſeul vuide qu'elle connoiſſoit: le Baron s'y ſignaloit par des talens qu'il ne devoit pas moins

à un heureux naturel, qu'à ses exércices souventefois réïterés ; & ce n'étoit pas sans fruit.

Comme le plaisir actuel fait le bonheur (en dépit de je ne sçai quel Philosophe célebre & moderne, dont j'ai oublié le nom, qui a osé disputer contre une verité si claire & si utile) ce Gentilhomme étoit heureux d'un bonheur qui recommençoit à chaque fois qu'il avoit du plaisir. Aussi avoit-il un grand air de prosperité : il ne connoissoit ni inquietude ni insomnie, ni estomach ni poitrine, que par oüi dire. La nature faisoit excellemment en lui toutes ses fonctions, sans qu'il y prît garde, sans qu'il s'en mît en peine, & sans que jamais aucun Medecin s'en mêlât. Il étoit un des premiers hommes du monde pour dormir & pour digérer sans secours ; la santé & la joïe étoient peintes sur sa face, & il eût donné envie à un Monarque de dévenir Gentilhomme de Campagne

auſſi bien conditionné que lui.

Ce qui contribuoit beaucoup à ſa bonne diſpoſition, c'eſt qu'il n'étoit gueres amoureux, & que l'objet le plus aimable ne lui inſpiroit preſque rien, ſi Bachus ne l'y diſpoſoit : c'étoit la ſeule choſe qui pût l'aider à ſortir de l'heureuſe indifference dont la nature l'avoit pourvû.

Mais comme il n'y a rien de permanent dans ce monde, & particulierement dans l'homme, ſa tranquilité fut dérangée par les appas de ma mere : à force de la voir il en devint un peu amoureux. Comme il n'étoit pas homme à filer le parfait amour, il ſe détermina à lui faire une déclaration de ce qu'il ſentoit ; & bientôt il la lui fit : j'ai ſçû cela de ma mere, & d'autres choſes encore. La déclaration fut naïve, ſuccinte, ſans art : figurez-vous-en une dictée par la pure nature. La verité eſt qu'il l'avoit précedée de quelques douceurs ſo-

lides ; car, quoique peu rafiné, le bon homme sçavoit que le plus seur étoit d'attaquer les cœurs par leur foible. Il avoit tâché d'engager ma mere à répondre à sa passion, en la rendant sensible par celle qu'il lui connoissoit pour les biens utiles : on comprend qu'il lui fit quelques presens honnêtes & convenables à une fille de condition, & que la déclaration ne vint qu'après une intervale raisonnable. Elle fut écoutée sans colere, & les douceurs solides continuant, ma mere qui n'avoit pas un cœur de roche, sentit qu'elle n'étoit pas insensible. Il ne manqua pas de s'en prévaloir, & elle n'eut pas le courage d'être cruelle pour un homme qui l'aimoit de bonne foi, & dont les manieres, sans être polies, lui paroissoient fort engageantes.

Quelques Lecteurs, se picquant de délicatesse, blâmeront cette conduite. Ma bonne maman eût dit à ces gens-là, que le procedé le

plus genereux eſt le plus noble, & en même tems le plus convenable à cette ſorte d'hommes, qui ne pourroient jamais ſe faire aimer s'il leur falloit faire pour cela tout le chemin marqué dans la Carte du Tendre.

Une autre raiſon en faveur de ma mere, c'eſt qu'elle n'auroit jamais eu le tems ni la patience d'y faire tant de façons, en uſage chez une autre eſpece de femmes plus intereſſées qu'elle dans leur amour propre, qui exige des ſoins, des complaiſances, des ſervices, des hommages.

Ce n'eſt pas que j'approuve la conduite de ma mere; encore moins que je lui reſſemble à cet égard. Elle eût bien dû, comme je le lui ai dit pluſieurs fois, propoſer & même impoſer le mariage; mais elle craignit apparemment que cette pillule ne dégoûtât un homme comme le Baron. Tant y a qu'elle ne le fit point, & qu'elle vêcut

avec lui comme s'il n'y eût point eu de mariage au monde. Elle eut tort, encore une fois, & pour elle & pour moi; car ce défaut de formalité, qui a fait plus qu'une terrible breche à sa reputation, est cause que, fille de deux personnes de qualité, je suis sans doute méprisable par ma naissance. Mais pour qui méprisable? Pour des gens qui le sont peut-être plus que moi par cette maniere de penser: ainsi je ne m'en mets gueres en peine. Finissons la digression.

Quelque tems après ma mere devint enceinte d'une petite creature destinée à lui ressembler aussi peu qu'au Baron & à un autre de ces Nobles qu'elle me dit avoir un peu aimé aussi. Voilà mon origine.

Je dirai deux mots de la maniere dont j'ai été élevée. Ma mere eut de la bonté pour moi; mais mon éducation lui parut une affaire moins pressante que celle des poulets. Elle negligea donc tout-à-fait

ma petite ame. Un heureux naturel m'a dédommagée : j'ai paſſé mon enfance avec quelques enfans du Village , & avec les bêtes du Château, à courir & à faire la folle. Mais j'ai ceſſé de bonne heure d'être enfant : la penſée a été précoce chez moi , comme je l'ai dit ; enſuite l'envie m'eſt venuë de penſer mieux , & d'apprendre les penſées de ceux qui penſoient mieux que moi. Mais , helas , il n'y en avoit ni dans le Château , ni dans le voiſinage : je m'aviſai d'en chercher dans les livres de nôtre Curé, car le Baron m'avoit fait apprendre à lire.

Ce Curé étoit bon compagnon & bon buveur. Il venoit quelque fois chez nous , où il mettoit ces talens à profit ; & moi j'allois ſans façon chez lui , quand la fantaiſie m'en prenoit. Il avoit des livres de plus d'une ſorte ; je voulus lire : il m'en prêta quelques-uns , & puis quelques autres.

Je trouvai presque tous les Romans plats & dégoûtans. Les livres de morale étoient pires, à quelques-uns près, où un peu de bon se trouvoit mêlé avec beaucoup de mauvais. Je m'attachai à ce peu de bon: j'y pris goût: je me sentis invitée, par un certain penchant, à réflêchir sur de certains endroits de ces livres moraux.

Le goût me vint de lire aussi dans le livre de la Nature, qui, en gros & en détail, me sembloit rempli d'une infinité de sujets de reflexion. J'y lûs avec plus de plaisir que dans les livres artificiels : mille choses que les hommes ne regardent presque pas, m'y parurent dignes de mon attention; & je sentis que la nature m'avoit fait Spectatrice.

Cette attention fut la source inépuisable d'une infinité de petits raisonnemens que je faisois en me promenant, tantôt seule, tantôt avec le Baron quand il chassoit autour du Château. Je ne perfection-

nai point mon raiſonnement dans ſa converſation ; mais il m'apprit à tirer des lievres & des perdrix.

J'aimois à apprendre l'utile & l'agréable : c'étoit là ma petite ambition. Je devins donc chaſſeuſe, & je devins quelque choſe de mieux avec le Curé.

Je lui avois entendu dire beaucoup de bien de quelques Auteurs latins ; & que leurs traducteurs n'en approchoient pas. Il aimoit beaucoup cette langue, & en citoit ſouvent à ſes païſans de grands lambeaux. Je le priai de m'en apprendre un peu ; il y conſentit de bonne grace ; & je m'y pris de ſi bonne grace auſſi, que cela lui donna du courage. En peu de tems je devins capable d'entendre quelques endroits de Ciceron, Virgile, Horace & autres. Ce progrès m'anima : je devins un peu latine à force d'étude & de tems. Ce fut une grande reſſource pour moi dans cette ſolitude, où j'étois la maîtreſſe de

m'en faire à mon gré ; car on m'y laissa toûjours la bride sur le cou. Je reviens à ma mere.

Les fatigues de son gouvernement l'épuiserent. Elle tomba malade, & sentit que le terme fatal approchoit, mais sans en être frapée. C'étoit une femme resoluë, qui prenoit promptement son parti dans toutes ses disgraces, & qui, après cela, n'y vouloit plus penser. Mais la mort ne lui parut presque point une disgrace, mais plûtôt la fin des miseres humaines ; car elle jugeoit assez sainement des choses. Elle l'attendit avec une indifférence que la Philosophie n'imite gueres.

Un peu avant que de mourir elle me fit appeller, & congedia tout le monde. Je sens bien, ma fille, me dit-elle, qu'il faut partir cette fois, & j'y suis Dieu merci toute disposée. Tu trouveras mon argent en tel endroit : la somme merite ton attention. Sois œcono-

me. Souviens-toi quelque fois de ta mere, & sois plus sage qu'elle. Menages les bonnes graces du Baron : tâche d'être son heritiere. Je croi, comme je te l'ai dit, que c'est lui qui est ton pere. Elle me donna ensuite sa benediction, & quelques ordres à executer sur le champ ; & jugeant de ma sensibilité par mes larmes, elle se tourna de l'autre côté. Ne m'attendris point, continua-t-elle, ne me reponds que par tes soins, & va faire ce que je t'ai dit. Je sortis pour lui obeïr. Le Baron & le Curé entrerent. Elle mourut quelques momens après fort tranquilement, & avant que j'eusse eu le tems de retourner auprès d'elle.

Je fus veritablement touchée de cette mort. Ma mere m'avoit aimée autant qu'elle étoit capable d'aimer, & m'avoit fait tout le bien qu'elle avoit pû me faire en me laissant le sien.

Le Baron, à qui la sortie du mon-

de n'avoit jamais parû une chose naturelle, ne se lassoit point d'admirer le courage de ma mere. Il n'avoit point oüi dire qu'aucun de ses ancêtres fût ainsi mort sans émotion & de sang froid.

Il crut devoir suspendre ses divertissemens, & il le fit; mais son terme fatal plus proche qu'il ne pensoit, l'empêcha de les reprendre. Peu de tems après le mort de ma mere il tomba malade, & il sentit qu'il n'en reviendroit pas.

Il m'exhorta à ne me point affliger, & me dit que pour m'y engager il m'avoit donné une belle place dans son testament.

Sa mort fut commune, c'est-à-dire timide: l'exemple de ma mere ne l'avoit point affermi. La verité est qu'il perdoit plus qu'elle en mourant. Il quittoit une vie douce, sans affaires & sans souci: il acquiesça pourtant quand le mal fut inévitable: je dis le mal; car ce qui avoit été un bien pour son

amie fut un mal pour lui. La ſeule diſpoſition de nos bizarres ſentimens fait tous les jours de ces extrêmes differences.

Cette mort exerça encore ma philoſophie, & ma philoſophie aidée du Tems, ce grand Medecin, me conſola après un certain tems.

Monſieur le Baron me laiſſa par ſon teſtament une part fort honête dans ſon bien. Je me trouvai paſſablement riche par ces deux ſucceſſions, majeure & maîtreſſe de ma conduite, ce qui eſt la plus grande richeſſe quand on a un peu de tête & de cœur; mais en même tems fort chagrine d'être fille: l'état de fille eſt une diſgrace naturelle pour une ame d'une certaine trempe. Quelle miſere d'être attachée à un corps feminin, eſclave de tous les uſages qui captivent nôtre ſexe! O hommes que vous êtes heureux, quand vous ſçavez vous ſervir ſagement de vos privileges; mais que vous le ſça-

vez peu : c'eſt ce qui me conſole.

Pour m'affranchir au moins en partie de cette contrainte, ſi-tôt que je me ſuis vûë ma maîtreſſe j'ai pris une reſolution dont quelques-uns de mes Lecteurs ſeront ſcandaliſés : Je l'ai executée avec de bonnes intentions, qui me diſculperont dans l'eſprit de quelques-autres.

Il n'y a rien dans mes traits & dans ma taille ni de rude ni d'effeminé ; ainſi je ſuis une figure un peu équivoque, propre à paroître homme ou femme dans un exterieur poſtiche ; c'eſt ce que je fais, pour avoir la liberté de me promener, de voir & d'entendre des choſes dont la conſideration eſt un aliment neceſſaire à mon eſprit avide & ſpeculatif, & me fait un fond de penſées raiſonnables, folles, ſerieuſes, gaillardes, & de toutes les façons. C'eſt de tout cela que je regalerai mes Lecteurs. La ſuite de mes diſcours formera un Ou-

vrage mêlé, souvent sans ordre ; un Ouvrage de pieces raportées, aussi diversifiées que les jugemens & les goûts, & qui par consequent ne manqueront point à exciter tour à tour l'approbation & la critique des Lecteurs, fixés, je ne sçai pas pourquoi, à juger par leur seul jugement, & à donner l'exclusion au jugement de ceux qui pensent autrement qu'eux : c'est un ridicule pitoïable & presque universel qui entre dans le fond de mes speculations.

AVERTISSEMENT.

IL paroîtra deux de ces Discours par mois, c'est-à-dire tous les quinze jours. Ce sera les Lundis, dont le premier sera le vingt-neuf Mars 1728. Par fantaisie, j'en doonnerai quelque fois plus ou moins souvent. Mais je n'ai garde de m'assujettir, à une ou deux feuilles d'impression. Le

prix sera proportionné chaque fois au Volume, & marqué aux premieres pages, qui seront toutes paraphées.

Fin de la premiere Semaine.

APPROBATION.

J'Ay lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, un Manuscrit intitulé, *la Spectatrice*, premiere Semaine, dont je crois qu'on peut permettre l'impression. A Paris ce 14. de Mars 1728.

Signé, CAMUSAT.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre; à nos amés & feaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maistres des Requestes ordinaires de nôtre Hôtel, Grand Conseil, Prévôté de Paris, Baillifs, Senéchaux, leurs Lieutenans Civils, &

autres, nos Justiciers qu'il appartiendra; SALUT. Nôtre bien amé L*** Nous ayant fait supplier de luy accorder nos Lettres de Permission pour l'impression d'un Ouvrage qu'il souhaiteroit donner au Public, intitulé: *LA SPECTATRICE*. Offrant pour cet effet de le faire imprimer en bon papier & en beaux caracteres, suivant la feuille imprimée & attachée pour Modele sous le contre-Scel des Presentes : Nous lui avons permis & permettons, par ces Presentes, de faire imprimer ledit Livre cy-dessus specifié en un ou plusieurs Volumes, conjointement ou separement, & autant de fois que bon lui semblera, sur papier & caracteres conformes à ladite feuille imprimée & attachée, sous nôtredit contre-Scel; & de le vendre, faire vendre & débiter par tout nôtre Royaume pendant le tems de trois années consecutives, à compter du jour de la date desdites Presentes. Faisons deffenses à tous Libraires, Imprimeurs & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de nôtre obéissance : à la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Impri-

meurs de Paris, & ce dans trois mois de la date d'icelles : que l'impreſſion de ce Livre ſera faite dans nôtre Royaume & non ailleurs ; & que l'Impetrant ſe conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celuy du dixiéme Avril 1725. & qu'avant que de l'expoſer en vente le Manuſcrit ou Imprimé qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Livre ſera remis, dans le même état ou l'Approbation y aura été donnée, ès mains de nôtre trés cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur Chauvelin : & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans nôtre Bibliotheque Publique, un dans celle de nôtre Château du Louvre, & un dans celle de nôtredit trés cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur Chauvelin ; le tout à peine de nullité des Preſentes : Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Expoſant ou ſes ayans cauſe pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la copie deſdites Preſentes qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dud. Livre, foy ſoit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier nôtre Huiſſier ou

Sergent de faire, pour l'execution d'icelles, tous Actes requis & necessaires sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro, Chartre Normande & Lettres à ce contraires; CAR tel est nôtre plaisir. Donné à Versailles le dix neuviéme jour du mois de Mars l'an de grace mil sept cent vingt-huit, & de nôtre Regne le treiziéme. Par le Roy en son Conseil. *Signé*, SAINSON. Avec paraphe.

Registré sur le Registre VII. de la Chambre Royale & Syndicale de la Librairie & Imprimerie de Paris, N° 90. fol. 81. conformément au Reglement de mil sept cent vingt-trois, qui fait deffenses, article IV. à toutes personnes de quelque qualité qu'elles soient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, débiter, & faire afficher aucuns Livres pour les vendre en leurs noms, soit qu'ils s'en disent les Auteurs ou autrement, & à la charge de fournir les Exemplaires prescrits par l'article CVIII. *du même Reglement. A Paris le 23. Mars mil sept cent vingt-huit.* Signé, BRUNET, *Syndic.*



LA SPECTATRICE,

Seconde Semaine.



ONTAGNE, cet aimable Philoſophe Gaſcon a été taxé d'orgueil & de ſotiſe par de grands eſprits, parce qu'il a beaucoup parlé de lui dans ſes Eſſais. Montagne n'étoit cependant ni ſot ni plus orgueilleux que quantité d'autres ; & je croi qu'au fond il étoit plus modeſte dans ſes jugemens que ceux mêmes qui l'ont repris, car il avouë franchement & agréablement qu'il s'eſt trompé, qu'il ſe contredit ſouvent lui-même, &

qu'il ne pense plus comme il faisoit. Pourquoi donc Montagne a-t-il tant parlé de lui ? C'est qu'il étudioit l'homme en s'étudiant lui-même. Je lui ressemble en cela. Son objet est le mien. Plût à Dieu que je lui ressemblasse aussi dans son admirable fecondité. Il avoit pourtant de l'amour propre, comme ses Critiques. C'est un foible universel, qui paroît & qui se cache sous toutes sortes de formes.

En general, il n'y a que le trop d'amour propre que l'on puisse blâmer avec raison. Je ne croi pas avoir plus de ce trop-là que Montagne, & je demande aux Lecteurs benins la même indulgence qu'ils ont pour lui. A l'égard des Misantropes, je ne m'embarrasse gueres de leur critique.

Montagne parle de ses pensées, de ses sentimens, de son goût. Il en fait l'histoire entre-mêlée de ses Réflexions. Pascal appelle cela un

ſot projet. D'autres y trouvent une vanité ridicule. Qu'y a-t-il de plus ſot ou de plus ridicule dans ce projet que dans celui d'écrire des Memoires de ſa vie & d'y joindre ſes penſées ?

Entre les Auteurs de fantaiſie ou qui ne copient point, y en a-t-il quelqu'un qui n'écrive pas ſes penſées, ſes jugémens ? Montagne l'a fait à découvert. Je prends la petite liberté de le faire après lui. Tous les Auteurs de nôtre eſpece ſe reſſemblent peut-être en amour propre, & ne different que par quelques déguiſemens. L'Auteur qui dit ce qu'il penſe, parle de ſon eſprit, de lui-même. S'il y a de la ſotiſe dans ſes penſées, c'eſt un ſot projet. Si les penſées ſont bonnes, y a-t-il de la ſotiſe à les donner comme ſiennes ? Oüi s'il en fait vanité : Mais s'il n'eſt pas vain, doit-il être blâmé, ſur tout par des gens qui ne penſent & n'écrivent que ſur des

faits ou ſur les penſées d'autrui?

Au pis aller, l'amour propre de Montagne & de ſes pareils eſt plus ſupportable que celui de leurs Cenſeurs, qui pour l'ordinaire eſt odieux par un eſprit envieux, mépriſant, ou critique.

L'amour propre qui ſe cache, ſent ſa laideur: mais il va ſon train. Il tend à ſa fin, qui eſt de ſe faire eſtimer, mais par des chemins couverts qui ne trompent pas tout le monde, & qui trompent quelquefois les plus fins. En voilà peut-être aſſez pour me diſculper. Parlons d'autre choſe.

Quand une fille qui aſpire au joug du mariage, vient à paſſer pour Philoſophe, adieu les épouſeurs, à moins qu'elle ne ſoit aſſez riche pour acheter la patience du futur. Si elle eſt Autheur, c'eſt bien pis. Je n'ai pas dequoi doter une fille qui eſt dans ce cas-là. Ce ſeroit une grande raiſon pour me

faire renoncer au lien conjugal : mais j'en ai d'autres plus que suffisantes. Ce n'est pas que je ne pusse trouver un homme passable. Il y en a au moins trois ou quatre assez hardis pour souhaiter la possession d'une fille qui aime mieux raisoner que filer. Mais je veux être plus sage que ces Messieurs, & pour eux & pour moi. Je ne resterai donc pas fille par disete d'hommes, car je ne suis ni laide, ni pauvre, ni assez sçavante aussi pour les rebuter ; mais parce que je dégraderois ma Philosophie, si je m'assujetissois à un homme qui pourroit ne valoir pas mieux que moi, qui vaudroit peut-être moins, & qui ne laisseroit pas de prétendre être mon Seigneur & mon Maître. Or je ne veux point de Maître, ni même de Compagnon qui ne soit pas Maître, parce que la convenance est rare entre Compagnons.

Le mariage où l'on donne tête

baiſſée devroit faire trembler, à cauſe des ſuites terribles de la diſcordance des eſprits. Elle eſt étrange entre les hommes : il ſemble qu'elle devroit être moindre entre un homme & une femme, puiſqu'il y a au moins quelque convenance entre nos ſexes ; mais c'eſt encore pis Je n'en veux donc point tâter. Il ne me ſeroit plus permis de philoſopher à mon aiſe, ni d'être Spectatrice que des beſoins d'un ménage & d'une famille qui ſe multiplieroit peut-être trop. Aſſûrement la nature ne m'a pas donné la patience feminine & heroïque que j'admire à cet égard en quantité de femmes. Porter un petit homme par tout où l'on va me paroît la plus humiliante miſere qui ſoit tombée ſur les femmes, & je me trouverois plus à plaindre avec ce fardeau continuel que les crocheteurs qui ſe débaraſſent du leur quand il leur

La nature n'a pas prodigué aux Philoſophes le talent ni le goût de peupler le monde. A quoi ſont-ils donc bons? Je n'oſe dire, à le corriger.

Je trouve qu'ils y réüſſiſſent aſſez mal. Avoüons nôtre inutilité nous autres contemplatifs qui aimons tant à humilier les autres, & quelquefois à nous élever, ſans nous en appercevoir, ſur leur abaiſſement. En conſiderant les Philoſophes anciens & modernes, je me ſuis accoûtumée à ne voir preſque en tous que des gens qui crient vainement contre les vices de l'humanité; c'eſt-à-dire, qui joignent les défauts de la Philoſophie à ceux de la nature: eſpéce comique d'hommes long-tems reſpectez à la honte des hommes, & aujourd'hui preſque univerſellement traitez de têtes mal-faites & d'eſprits malades; ce qui n'eſt que très-ſouvent veritable.

Les hommes nous attribuent cette indiſpoſition de l'eſprit, par privilege, à nous autres femmes, quand nous nous mêlons de raiſoner ſur ce qui paſſe les ſoins du ménage, & de nos ajuſtemens: Ont-ils raiſon? Je crois qu'ils n'ont pas tort. Il y a pourtant quelques femmes Philoſophes, ſans être folles; au moins je ne croi pas l'être moi. Je n'en ſuis pourtant pas aſſûrée. Comment connoître cela? Les Philoſophes ſavans connoiſſent-ils quand ils ſont fous? Leur ſuffiſance va-t-elle juſques-là? Queſtion vraiement philoſophique. S'ils ne peuvent connoître à des marques certâines qu'ils ne ſont pas fous? comment oſent-ils ſe croire raiſonables? Je penſe que leur grand argument eſt la vanité annexée à leur métier.

La connoiſſance de nôtre folie, ſi elle eſt poſſible, doit la faire ceſſer, au moins la ſuſpendre. Je

travaillerai donc à connoître la mienne, ou la portion que j'en ai; car cela va-là au moins. Il me semble que j'ai trouvé un bon moïen pour y parvenir, en me rendant Spectatrice & contrôleuse du genre humain. Je lui dirai ses veritèz & sa folie. On me dira les miennes par represailles. Voilà ce que doit souhaiter le Philosophe qui n'est pas assûré que son esprit ne soit pas malade. Apprenez, Savans superbes, & décisifs jusques dans vos doutes, que vous ne devez pas avoir là-dessus plus de confiance que moi.

Or pour me faire dire mes veritèz, j'agacerai mes Lecteurs: Je les humilierai par la vûë de certaines infirmitez assez generales; mais dont il n'est pas moins triste pour cela d'avoir sa part. Je leur ferai voir leur *moi*, qu'ils ne regardent que du beau côté, si faux, si pauvre, si sot; si miserable, qu'ils

m'en voudront assûrément du mal, qu'ils chercheront à démêler mon caractere dans mon babil & qu'ils releveront mes sotises à leur tour.

Mais ne m'abusai-je point? Le vulgaire prend-t-il pour lui des veritez humiliantes? Ne s'excepte-t'il pas toûjours, & presque tous les Lecteurs ne sont-ils pas de ce troupeau vulgaire?

Enfin la disposition à s'humilier n'est-elle pas une qualité particuliere aux personnes qui ont le moins de défauts? Eh combien y en aura-t-il de ceux-ci par centaine de mes Lecteurs! Je n'oserois compter sur un.

Courage, Madame la Spectatrice, vous faites bien la Cour à vos Lecteurs, dira quelque Critique, vous trouverez le secret de reduire les centaines au centiéme. Est-ce ainsi que vous traitez ce Public si respectable, qui décide souverainement de la destinée des Livres &

de la réputation de leurs Auteurs? Oh je ne crains point cela ; & je gagerois que aucun Lecteur n'aura la modestie de se croire vulgaire. A l'égard du Public est-il plus respectable pour les Auteurs, que les Auteurs pour lui ? S'il croit leur faire honneur en lisant, en approuvant leurs Ouvrages, ne lui en font-ils pas en travaillant à gagner son estime ? Mais, me dira-t-on, des Auteurs fort superieurs à vous ne le traitent pas si cavalierement, ils le flatent & le caressent; ils paroissent même le reverer. C'est qu'ils le craignent, mais je ne le crains point moi. S'il méprise mon babil, je babillerai toute seule. C'est toûjours quelque chose pour une femme. Si quelqu'un se moque de moi à bonnes enseignes, il m'instruira ; j'en profiterai & peut-être contre son intention ; car les Critiques ne passent pas pour gens à bonnes intentions. Je

dirai donc des veritez & tirerai sur la turpitude humaine, comme si j'en étois exempte. On m'avoüera que cela est Philosophe.

Quand je perdis ma mere & le Baron, je n'avois gueres vû que des hommes naturels qui n'étoient presque pas sortis de la campagne. L'envie me prit de voir le grand monde qui m'étoit inconnu. J'allai à Paris chez une parente de feuë ma mere; & par le moïen d'une bonne pension je devins son amie. Elle me mena par tout où je voulus aller. Je n'y fis point mon entrée avec les dispositions des filles ordinaires, curieuses, friandes du plaisir de voir des hommes du bel air, de celui d'en être vûës, pour être aimées, cajolées, épousées. Je me trouv i assez froide là-dessus; mais je sentis ma bile s'échauffer un peu à la vûë de ce monde nouveau. L'ardeur des hommes pour ce qu'ils appellent du bien, la dis-

ſimulation profonde, la maligni-té, la dureté, la trahiſon, couver-tes par des dehors affables; l'eſprit faux, des paſſions violentes pour des riens, un goût miſerable, de la ſotiſe, de la baſſeſſe avec un or-gueïl fat & impertinent, tout cela me donna de la pitié au lieu de l'admiration que ce beau, ce grand monde donne aux campagnardes. Rien ne me parut ſi plat, & en même tems ſi méchant & ſi dan-gereux que l'homme. Je fus com-me extaſiée dans cette contempla-tion. Il m'a falu un tems pour en revenir. A la fin je m'y ſuis accoû-tumée comme les autres. Je regar-de à preſent, ſans beaucoup d'é-motion hommes & femmes ſe pil-ler, ſe manger, ſe détruire les uns les autres en ſe faiſant des compli-mens, des proteſtations d'amitié, des careſſes même. Mais c'eſt toû-jours là un objet déſagréable; j'y ſouffre toûjours un peu: Mais je

me dédonmage un peu aussi par quelques attentions sur ce qui est propre à exercer cette critique des mœurs qui n'offense personne, quoiquelle attaque presque tous les hommes.

Cette vûë donc excita dans mon ame peu aguerie des sentimens bien opposez. Ceux que je vis satisfaits & triomphans dans leur superbe bassesse me firent rire : mais je plaignis leurs enfans à qui ils avoient grand soin de faire donner un air & des manières d'une espece de grandeur, qui me paroissoit aussi fausse & aussi pitoïable que la modestie est une vraie grandeur aimable & respectable. Je me felicitai de n'être point née de quelqu'un de ces gens-là qui eussent gâté mes bonnes inclinations, & de ce que mon enfance avoit esté abandonnée à la seule nature : Après y avoir bien pensé, je conclus dans mon petit enten-

dement qu'il étoit moins mauvais d'être élevé avec les bêtes, & comme les bêtes même, qu'avec des hommes ainsi faits; & que la raison corrigeroit plus aisément des défauts naturels qui n'ont rien d'aimable que des défauts d'éducation qui apprennent à trouver le vice aimable.

Une de mes réfléxions de ce temps-là, & que j'ai encore occasion de faire assez souvent, est à peu près ce que je vais dire.

Je regarde un grand Seigneur comblé de ces prétendus biens qui imposent à presque tous les hommes, honneurs, faveur, richesses, une très belle femme, des Terres, de grands Equipages, de vastes Appartemens superbement meublez, un peuple de Valets empressez, & le reste Je ne vois point de calme dans son esprit. Il est toujours dans quelqu'agitation, causée ou par ces affaires infinies

que donne la grande élevation, ou par les rivaux de sa fortune, ou par ceux de son amour, ou par ses grands biens, ou par ses passions, ou enfin par ses plaisirs mêmes, qui le jettent dans l'intemperance, & qui joints à ses inquiétudes, dérangent sa santé, interrompent sont sommeil, rendent son esprit inégal, & lui causent de ces humeurs, où l'on a peine à se souffrir soi-même.

Je regarde d'un autre côté le plus chetif Vassal de ce Seigneur, qui ne vit que du travail de ses mains, ne se nourrit que d'alimens grossiers; qui n'a pour femme qu'une laide créature hâlée & noircie par le soleil. Avec tout cela, le Manant est gros & gras, & d'une graisse ferme. Son esprit n'est pas moins bien conditionné. Il ne l'a jamais intrigué; il dort d'une piece, & à son réveil il sent toutes ses forces revenuës.

Menez ce Grand, comme pour le divertir, voir le Païſan dans ſa Chaumiere, au mileu de ſa femme, ſes enfans & ſes domeſtiques, petit Peuple dont il eſt le Maître, & en même temps le Camarade. Mais que ce puiſſant Seigneur ne paroiſſe là que dans un exterieur bourgeois; qu'il s'humaniſe. Autrement il dérangeroit la nature ſous ce toît ruſtique; il ſuſpendroit les fonctions naturelles, & les beſoins mêmes. On n'oſeroit parler ni manger, de peur de tomber dans quelque irregularité.

Le Seigneur verra donc *incognito*, s'il lui plaît, le Païſan manger ſes choux d'un bon apétit, cauſer dans un grand repos d'eſprit avec ſes Enfans; & après s'être refait par les alimens, dormir deux bonnes heures, d'un ſommeil harmonieux, puis s'en retourner tranquillement à ſes éxercices, & en rapporter, avec un appétit renou-

vellé, une disposition parfaite à rapeler en se reposant la paisible jouïssance de toutes ses petites douceurs domestiques. Qu'en arrive-t'il ? il soûpirera ; il enviera la santé, la tranquillité de ce miserable : il sentira que sa grandeur ne lui donne point ces biens naturels ; les premiers de tous les biens.

Faites un petit raisonnement à ce Grand là. Dites-lui, Monseigneur, ce Miserable est mille fois plus heureux que vous. Vous n'en sçauriez douter. Vôtre visite qui lui est fort inutile, pourroit vous faire un très-grand bien. Suspendez quelques momens vôtre élevation, pour voir que cet homme est un homme comme vous, & que ce que vous êtes de plus que lui vous est étranger. Cet homme, tel que la nature les fait, tel qu'elle vous a fait vous même, se passe de tout ce que vous avez ajoûté à vôtre humanité. Que dis-

je ! la privation lui en eſt ſalutaire. Trouvez-moi un homme titré qui oſe le diſputer à ce Gueux-là. Il a une ſanté que les Medecins ne ſçauroient vous donner, & une force que le précis des viandes les plus ſucculentes ne vous donneroit jamais. Il ne tient qu'à vous, Monſeigneur, d'être auſſi ſain d'eſprit & de corps que ce Païſan ; mais dans vôtre état cela eſt impoſſible : c'eſt un état enchanteur, un état de perdition ; cet homme-là y périroit comme vous. Deſcendez au ſien, la faim, le travail, l'abſence de ces plaiſirs qui vous épuiſent, vous rameneront l'apétit, le ſommeil, la quiétude, l'embonpoint. Quittez une fortune onereuſe... A peine Monſeigneur croira-t'il que vous lui parlez ſérieuſement. Retournez à la charge, prenez un autre tour, parlez-lui de ces grands Hommes de l'ancienne Rome, ces Dicta-

teurs, ces Héros qui vivoient en Paisans, qui étoient Paisans, qui tranquilles auprès de leur feu, faisoient cuire eux-mêmes des raves pour leur repas, qu'on alloit chercher là, ou à leur charuë pour les plus grands besoins de l'Etat, qui s'aquitoient des plus grands Emplois avec dignité, & qui après de grandes Victoires, après avoir sauvé leur Patrie, retournoient aux douceurs d'une vie simple, méprisant les honneurs & l'argent, & plus grands par ce mépris qu'ils n'eussent pû l'être par des Couronnes: Dites-lui que ces hommes, encore aujourd'hui admirez & respectez, n'étoient des Seigneurs que pour donner la paix à leur Patrie, & vouloient être Laboureurs pour eux-mêmes. Invitez-le à les imiter. Il ne vous écoutera qu'avec impatience. Vous ne lui paroîtrez pas un homme sensé. Il ne daignera pas vous répon-

dre : il ira rejoindre ſon carroſſe.

N'y aura-t'il point quelqu'un de mes Lecteurs, dans ce cas-là ? Oüi apparemment. Qu'auront-ils à me dire ? Rien de raiſonnable. Qu'ils ſe condamnent donc dans le fond de leur ame. C'eſt tout ce que je leur demande, qu'ils s'humilient comme font, dans un bon intervale, ces foux à qui la raiſon revient en de certains temps. Je ne leur demande auſſi qu'un intervale de raiſon, un petit aveu interieur Je n'ai garde d'en éxiger d'avantage, & je n'eſpere pas même beaucoup obtenir le peu que je demande.

Parlons d'une autre eſpece de Grands : de ces Sçavans qui ont cherché la verité, qui connoiſſent tous les chemins pratiquez en tous les temps pour tâcher de la découvrir ; mais que la ſcience a plongés dans les doutes, dans l'incertitude ; qui par de grandes veil-

les, de longues & pénibles études; n'ont appris que l'Histoire des pensées de quelques autres hommes; qui souvent par vanité, s'écrient après je ne sçai quel fameux Philosophe, que la seule chose qu'ils sçavent est qu'ils ne sçavent rien, & que l'on choqueroit bien fort en les prenant au mot.

Je compare un de ces Sçavans à un petit Artisan, qui est persuadé qu'il voit tout avec évidence, & qui se trouve fort bien de n'affoiblir d'aucun doute les connoissances de son métier; qui prend des mesures justes sur son petit negoce, sur ses profits, sur sa dépense, en necessaire & en superflu; que le desir de sçavoir n'inquiete point; que l'ignorance ne chagrine point; qui met à profit ce qu'il sçait; & croit n'avoir que faire de ce qu'il ne sait pas.

Demandez au Sçavant s'il aimeroit à sortir de ses doutes. Il vous

dira qu'oüi. Demandez lui ce qui eſt préferable ou des paſſions qu'on ne ſatisfait point, ou de l'indifference pour ce qu'on ne peut acquerir. Il vous dira que c'eſt l'indifference. Montrez lui l'Artiſan; faites lui connoître l'état de ſon ame & lui demandez, ſi pour être auſſi content que cet homme, il conſentiroit à renoncer à toute ſa ſcience & à faire des ſouliers toute ſa vie. Il prendra vôtre queſtion pour une plaiſanterie. Si vous inſiſtez, il en plaiſantera lui-même. Mais ſi vous entreprenez de le convaincre qu'il gagneroit à ce changement, il vous quittera & retournera à ſes Livres. Ne vous en étonnez pas. Il eſt pour l'eſprit, ce qu'eſt pour la fortune ce grand dont je viens de parler. L'eſprit n'acquiert-il pas des richeſſes, des grandeurs, des titres? Les Docteurs ne ſont-ils pas les Seigneurs titrez, les Ducs, les Princes du ſça-

voir? les ignorans ne sont pour eux que de petits bourgeois ou des manans. Un Sçavant, qu'on appelle du premier Ordre, fût-il dans l'indigence, se regarde comme le Monarque de la Republique des Lettres. Un homme sensé mais fort ignorant, qui ne sçait que les choses necessaires à la vie, comme gagner de quoi se nourrir & se vêtir honêtement & commodement, de quoi établir ses enfans & le reste, est un gueux pour le Sçavant. A peine ce Monarque lui parle-t-il, ou s'il lui parle, ce n'est que par bonté qu'il s'abaisse jusqu'à lui, comme quand un Prince veut se divertir de la conversation d'un laboureur.

FIN.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, LA SECONDE SEMAINE DE LA SPECTATRICE. A Paris, ce premier d'Avril 1728.

CAMUSAT.

LA
SPECTATRICE.

Troisiéme Semaine.

Le prix est de six sols.



A PARIS;
Chez la Veuve Pissot, à la descente du Pont-Neuf, sur le Quai de Conti, à la Croix d'Or.
Et au Palais, chez Nully, dans la Grand' Sale, à l'Ecu de France.

M. DCCXXVIII.
Avec Privilege, & Approbation.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Garde des Sçeaux: *La Troiſieme Semaine de la Spectatrice.* A Paris le 22. d'Avril 1728.

CAMUSAT.



LA SPECTATRICE.

Troisiéme Semaine.



E grand vuide que j'ai trouvé dans la plûpart des Societez, m'a donné d'extrêmes dégoûts qui m'ont déterminé à retourner de tems en tems au monde naturel où j'ai été élevée. J'y suis, & j'y passe des heures avec mes animaux, qui me paroissent dans leurs manieres de vivre, de sentir & d'agir, moins déraisonnables que les hommes, moins sots & moins bêtes, selon

nôtre façon de parler.

Ces créatures, si méprisées de celles qui se qualifient de raisonnables, composent un monde naturel, dont les mœurs n'ont jamais été alterées, un monde tel qu'il est sorti des mains de la nature. Quelle difference de ce monde à celui que compose le genre humain! Je ne conçois point qu'il puisse y avoir de difference entre nos bêtes & celles qui ont paru les premieres sur la terre: & je ne conçois presque point d'égalité entre les premiers hommes & nous. Enfin le monde des bêtes est pour moi plus interessant que le monde des hommes par cette raison-là.

Je ne sçaurois oublier de certains endroits de Pascal, dont je lûs jadis les pensées avec passion, quoique je lui en trouvasse de bien extraordinaires. Mais tel est le sort

des grands esprits, ils n'en sont pas moins grands pour cela, par tout où ils le sont.

Baissez, dit-il, *les yeux vers la terre, & regardez les bêtes dont vous êtes les compagnons, &c.*

J'aime à passer une partie de ma vie avec ces compagnons. Je me surprends souvent en des bêtises, dont à peine ils seroient capables. Leur societé ne me donne aucun chagrin, & me donne souvent du plaisir; & ce qu'on aura peut-être de la peine à croire d'une femme Autheur; j'y goûte quelquefois celui de la simpathie. Mais le plus grand avantage que j'y trouve est l'affranchissement des servitudes qu'éxige la societé des animaux, qui ne simpatisent pas comme moi avec leurs compagnons. Voilà ce qui me fait souvent préferer le commerce des bêtes à celui des hommes.

J'avoüerai cependant que le commerce des hommes a un certain merite pour une ame refléchissante ; qu'il donne lieu à des comparaisons interessantes entre l'homme & les autres animaux; entre les qualitez naturelles de ceux-ci & celles que les hommes affectent.

Je ne vois point d'affectation dans les bêtes ; il y a des chevaux d'une fierté toute noble ; celle des coqs l'est encore davantage. Ils n'ont point résolu d'être fiers sur l'idée de leur merite, comme font tant d'animaux de nôtre espece. La fierté n'est pas moins naturelle en eux que l'espece de merite qui la leur inspire, & elle leur sied aussi-bien, qu'elle nous sied presque toûjours mal.

Pour raisonner plus juste là-dessus, je considerois tantôt les manieres d'un coq souverain de la vola-

tile de ma basse-cour. Ses victoires l'ont rendu le maître des autres coqs, qui ne sont pas moins vaillans que lui ; mais qui ont apparemment moins de cette valeur qui distingue les coqs & qui décide entre eux de la roïauté.

Je me demandois, la fierté sied-elle bien à cet animal ? & je trouvois qu'oüi : sied-elle bien aussi à ces hommes & à ces femmes, qui se croient en droit, où par leur naissance, où par leur fortune, où à cause de quelque merite, de prendre un air haut, au lieu de celui que la nature leur avoit donné ? J'ai trouvé que non. On va lire mes raisons ; si elles corrigent quelqu'un, il en aura obligation au brave coq qui a donné lieu à cette speculation.

Je dis que cet air est une affectation de superiorité dans l'homme, & que dans la bête c'est une

ſuperiorité naturelle ; qu'il ſied aux animaux nobles, & qu'il eſt un défaut pour l'homme, & encore plus pour la femme, non-ſeulement quand on ſe le donne, mais quand on l'a naturellement; & c'eſt ſi bien un défaut, que quelque naturel qu'il ſoit, il doit être mitigé par un air de douceur. Je parle d'une douceur gracieuſe dans les femmes, qui n'ait rien de fade ; & dans les hommes, d'une douceur modeſte, & qui ne leur ôte rien de cet air mâle, dont il font tant de cas.

Ce ſage temperamment devroit être la reſſource de l'amour propre pour ces perſonnes diſgraciées, qui croient ſottement reparer un défaut de nobleſſe naturelle, par un air de fierté, qui ne l'eſt point, ou qui eſt un plus grand défaut.

Mais, me dira-t-on, exigerez-vous cette douceur dans une beau-

té majeſtueuſe qui inſpire autant de reſpect que d'amour ; ou dans un heros illuſtre par ſa haute valeur & par de grandes victoires ?

Je veux que le heros & cette beauté impoſent; mais je veux qu'ils ſoient aimables : je prétends que la vraie nobleſſe doit être aimable dans l'un & dans l'autre; mais qu'elle ne peut l'être ſans une douceur modeſte.

Il y a des chevaux & des coqs qui ſont les nobles de leur eſpece, & d'autres qui n'en ſont que le petit peuple. On voit dans quelques-uns de ces nobles un air haut & ſuperbe. On n'y trouve point à redire. Mais les hommes & les femmes qui leur reſſemblent déplaiſent aux gens de bon goût, quelque beaux, quelques aimables qu'ils ſoient. C'eſt que cet air-là ſuppoſe un caractere déſagréable, qui ſe croit une ſuperiorité de mé-

rité, & qui veut bien que l'on voie qu'il se l'attribuë; marque presque certaine qu'elle n'y est pas : car ceux qui l'ont veritablement, n'ont garde de la faire paroître, quoiqu'ils la sentent fort bien. Ils craindroient de la perdre, s'ils l'affectoient. Ils la cachent donc, & soit sagesse, soit modestie, il leur sied mieux de la couvrir d'un air de dignité affable que d'un air de hauteur...

On ne juge point de la fierté d'un homme comme de celle d'un cheval; on va à la source. Si la cause n'est pas aimable, l'effet le seroit mal-aisément. La fierté n'est permise à l'homme de merite, & n'est belle qu'avec les adoucissemens de la raison: Celle des bêtes est toûjours dispensée des corrections.

La vertu plait & le vice choque. Il faut au moins cacher l'un, & faire voir des apparences de l'autre.

La modeſtie n'eſt preſque jamais que l'apparence d'une vertu ; mais la fierté eſt preſque toûjours la marque d'un vice. L'air ſuperbe indique l'orgueil, le mépris d'autrui, & quelquefois la folie : L'air modeſte eſt un air de ſageſſe, d'humanité, de bonté.. Comparez & concluez.

Mais ne concluez pas qu'aucune ſorte de fierté ne convienne à l'homme ni à la femme. Il y én a une qui eſt l'effet d'une grandeur naturelle ; qui ne s'éleve que contre les paſſions baſſes ; qui ne peut s'abaiſſer à l'avarice, à la flaterie, à la trahiſon, ni même à la vanité ; qui regarde l'orgueil comme une petiteſſe, & qui, trop contente d'une ſuperiorité naturelle ſur d'autrés hommes, n'en affecte jamais, & aime mieux deſcendré à eux par une generoſité, qui eſt une vraïe grandeur, qu'aſpirer à une affectation

d'élevation exterieure, qui n'eſt jamais qu'une petiteſſe ridicule.

Je ne connois rien de ſi grand que la vertu. Seule elle peut nous inſpirer une noble, une aimable fierté, & nous élever au-deſſus des autres, ſans les abaiſſer & ſans les offenſer.

Voilà ma maniere de Philoſopher. Je ne touche point à ces queſtions ſubtiles ou relevées des Philoſophes du grand air. Je raiſonne ſur des ſujets ſimples, & ſi ſimples qu'ils pourront bien paroître bas à quelques Lecteurs : mais j'irai mon chemin ; & comme je ſuis en train aujourd'hui, voici encore un ſujet tiré de ma baſſe-cour, qui donnera peut-être une pauvre idée à de certains eſprits, de celui de la Spectatrice. Mais patience, j'en prendrai ailleurs qui ſeront de leur goût ; car à l'exemple des autres Spectateurs, je prétend bien en ti-

rer des Poëtes celebres, des Lettres qui me seront écrites, de mes rêveries & de mes songes & m'en faire encore de ma seule autorité. Voici mon sujet trivial & mes réflexions qui le sembleront peut-être aussi.

J'ai vû ce matin mes chevaux arriver du labourage, l'oreille basse, & fatiguez ; mais en approchant de leurs camarades, qui les attendoient, & qui les appelloient à l'écurie ; ils se sont réveillez & leur ont répondu de bonne grace par leurs hennissemens. J'ai remarqué dans les uns & dans les autres un air & des manieres d'empressement & d'impatience amicale qui m'a presque touchée, car j'aime l'amitié ; & celle des bêtes, qui n'est point équivoque comme la nôtre, fait souvent plus d'impression sur moi que celle des hommes.

Ces animaux s'aiment, disois-je en

moi-même. Ils ſont contens quand ils ſont enſemble ; & ceux qui ſont accoûtumez à être l'un auprès de l'autre ne ſe trouvent point bien placez autrement. N'eſt-ce pas-là s'aimer? D'où vient que les Auteurs des Livres d'amitié ne parlent pas de celle des bêtes ? Je gagerois qu'ils les en ont crûs incapables. Ils ont eû grand tort. Si jamais j'en écris, je veux les y admettre. Il y en a cinq ou ſix dans ma gentilhommiere que j'aime avec tendreſſe, & je ſuis ſûre d'en être aimée de même : car elles me cherchent & me ſuivent, même quand elles n'ont point faim, & paroiſſent tout-à-fait contentes de mes careſſes. Marques d'un déſintereſſement qui devroit faire honte à preſque tout le genre humain.

Il y a, continuois-je, dans le monde des gens qui ne s'aiment que comme ces animaux-là. C'eſt

ce que la Bruiere avoit apparemment remarqué quand il a dit, qu'on eſt d'un meilleur commerce par le cœur que par l'eſprit. Penſée judicieuſe & qui convient fort à cette eſpece d'hommes ſimples. Leur cœur eſt plus gouverné par un penchant aveugle, par une eſpece d'inſtinct, que par les réflexions : & leurs amis s'en trouvent bien.

Mais quoi ! le cœur, qui a ſi grand beſoin de guide, ſeroit-il donc lui-même un meilleur guide que l'eſprit, dans le commerce, dans l'amitié ? Les idiots qui ſe laiſſent conduire par cet aveugle, ſeroient-ils des amis préferables à nous autres gens d'eſprit, qui connoiſſons les ſentimens intereſſans, les devoirs, la délicateſſe ?

Embaraſſée de cette queſtion, j'ai quitté l'écurie & me ſuis enfoncée dans mes bois pour y examiner

s'il me fera plus avantageux dans l'occafion de faire tomber mon choix fur quelque fot de bonne amitié, que fur un homme d'efprit.

La folitude eft excellente pour rappeller les idées. Je me fuis fouvenuë de quelques remarques que j'avois faites dans le monde. Il eft vrai qu'il fe forme une liaifon d'habitude entre des hommes fimples qui vivent & travaillent enfemble, comme elle s'eft formée entre mes chevaux; & que quand il s'y joint un dégré de convenance, que les chevaux ne font pas incapables de fentir, cette liaifon devient une efpece d'amitié. Point d'autre témoignage de cette amitié, que de fe voir, manger au même plat, coucher fous un même toit, aller enfemble à leur travail. Quand ils fe parlent, ce n'eft que de chofes mille fois rebatuës. Point de vivacité, de fenfibilité; cependant ils s'aiment

de meilleure foi que nous autres, & ils se servent, comme ils s'aiment: ils sont plus secourables, plus constans que nous. Il est vrai que leur amitié n'est relevée d'aucun assaisonnement. Je les ai considerez quelquefois, quel abord! quelle conversation! rien d'agréable, rien d'interessant. Mais ils s'aiment, je le repete, & leur amitié qui ne produit point de fleurs comme la nôtre, produit des services. Ce sont des fruits d'un autre prix que les fleurs.

Voïons-les dans le commerce de l'amour. A peine merite-t-il ce nom; ce n'est encore gueres plus que de l'instinct.

Quand un homme de ce caractere s'avise de se marier, il se choisit une maîtresse. Il la choisit ordinairement de son goût; (car les simples aiment personnellement leurs futures, & pensent moins que les

gens d'esprit à les marchander.) Il lui fait l'amour pendant un certain tems. Quel amour! quelles plates douceurs! je l'avouë, mais il l'aime, puisqu'il en veut faire sa ménagere, l'épouser & s'en tenir à elle. Il lui parle de tems en tems de son mariage, & souvent il ne lui parle de rien; mais il est content d'être auprès d'elle. N'est-ce pas de cet amour que le même la Bruiere a dit : *Etre avec les gens qu'on aime cela suffit, rêver, leur parler, ne leur parler point, penser à eux, penser à des choses plus indifferentes, mais auprés d'eux, tout est égal?*

Quel pauvre amour! mais c'est un amour naturel, franc, qui veut épouser, qui a de l'honneur, de la conscience, de la simplicité, de la droiture. Il n'est pas joli, mais il est bon. C'est ainsi que l'on pourroit se figurer l'amour de ces honêtes chevaux de l'Ile de Gulliver.

Le froid galant tend à vivre en paix avec une femme qui soit à lui seul, qui ait soin de lui, qui le gouverne; bien résolu de faire ce qu'il pourra pour la contenter. Tout cela n'est conduit que par le cœur, quel esprit, quelle délicatesse de sentimens y a-t-il là-dedans? mais laissons l'amour pour une autre fois, & reprenons l'amitié.

Une personne d'esprit ne s'accommodera point de celle dont je viens de parler, sincere, loiale, prête à fructifier. On veut être aimé agréablement, il faut des manieres vives, empressées, de la chaleur. Soiez prévenant, gracieux, vif, prenez un air un peu tendre, persuadez que vous aimez, on vous croira & vous serez aimé aussi. En voudriez-vous davantage? On s'aime pour le plaisir de la societé, pour contenter l'esprit. Les avantages réels sont une autre affaire; il n'en sera ques-

tion que dans les besoins : mais les hommes ne pensent qu'au present. En amitié être flaté, est le besoin present, & souvent pressant pour l'amour propre. Penser à d'autres, qui n'arriveront peut-être pas, seroit trop serieux, trop Philosophe. Enfin, il faut être ami de societé, ami agréable, ami pour plaire, & tout cela veut dire, ami pour le discours. Voilà ce qui fait la societé, l'amitié dans le monde poli & spirituel.

Comparons ce commerce avec celui des bonnes gens dont je parlois, pour juger de la proposition du Philosophe. Dans l'un, on ne se met presque pas en peine du cœur, il ne faut que des manieres ; ainsi nul fonds à faire sur les amis de simple societé, quelques aimables qu'ils soient. Ils ne sont pas faits pour aimer, mais pour amuser. Dans l'autre, il n'entre point de

ces agrémens de la societé, mais il est utile, durable, & l'on peut compter sur un ami. Pesez les roses & les épines, & choisissez.

Etes-vous dans le goût du siecle? choisissez le commerce des gens d'esprit. Il est beau, ou du moins il est joli. Vous les trouverez aimables dans leurs expressions d'amitié, magnifiques dans celles de la vertu. L'ami agréable est bon comedien, & il choisit toûjours un joli personnage. Qu'y a-t-il de plus joli que la Comedie? élle nous interesse par les fictions les plus touchantes, & nous nous y prêtons à merveilles. Elle nous fait voir l'heroisme en fidelité, en constance, en fermeté, en désinteressement. La Comedie de l'amitié n'en fait pas moins, & elle en fait davantage. L'ami spirituel, & presque toûjours Comedien, persuade souvent qu'il est ami tout de bon, qu'il

a de très-bonnes intentions, qu'il n'attend que les occaſions, & qu'il les ſouhaite avec ardeur. Mais je me défie toûjours plus des intentions d'un homme d'eſprit qui m'offre agréablement tout ce qui dépend de lui, que de celles d'un homme ſimple, qui, ſans me gracieuſer me marque qu'il m'aime, par le goût qu'il prend à me voir & à me rendre ſervice : Et tout bien examiné, juſqu'à ce que je trouve un ami ſpirituel & délicat, qui ait autant de cordialité que quelques ſots de ma connoiſſance, j'adopte pour l'amitié comme pour l'amour, mais à regret, la maxime, qu'on eſt d'un meilleur commerce par le cœur que par l'eſprit.

On me dira, que je réduis la ſocieté, l'amitié à quelque choſe de bien froid ou de bien inutile. Je vais répondre.

Il y a un commerce de ſocieté

auſſi ſolide qu'agréable ; mais il n'y en a preſque point dans le monde. Pourquoi cela? parce qu'on eſt d'un meilleur commerce par le cœur que par l'eſprit. Raiſon obſcure pour la plûpart des Lecteurs. Qu'ils s'enfonçent comme moi dans quelque ſolitude pour la déveloper.

Dans un commerce aimable & utile l'eſprit & le cœur doivent agir de concert ; mais l'emploi du cœur eſt le principal ; c'eſt lui qui inſpire : Il eſt le pere de la tendreſſe & de l'action, ſans quoi l'amitié n'eſt que ſpeculation. L'eſprit qui n'eſt pas animé par quelque choſe d'intereſſant, n'enfante que d'agréables bagatelles, qui ne ſont qu'un foible avantage pour la ſocieté, & qui ne ſont rien pour l'amitié. L'eſprit ne produit point de ſentimens intereſſans, ou il ne les exprime qu'imparfaitement ſans le cœur : mais animé par le ſentiment, il en-

tre dans les vûës d'un cœur sensible, & il ne le guide que pour le conduire plus sagement, plus sûrement aux avantages communs de la societé, de l'amitié.

Le cœur est donc la principale source de tout ce qui interesse utilement & agréablement, de la tendresse, qui fait le plus grand charme de l'amitié, des services, & j'ose dire, de la circonspection, sans laquelle le zele rend les services nuisibles. L'esprit sans ce feu n'a qu'une foible lumiere, une action tiéde, de froids agrémens. Le cœur doit donc dominer. Un commerce ou l'esprit l'emporte sur le sentiment, quelque esprit qu'on ait, est inferieur à celui où le sentiment agit plus que l'esprit. D'où je conclus que même entre gens spirituels & délicats, le cœur est la piéce principale, parce qu'on est d'un meilleur commerce par le cœur que par l'esprit.

FIN.

LA SPECTATRICE.

Quatriéme Semaine.

Le prix est de six sols.



A PARIS,
Chez la Veuve PISSOT, à la descente du Pont-Neuf, sur le Quai de Conti, à la Croix d'Or.
Et au Palais, chez NULLY, dans la Grand' Sale, à l'Ecu de France.

M. DCC XXVIII.

Avec Privilege, & Approbation.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sçeaux : *La Quatriéme Semaine de la Spectatrice.* A Paris le 7. de Mai 1728.

CAMUSAT.



LA
SPECTATRICE.

Quatriéme Semaine.



E Monde me donne quelquefois la Comedie à mes dépens. J'entendois un de ces jours dans un Caffé raisonner sur la Spectatrice. L'un disoit. Je m'attendois à trouver dans ce petit Ouvrage des avantures réjoüissantes, & je n'y vois que des réflexions: Cette femme n'est que Philosophe, un peu égayée à la verité; mais cela n'est pas assez di-

vertiſſant. Vous vous mocquez diſoit un autre, ce n'eſt point une femme : Vous ne trouverez dans cet Ouvrage, ni la maniere de penſer, ni un ſtyle de femme. Enfin chacun dit ſon mot, & c'eſt toûjours me faire un honneur que plus d'un Auteur m'enviera. Mais je ne fais pas à ces Critiques celui d'approuver leurs fantaiſies, & voici ce que j'ai à dire à chacun des hommes qui ne raiſonnent pas bien à mon ſens.

Lecteur, voïez par vos yeux tant qu'il vous plaira ſans conſulter les yeux des autres, mais ne jugez point par votre ſeul jugement. Doutez. Qui vous a dit que vous avez en ceci plus de raiſon qu'un autre qui juge de mon Sexe autrement que vous, & qui a autant d'eſprit que vous ? C'eſt moi qui le dis, répondrez-vous peut-être. Eſt-ce-là votre raiſon ? Vous ne meritez pas

une replique ; mais je ſuis bonne, & je veux vous traiter un moment en perſonne raiſonnable.

La nature donne à de certains hommes des viſages de femme : à quelques autres, elle en donne les inclinations. Au contraire elle donne à quelques femmes, ou le viſage, ou la taille, ou la force des hommes, ou leur caractere d'eſprit, ou des inclinations viriles, ou enfin des vices d'hommes. Elle a ſes jeux, ſes caprices, qui rendent pluſieurs femmes égales à vous par l'envie ou par la maniere de penſer & de philoſopher. Qui empécheroit que je ne fuſſe de celles-là & que je n'écriviſſe comme je penſe? Voilà pour les penſées & le ſtile de la Spectatrice.

Quant aux avantures, je n'ai encore gueres vû d'évenemens aſſez intereſſans dans le goût que la nature m'a donné ; c'eſt pourquoi je

n'en ai point encore écrit. Ne vous fais-je pas honneur en ne vous donnant que ce que je trouve bon pour moi? Je vous promets pourtant quelques avantures quand il s'en presentera. Si vous n'êtes pas contens de cela, passez-vous de mon Livre, que je ne vous ai pas prié de lire, comme je me passerai des Lecteurs à qui il ne plaira pas.

Voilà une petite Preface disgracieuse. C'est que je suis de mauvaise humeur à cause d'un équipage de femme complet dont quelques raisons de bienséance m'obligent aujourd'hui à me harnacher. Sur tout, le maudit panier m'en déplait. Pour vous dédommager des sotises que je vais peut-être dire, je vous promets d'écrire la Semaine prochaine dans l'équipage d'homme & d'exciter ma belle humeur par quelque objet plus agréable que ce que je vis hier, & dont les idées qui

me sont restées dans la tête feront le sujet de cette speculation.

J'étois à dîner chez un Traiteur qui me regale quelquefois de ses bons ragoûts & de ses pensées joviales que j'estime d'avantage. Trois hommes se sont trouvez de la partie, gens bien nourris & friands. Une femme bien faite & de bon air est venuë chercher un de ces sans souci qui étoit son mari & qu'un domestique n'avoit pû tirer de ce lieu. Elle paroissoit inquiéte, apparemment pour quelque affaire pressante, dont le mari ne jugeoit pas à propos d'être embarassé, & il avoit bien la mine d'être de ces gens qui ne se mêlent jamais du ménage, pas même de ce qu'il faudroit faire pour l'entretenir. La vûë de sa femme a esté un rabat-joïe pour lui, quoiqu'elle lui ait parlé avec une moderation qu'il ne paroissoit pas mériter. Monsieur,

lui a-t-elle dit, je suis fâchée d'être obligée de venir vous chercher, comme une femme d'artisan : il est arrivé quelque chose qui m'y a obligée : Vous devinerez facilement ce que c'est. Il nous a semblé qu'il ne le devinoit que trop, il s'est levé, a jetté un profond soûpir en regardant la table, & a disparu, sans nous parler, tant il étoit penetré. Sa femme plus polie nous a fait une reverence fort honnête, mais d'un air melancolique qui m'a touchée & m'a ôté l'appetit. Voilà ce que c'est que d'être tendre. J'ai feint un mal de tête & suis allée sur le cours dont j'étois proche, donner à mon esprit un repas de réflexions sur ce que je venois de voir, qui m'en inspiroit beaucoup. Contentez-vous, Lecteur, de ce repas, & me pardonnez si je ne vous fais pas meilleure chere.

La sotise d'une femme qui peut

se passer de mariage ; & qui se marie pour faire comme les autres, est toûjours pour moi une chose nouvelle & miserable. Le joug du mariage n'est un joug que pour nous, à cause de la superiorité des hommes, & parce que nous sommes faites precisément comme il falloit pour y être presque toûjours seules malheureuses quand nous nous laissons gouverner par notre sensibilité. Pour la plûpart des hommes, une épouse est une femme engagée, enrôllée pour se charger des détails qu'ils méprisent. Débarassez de ces détails, ils n'y pensent plus, ni à ce qu'ils coûtent à leurs femmes. Celles-ci demeurent sensibles à ce qui interesse leurs compagnons, & s'endurcissent aux miseres domestiques & à l'insensibilité des maris. Par-là elles sont toutes propres, & peut-être destinées à partager toutes les pei-

nes de ces hommes qui méprisent & traitent de petitesses celles de leurs femmes ; & à porter dans un ménage les plus penibles charges des besoins de l'humanité.

Quelle condition pour les femmes ! Quand j'en vois tant de malheureuses, je me demande : Est-ce que les femmes seroient plus faites pour les hommes, que les hommes pour les femmes ? Je trouve cette idée humiliante, si elle est vraie ; & je crains bien qu'elle ne le soit ; sur tout quand je vois la pauvre figure qu'elles font presque toutes ; combien elles sont duppes de cette qualité de leur cœur, que les hommes appellent foiblesse, & dont ils sçavent si bien profiter ; combien elles sont faciles à surprendre par un amour, ou affecté pour les tromper, ou qui, quand il est veritable, est si different du nôtre, si bassement interessé & de si peu de du-

rée, qu'il ne merite gueres ce nom. C'eſt pourtant de cet amour & de notre foibleſſe que nous ſommes ſi duppes, & en mariage & en amour quand nous ſommes aſſez ſotes pour les croire.

Mais laiſſons le mariage qui eſt ſi connu pour un engagement trop ſerieux, & renfermons-nous dans l'amour.

Les hommes, dont nous n'avons moins à nous plaindre en amour qu'en mariage, que parce que dans l'un nous ſommes leurs maîtreſſes, au moins pour un tems, & dans l'autre leurs eſclaves pour toûjours; ces hommes, ces honnêtes gens ſe plaignent de nous pour ſe diſculper & pour s'affranchir de ce qu'ils nous doivent.

Ils ne peuvent accuſer nôtre cœur, ils accuſent nôtre temperament: ils le chargent fauſſement de ce bas interêt qui dégrade l'a-

mour & qui domine si fort en eux ;
& ils mettent presque toûjours sur le compte de la foiblesse naturelle de nôtre sexe, ce qui très-souvent n'est dû qu'à nos bontez : heureuses quand ils ne nous donnent pas la passion, l'emportement, & les besoins qui gouvernent leur amour. A les en croire, ils sont nôtre felicité quand nous faisons leur bonheur. Ils ne se tromperoient gueres sur cet article s'ils l'entendoient d'une maniere digne de la délicatesse de quelques femmes.

J'ai vû des hommes se faire d'étranges idées du temperament de femme, & j'en connois un qui vit dans le désordre & n'ose se marier à cause de ces idées qui se sont emparées éminemment de son esprit. Ridicule prévention, qui le fait penser pitoïablement sur nôtre sujet. On en jugera par les raisonnemens : Que faisoit-il il y a quelques

jours cet homme qui est un Chevalier de ne sai quel Ordre, on nous racontoit une petite Histoire qui vient assez bien à ce sujet & dont je vais faire part aux Lecteurs.

Une fille d'honnête famille & bien élevée, mais d'un temperament à se mettre violemment en colere quand elle en avoit quelque grand sujet, fut assez malheureuse pour tuer un de ses freres qui l'avoit outragée, & pour être obligée à se sauver de la maison paternelle. Comme elle étoit résoluë, elle se déguisa en homme, s'enrôla & servit bien & sagement pendant plusieurs années. Leonor, (c'est le nom qu'a donné l'Historien à cette fille,) avoit pour son malheur une belle phisionomie, un je ne sai quoi plus aimable que la beauté. Un soldat de sa Compagnie aussi enfant de famille, & dont les manieres étoient fort au-dessus de

la soldatesque, sentit un grand penchant pour elle, sans savoir qu'elle fut fille. Il étoit bien fait & de bonne mine. La sympatie se forma. Elle fut reciproque, ils devinrent fort unis, mais ce n'étoit que de l'amitié.

Quoiqu'elle cachât son sexe avec beaucoup de soin, il le découvrit par hazard. Voilà l'amitié changée en amour. Elle s'en apperçût par un changement de conduite dans son ami, & l'ami devina en remarquant des manieres plus reservées dans cette fille, qu'elle avoit penetré sa découverte. La reserve de Leonor augmenta l'amour du soldat. Il lui rendit des soins d'un nouveau stile, & lui fit une déclaration tendre, accompagnée des assûrances parfaites de toute la consideration qu'elle meritoit.

Leonor convaincuë du malheur d'être fille, l'avoüa de bonne gra-

te au jeune homme, lui conta son histoire, en changeant son crime & le nom de ses parens & le conjura de lui garder le secret, & de se contenter de son amitié.

Mais l'amour des hommes n'est ni si complaisant ni si délicat. Si tôt qu'il peut se prévaloir de quelque disgrace ou de quelque besoin, il devient mercenaire. Tel fut celui du soldat. Il garda le secret, mais ses désirs augmenterent, & son amour devint pressant. Cependant comme il n'étoit pas brutal, sa conduite fut moderée, il fit voir à Leonor tout l'amour qu'il avoit, & il feignit une sorte de respect qu'il n'avoit pas : adresse ordinaire des hommes pour corrompre les personnes sages. C'est un piége pour les attraper, & elles y donnent d'autant mieux, que le respect qui semble un effet de l'amour délicat, est ce qu'il y a de plus opposé au

desir de les tromper.

Le jeune homme parut se faire d'extrêmes violences. Il offrit d'épouser, & fit des promesses de mariages qui furent déchirées. Il persevera & toucha enfin le cœur de Leonor en se rendant le plus aimable qu'il pût & en lui persuadant qu'il avoit de bonnes intentions : & peut-être ne mentoit-il pas.

Si-tôt qu'une fille touchée croit aux bonnes intentions, elle est perduë, si elle ne se sauve. Leonor ne se sauva pas, elle se perdit donc. Une promesse de mariage fut acceptée & il y parut. Cela se suit assez naturellement entre jeunes gens qui s'aiment.

Si le soldat eût vêcu il auroit eû de quoi se repentir ; mais il fut tué dans une action. Leonor désolée méditoit un coup de désespoir, quand il lui vint dans l'esprit de tenter la generosité de son Capi-

taine. Elle lui fit le même recit qu'au soldat & y ajoûta celui de sa derniere disgrace. Il étoit homme d'honneur & galant homme. Il la plaignit, lui donna son congé & de l'argent pour se retirer. Penetrée de reconnoissance, elle partit & crût ne pouvoir mieux faire que d'aller accoucher secretement chez une parente, dont le peu de discretion lui donna de nouvelles inquiétudes, elle y mourut de chagrin de ses disgraces passées, & de la crainte de celles à venir.

Cette Histoire toucha plusieurs personnes de la compagnie, à l'exception du Chevalier dont j'ai parlé. Voilà, dit-il, une sotise bien adoucie par le recit. Comment voudroit-on, continua-t-il, qu'une fille aussi exposée que Leonor demeurât sage ? Ce sexe est trop foible pour de telles épreuves, ajoûta-t-il de l'air d'un homme qui fai-

ſoit honneur au ſexe maſculin.

Je fus piquée de cette préſomption, mais la diſſimulant & faiſant le perſonnage d'homme dont j'avois l'habit; il eſt vrai, dis je, qu'on accuſe les femmes d'être plus foibles que nous. Eſt-ce que vous en doutez, reprit-il. J'en doute quelquefois, lui répondis-je. Ah! repliqua-t-il en riant, vous faites vôtre cour aux Dames en grand politique puiſqu'il n'y en a point ici. Sachez, Monſieur, continua-t-il, que le cœur de la femme la plus ſage & la plus ferme, eſt toûjours prêt à faire une folie, ſi-tôt qu'il ſe preſentera un homme aſſez aimable pour lui plaire juſqu'à un certain point. Je crois cela veritable, lui répondis-je, mais je prétends, que la fermeté du plus grand homme doit être exactement ſur le même pied. Et ſi Monſieur, me dit-il, vous dégradez l'homme par de tel-

les comparaiſons. Monſieur , interrompis-je, ſi l'on faiſoit une armée de femmes ; qu'un homme des plus fermes s'y enrôlât, bien déguiſé en femme, (il faudroit qu'il fut jeune & blond pour cela,) & qu'il eût de grandes raiſons d'y être ſage ; croïez-vous qu'il le fut plus conſtamment pendant quelques années que la pauvre Leonor ? Oüi, je le crois, répondit-il d'un ton vigoureux, & d'un air un peu embaraſſé. Ces Meſſieurs, repris-je, en parlant de ceux de la compagnie, n'en croïent rien ; car ils rient de vôtre réponſe : je n'en crois rien non plus, & je vous dis que vôtre homme y ſuccombera ſi-tôt qu'il verra une femme aſſez aimable pour lui plaire juſques à un certain point: & la raiſon de cela, continuai-je, faiſant toûjours le garçon, eſt que nôtre ſageſſe reſſemble à celle des femmes que vous a-

vez définie. Elle n'est forte que jusqu'à son renversement. Souvenez vous de celle de Salomon & de tant d'autres, & remarquez qu'en amour nos chûtes sont plus pitoïables que celles des femmes. En voici la raison. Il est plus aisé d'abattre une tour en l'affoiblissant peu à peu, que tout d'un coup. La sagesse d'une femme s'humanise insensiblement avec nos soins, nos services, nos respects, nôtre perseverance, enfin avec nôtre amour qui a souvent une vertu communicative. En s'humanisant, elle s'affoiblit peu à peu, nous nous fortifions par l'ardeur de vaincre, & nous vainquons, mais ce n'est que par dégrez. La sagesse du plus grand homme, quand vous y joindriez de la fermeté, de l'orgueïl & de la dureté, qui peut être ne conviendront pas trop mal à son caractere; sa sagesse, dis-je, tombe

interieurement à la vûë de deux yeux, qui ont tout ce qu'il faut pour lui donner beaucoup d'amour. Il met alors toute sa grandeur à dissimuler, mais il est défait; & il ne cache sa défaite que pour mieux méditer celle de l'objet qui l'a causée.

Mon argument fut applaudi de quelques-uns. Le Chevalier fut un des négatifs, & je m'en tins-là. S'il y eût eû des femmes, quelle vive reconnoissance ne leur eût pas inspiré mon procedé que l'habit d'homme rendoit si beau, si genereux, mais le Chevalier n'auroit pas manqué d'attribuer la force de leur ressentiment à la foiblesse du Sexe.

Je ne puis m'accoûtumer à ce mépris d'un sexe pour l'autre. Il est peut-être fondé sur ce que j'ai dit, que les femmes semblent plus faites pour les hommes, que les hommes pour les femmes. Cruelle réflexion! mais qui m'appaise un

peu quand j'y pense, & qui m'humilie plus qu'elle ne m'appaise, par la fatalité attachée à nôtre sexe. Il n'y a pas jusqu'aux bêtes, qui ne s'en sentent, & qui n'en fussent humiliées comme moi, si elles faisoient des réflexions. Leurs femelles n'ont-elles pas, comme nous, le principal lot des miseres naturelles? Sans entrer en de grands détails, ne sont-elles pas chargées de porter, de mettre au monde, de nourrir leurs petits, de leur apprendre leur métier, ce qui est leur donner l'éducation? Ma chate apporte à ses enfans des souris à demi mortes, pour leur apprendre à les attraper. Combien d'exemples prouveroient la même chose? Mais combien d'autres bêtes sont encore plus chargées de besoins, & de besoins étrangers? Témoin une ânesse avec laquelle j'ai marché ce matin de compagnie. On la menoit chez un vieux garçon que je connois, dont

la poitrine eſt deſſechée pour avoir vêcu plus voluptueuſement que cette pauvre bête maigre de l'épuiſement que lui cauſent ſes deux nourriſſons ; car on lui a laiſſé ſon ânon qui la ſuit, avec une muſeliere pour l'empêcher de teter ce qui eſt deſtiné à ſon frere de lait. Il n'a que le reſte de l'étranger. Ces miſerables m'ont fait grande pitié. Qu'ils ſont heureux de ne point faire de ces réflexions! La mere gêmiroit d'être âneſſe plûtôt qu'âne, comme nous gemiſſons quelquefois nous autres femmes de n'être pas hommes. Je ſuis de ce nombre: je n'en fais point la fine ; mais je n'en ferai pas la duppe: J'imiterai ces maîtreſſes filles qui renonçent aux titres onereux de femme & de mere. Quelques ſots me mépriſeront en qualité de vieille fille. Mais qu'eſt-ce que le mépris des ſots? La plûpart des femmes qui me connoîtront m'envieront ce perſona-

ge, ſinon comme bon, au moins comme le moins mauvais. Qui ne peut choiſir de deux biens le meilleur, doit éviter de deux maux le pire. Je dis la plûpart des femmes; car il y en a qui ſavent prendre les roſes du mariage & en laiſſer les épines. J'en connois une qui a trouvé ce ſecret, d'autant plus excellent, qu'il paroîtra chimerique, tant qu'on ne le devinera pas. Mais je dirai ce que c'eſt la premiere fois. Entre les avantages qu'a conſervez cette femme qui a du merite, je compte pour beaucoup celui de n'avoir preſque point perdu de ſa dignité. Elle en a pourtant perdu un peu. Il y en a plus à reſter fille, quand on le peut, que ſe mettre ſous le joug, & à dépendre d'un homme, qui eſt toûjours un homme, comme un ſinge eſt toûjours un ſinge. A bon entendeur, ſalut & bon ſoir.

FIN.

LA
SPECTATRICE,

Cinquiéme Semaine.

Le prix est de Six Sols.

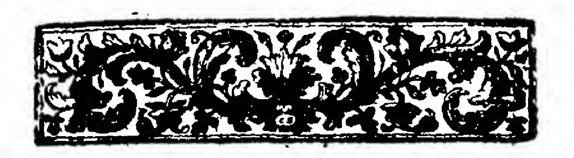


A PARIS,

Chez la Veuve PISSOT, Quay de Conty, à la descente du Pont-Neuf, à la Croix d'Or:
Et au Palais, chez JEAN DE NULLY, Grand'Salle du Palais, à l'Ecu de France.

M.DCCXXVIII.

Avec Privilege, & Approbation.



LA SPECTATRICE,

Cinquiéme Semaine.

MON Ami & correſpondant de Paris, (qui eſt auſſi une eſpece de Spectateur,) qui a ſoin de l'impreſſion de mes fantaiſies, & d'y faire quelque réforme quand il le juge à propos, m'a écrit qu'il paroiſſoit dans cette Ville, une belle & ſuperbe Affiche d'un Ouvrage intitulé LA ME'CHANTE FEMME. Ce titre m'a paru inter-

ressant. J'ai senti ma part de la curiosité du Sexe, & j'ai mandé qu'on me l'envoïât.

Avant que de l'ouvrir, j'ai commencé par admirer la sterilité de l'Auteur, car ce n'est qu'un Livret. Comme les méchantes Femmes excellent en méchanceté, j'estime qu'il y a beaucoup de choses à dire sur leur Chapitre; c'est pourquoi la petitesse du Volume m'en a presque degoûtée; cependant je l'ai lû.

L'Auteur n'a pas jugé à propos de parler de ce que son titre semble promettre: il n'attaque point les méchantes Femmes: il en est l'Avocat. S'il n'avoit voulu dire que de bonnes raisons pour les défendre, il en auroit eû une fort bonne de ne faire qu'un petit Volume, mais ce n'a pas esté là son dessein. Il débute par s'écrier que l'Homme est le plus sot animal qu'

il y ait dans le monde ; ce qu'il prouve par les injustices que les Hommes font au Lion & à l'Ane, & par la sottise de leurs jugemens, sur quantité de choses, entr'autres sur la Lune & ses influences. De la Lune il passe à la Femme, & blâme vigoureusement les préjugez de l'Homme contre les méchantes Femmes ; préjugez causez, dit-il par la lecture d'un *tas* d'Auteurs qui ont écrit en Prose & en Vers contre ce Sexe charmant. Ces Auteurs sont la Bruyere, Despréaux, Moliere, Sarrazin & autres. Quelque estime que j'aïe pour ces beaux Esprits, je ferai bientôt voir que ce qu'ils ont dit contre les Femmes ne leur fait guéres d'honneur, & les dégrade au contraire en quelque sorte. L'Auteur de la méchante Femme les condamne tout net ; mais il se réserve à montrer le faux de leurs juge-

mens dans une autre occasion, & se renferme à prouver qu'être le Mari d'une méchante Femme n'est pas un si grand mal qu'on le croit; que bien loin même que ce soit un malheur pour un homme d'en avoir une de cette espece, c'est peut-être au contraire le present le plus précieux que le Ciel lui puisse faire, &c.

Il donne la définition d'une méchante Femme, *qui prêche à table, damne au lit, tient la bride courte à son mari, le régale à bons coups de pincettes*, & le reste: Voilà, continue-t'il, la plus juste définition à mon sens, de ce qu'on nomme à Paris une mauvaise Femme, & il entreprend de prouver que cette Femme est un trésor, par plusieurs raisons, entr'autres, par l'éxemple de Socrate. Je ne me souviens point d'avoir lû que ce Philosophe, dont la disgrace vient

ici fort à propos, ait jamais été ce qu'on appelle battu par sa Xantipe; mais quand il l'auroit été, il y a si peu de Socrates dans le monde, ou d'Hommes capables de l'imiter, que je crois son éxemple presque inutile à nôtre Siecle.

Il n'est pas difficile de juger du Systême de cet Auteur. S'il est Homme, comme il veut le paroître en certain endroit de son Livre, il est galant selon les apparences: au moins veut-il *courtiser les honnêtes Diablesses, les Dragons de vertu*; car ces qualitez entrent dans sa définition dont j'ai parlé; & remarquez qu'il donne aux méchantes Femmes la chasteté en les faisant manquer aux autres devoirs, qui à mon sens ne sont pas inferieurs à celui-là. Cette opinion, que la méchanceté des Femmes vertueuses, est la plus méchante, à des Partisans. Si elle est bien fon-

dée, consolez-vous Maris futurs, le nombre des méchantes Femmes diminuë tous les jours.

Je reviens à nôtre Avocat : il semble craindre de se broüiller avec les méchantesFemmes dont il croit peut-être le nombre formidable, quelque petit qu'il soit, mais il ne les ménage pas bien, quoiqu'il les attaque mal. Il se mocque d'elles en plaidant si foiblement contre les redoutablesCritiques qui ont répandu leur venin sur elles, & je trouve qu'il risque beaucoup. Necraint-il point que quelque honnête Diablesse ne le régale à coups de pincettes, comme s'il en étoit le Mari, ou que quelque spirituelle & méchante Créature, pour se vanger d'une feinte apologie, qui est une suite de railleries, ne fasse une mordante Critique de son esprit, de son ouvrage & de la malignité des Hommes. En verité, tout

interest de Sexe à part, cette These est beaucoup meilleure à soûtenir, quoique les méchantes Femmes n'en cedent point aux méchans Hommes; j'entends parler au moins de dix mauvaises actions d'Hommes contre une mauvaise de Femme, & bien vous en prend, Messieurs les Hommes. Malgré la dépendance où vous nous tenez, si nous vous égalions, je ne sçai ce que deviendroit le monde; car la malice des Hommes vous donne peut-être trente fois plus d'ouvrage que la nôtre. Que feroit, ce, si la nôtre vous en donnoit autant? En général nous sommes bonnes, & même un peu sottes, & c'est par cette raison que l'Auteur de LA MECHANTE FEMME ne sera pas plus critiqué ni battu que l'ont été Moliere, Despréaux & Sarrazin qui le méritoient je croi mieux que lui. Au moins je ne le

critiquerai point, moi, qui ne suis pas des méchantes, & que par conséquent son Ouvrage ne regarde point, je m'en tiendrai à profiter de l'occasion pour dire ce que je pense des Auteurs satyriques qui nous ont maltraitées; mais avant que d'en parler, je veux régaler mes Lecteurs d'un petit événement auquel a donné lieu la Brochure de LA ME'CHANTE FEMME.

J'entrai il y a quelques jours pour me reposer dans une Boutique d'une petite Ville située assez près de ma Maison de Campagne, chez une Marchande qui se pique de débiter des premieres, les Nouveautez de Paris qui peuvent interresser les beaux Esprits de cette Bicoque. Il lui étoit arrivé dès la veille une trentaine de *Méchantes Femmes*, imprimées, qui se vendoient fort bien. Cette Marchande étoit

une Femme résoluë. Une autre Marchande de la même ruë vint lui en demander un Exemplaire. Un bon Bourgeois du lieu qui étoit present, qui les connoissoit fort bien toutes deux, & qui vouloit se divertir, s'avisa de leur demander laquelle des deux pourroit aspirer à l'honneur d'être l'Héroïne de cet Ouvrage, (car il ne l'avoit pas encore lû) & il en jugeoit par le titre, comme j'avois fait. La Maîtresse de la Boutique, à qui cet Héroïsme ne plaisoit pas, dit que ce devoit être plûtôt sa Voisine qu'elle : l'autre lui renvoïa la bale. La premiere pour prouver qu'elle avoit raison, cita des faits significatifs. La Voisine riposta par d'autres faits de même nature. Ces faits échaufferent les têtes par une vertu specifique ; les invectives suivirent de près. Elles se houspillérent; j'eus bien de la peine à les séparer,

& j'attrapai des horions que l'Auteur de la querelle ne jugea pas à propos de partager avec moi, car si-tôt qu'il vit la Bataille s'engager il fit une prompte retraite, & se sauva sans contusion. Ce qui ne seroit pas arrivé, si ces bonnes Dames eussent été dans le Systême de la Brochure. Elles auroient travaillé sur l'Homme, & de concert, par plusieurs raisons, entr'autres pour le corriger & en faire un petit Socrate par la patience. Mais les têtes chaudes ne se remuënt que mamachinalement, & il n'y a point de systême pour elles.

Entre les bonnes qualitez des méchantes Femmes, leur Avocat remarque qu'elles sont terribles pour les créanciers de leurs Maris: qu'ils l'abordent, dit-il; s'ils l'osent, & allent lui demander de l'argent: Bien-tôt comme une lionne à qui on voudroit enlever

ſes petits, (la comparaiſon marque le bon naturel de ces Femmes) on verra ſon poil ſe hériſſer, ſon front horriblement ſe refrogner, & ſes yeux s'allumant de fureur, &c. & quelques lignes plus bas, c'eſt, continuë-t'il, d'une méchante Femme qu'on peut dire avec raiſon que le revenu de ſa colere eſt capable de l'enrichir, & c'eſt d'une méchante Femme ſans doute que tant d'Hommes, même fort opulens, ont appris à ſe mettre en colere ſur les prétextes les plus vains contre leurs amis, & les principaux de leurs Domeſtiques qui leur ont rendu de grands ſervices pour ſe diſpenſer de la reconnoiſſance à l'égard des uns, & ne point être obligez de récompenſer les autres.

Les Actrices dont je viens de parler ont bien la mine de poſſeder ce mérite fatal aux Créanciers des Maris : mérite qui devroit être

fort rare & fort recherché en mariage, car le nombre des Gens qui aiment à emprunter & à ne point rendre, augmente tous les jours. Ces Mignones sont leur fait ; cependant comme il y a par tout du pour & du contre, la verité est qu'un tel Mariage doit décrediter l'Emprunteur. Quels Créanciers voudront s'exposer à la colere d'une Femme dont le poil se hérisse ? Quels Sergens voudront livrer leurs épaules aux coups de pincettes, ou à quelque chose de pis ; car si la broche à rotir se trouve sous la main d'une telle Femme, un pauvre Huissier n'a qu'à recommander son ame à Dieu, & sauter par la fenêtre.

Parlons à present des beaux Esprits qui nous ont si-bien accommodées. Commençons par la Bruiere. Il n'y à pas, dit-il, de Femme, si parfaite qu'elle soit, qu'elle ne

faſſe au moins une fois le jour repentir un Homme d'avoir une Femme, ou trouver heureux celui qui n'en a point. Si ce fameux Miſantrope vivoit, j'irois le trouver, & je lui demanderois s'il y a un Homme, ſi parfait qu'il ſoit, qui ne faſſe au moins une fois le jour repentir une Femme d'avoir un homme; ou trouver heureuſe celle qui n'en a point. Pour peu qu'il eût de conſcience il y penſeroit deux fois avant de me dire que oüi. Les Hommes écrivent contre nous, parce que nous leur faiſons ſouffrir quelque choſe; & ils ſçavent qu'il y a à ſouffrir par tout. Cela eſt-il raiſonnable? Nous n'écrivons point contre les Hommes qui nous tiranniſent & nous font mille maux; cependant nous ſçavons écrire ſi-tôt que nous avons de l'eſprit, & il n'y a pas moins d'eſprit chez nous que chez eux.

D'où vient donc que nous n'écrivons pas contre eux comme ils font contre nous ? c'est que nous sommes moins méchantes & plus genereuses. Passons à quelques-uns des Poëtes satiriques dont j'ai parlé qui sont plus venimeux, & plus à craindre que de méchantes Femmes. Je ne copierai point ici les morceaux entiers que cite cette Brochure.

Un de ces Messieurs commence de cette sorte en nous apostrophant :

Vous qui pouvez tout vaincre, & n'êtes que foiblesse,
Péché de la nature, adorable à nos yeux ;
Aimables Ennemis, ... &c.

Je sens qu'il y a bien des choses à dire là-dessus, mais comme je ne suis pas babillarde, je m'en

tiens au second Vers, & je dis que nous sommes bien punies d'être le peché de la nature : nous le sommes davantage de celui que font les Hommes en nous adorant, par l'indifférence qui suit leur adoration : c'est porter la peine des pechez d'autrui. Est-ce là un sujet de satire contre nous ? N'en devroit-ce pas être un au contraire de nous plaindre, & une raison de nous considerer, & peut-être de respecter en nous un Sexe que la nature semble avoir destiné, pour son malheur, à donner aux Hommes l'être qu'ils estiment tant, à les charmer au point d'en être adoré, & à en être abandonné quand il s'abaisse à faire la felicité de ses adorateurs ?

Un autre en parlant du bonheur dont les Hommes auroient joui, s'il n'y eût point eû de Femmes, dit :

L'innocence eût regné, tous nos jours
seroient beaux,
Le corps sans passion n'eût point cor-
rompu l'ame.

Je ne sçai si ce qui est véritablement passion en amour est une corruption pour l'ame de l'Homme, mais je sçai que cette passion en a souvent chassé du cœur humain de grossieres & de brutales plus propres à le corrompre que l'amour : qu'une passion de cette nature inspire au moins quelque délicatesse, & rend de certains hommes plus honêtes gens, par l'envie qu'elle leur donne de plaire à des Femmes qui valent mieux qu'eux. Mais si les passions que nous inspirons aux Hommes, corrompent leurs ames, la corruption doit diminuer sensiblement. Ils n'ont plus gueres de passions.

pour elles. Ils se retranchent presque tous dans l'instinct.

Je parlerai peut-être ailleurs des autres Poëtes satyriques : j'ai promis aux Lecteurs que je les entretiendrois dans cette Feüille d'une Dame dont j'ai parlé dans la précédente, qui a trouvé le secret de prendre les roses du mariage, & d'en écarter les épines, (je ne dis pas toutes, mais les plus piquantes) & de conserver de la dignité sous ce joug formidable : j'ai promis, ce me semble, de parler des moïens dont elle s'étoit servie pour y parvenir : mais je déclare qu'ils ne sont pratiquables, que pour un petit nombre de personnes de notre Sexe, on en sera bien-tôt convaincu.

Il n'est point nécessaire qu'une Fille, qui aspire à un heureux mariage, soit ni belle ni jeune, ni même jolie ni riche ; mais il faut qu'-

avec un bien raisonnable elle soit maîtresse de son sort ; que sa personne n'ait rien de dégoutant pour un homme propre & de bon goût ; qu'elle ait de l'esprit & cette vertu bien entenduë qui fait qu'on se gouverne par sa raison au lieu de se gouverner par son cœur, ou par ses foiblesses comme nous faisons presque toujours, nous autres Femmes.

Or notre raison doit toûjours avoir en vûë un interêt raisonnable ; & l'interest raisonnable d'une Fille de mérite qui se marie, est de ne se donner qu'à un Homme qui en ait aussi, je dis du mérite, & assez pour connoître & pour sentir tout celui de la personne à laquelle il aspire, & pour ne prétendre point être le maître en mariage d'une Femme digne d'être sa Compagne. Il faut aussi qu'il ait assez de goût & de sensibilité pour

passer de l'estime & de l'amitié à la tendresse, & même à l'amour, sans lequel le mariage n'est, pour ainsi dire, qu'une affaire de commerce, ou de bas interêt, est froid & insusceptible, d'assez de douceurs pour compenser ses inconveniens inévitables.

Le passage de l'estime à l'amour, & à l'amour tendre, n'est peut-être pas une chose concevable pour de certains Hommes qui n'ont pour les Femmes qu'une espece de politesse galante, & qu'un certain respect pour le Sexe qui n'est gueres plus que de la politesse galante ; mais ce passage est fort naturel pour les Hommes d'un certain goût assez rare. L'Epoux de la Dame dont j'ai parlé en a fait l'experience. Elle n'avoit qu'un bien mediocre & point d'appas ; mais elle avoit de grandes qualitez du cœur & de l'esprit sans aucun défaut dans

toute sa personne, capable de refroidir un amour conjugal, & aussi sans aucun de ces agrémens exterieurs qui attirent les Hommes, sans lys, sans roses, sans éclat.

Son esprit & une certaine adresse qu'il ne faut pas révéler aux Hommes nos Critiques & nos Ennemis, ont suppléé au défaut d'agrémens. Elle a sçû attirer par les appas de son mérite celui qui, par de semblables appas, lui avoit paru le plus digne d'être aimé. Elle a emploïé la force d'une sympatie, plus puissante quand elle agit bien, que les traits les plus brillans; & dans cette heureuse disposition la seule difference des Sexes a donné lieu au passage de la sympatie à l'amour.

Il y a pour les Femmes habiles, comme pour les Hommes, une maniere d'attaquer les cœurs & de les

conquerir, ſans s'écarter des routes de la vertu. Il y en a une pour les Coquettes, qui reſſemble beaucoup dans un ſens à celle des Hommes. Il y en a une autre pour les Femmes ſolides qui ne ſe repaiſſent point d'un amour paſſager, d'un amour de bagatelle.

Une Fille qui a beaucoup de mérite & de bien, & qui donne *tous ſes ſoins à ſe choiſir un* Homme capable de la rendre heureuſe n'y arrive preſque jamais par le grand chemin. Elle ne peut gueres choiſir que dans le nombre de ces Gens *alertes qui n'aſpirent* au mariage que dans les vûës ordinaires; & ces vûës-là ne font point le bonheur d'une Femme. Comment donc une Fille qui n'a qu'un bien mediocre, & qui n'inſpire point d'amour, parviendroit-elle à un heureux mariage? Elle ne peut gueres choiſir. Il faut qu'elle ſoit

choiſie ; & par qui? Par le rebut des belles & des riches qui ont mal choiſi. Elle a donc beſoin d'un art qui remplace au moins l'un des deux grands articles qui lui manquent, qui ne ſont pas les meilleurs, puiſqu'ils ne rendent pas les mariages heureux, & qui cependant entraînent preſque tous les meilleurs Humains.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Garde des Sçeaux : *La Cinquiéme Semaine de la Spectatrice.* A Paris le 20. de Mai 1728.

CAMUSAT.

LA SPECTATRICE,

Sixiéme Semaine.

Le prix est de six sols.



A PARIS,

Chez la Veuve PISSOT, Quay de Conty, à la descente du Pont-Neuf, à la Croix d'Or :

Et au Palais, chez JEAN DE NULLY, Grand'Salle du Palais, à l'Ecu de France.

M.DCCXXVIII.

Avec Privilege, & Approbation.

AVERTISSEMENT.

Cette Feüille a été retardée par un petit accident. On sera plus exact à l'avenir, & l'on donnera la Septiéme dans huit jours.



LA SPECTATRICE,

Sixiéme Semaine.



E me ſuis fait un agrément qui doit m'être fort envié par les femmes curieuſes. Il m'eſt permis, ſous le harnois maſculin, d'aller dans les fameux Caffez, prendre quelque liqueur fraîche, ou me repoſer, ou me deſennuïer, ou quelquefois m'ennuïer en me repoſant, dans une nombreuſe Compagnie. Je n'y vois que de ces

gens dont Paris abonde, qui passent leur vie à passer le temps. Ils ne vont au Caffé que pour cela ; & c'est pour le passer plus décemment, que quelques-uns n'y vont jamais sans être requinquez comme des femmes qui vont en conquêtes. J'y vois aussi des Philosophes assez propres sans être requinquez, mais leur esprit est fort paré. C'est que les Philosophes ne sont coquets que par l'esprit.

Je m'y suis trouvée tantôt à une même table avec un Etranger Mahometan, qui fait à Paris un négoce de bijoux & assez bonne figure. Je l'avois vû ailleurs. Nous avons achevé de faire connoissance au Caffé, & nous commencions à nous entretenir plus particulierement ; quand, à une table voisine, sont arrivez deux jeunes gens frais & jolis, avec un Cadet Gascon, auprès desquels je me

ſuis déja trouvée pluſieurs fois. Nous parlions alors, le Turc & moi, des plaiſirs de ſon Païs & de ceux du mien. Les nouveaux venus, après m'avoir ſaluée, ſe ſont mêlez, en petits Maîtres, à notre converſation, ſans ſçavoir ſi nous le trouvions bon ou mauvais. Tant de diſcretion n'entre point dans de jeunes têtes Françoiſes: d'ailleurs, nous étions ſur un ſujet toûjours intereſſant pour la jeuneſſe oiſive. Avoüez, a dit l'aîné des Damoiſeaux, que de tous nos plaiſirs, aucun n'approche de celui que donne un commerce tendre, quand on ſe voit parfaitement aimé d'une jolie perſonne, qui a de l'eſprit & des manieres amuſantes. Les jours paſſent comme des heures, & la vie coule, preſque ſans qu'on s'apperçoive qu'il y ait de l'ennui dans le monde. Je l'éprouve, Meſſieurs,

depuis quelque temps : mais un maudit *Epouseur* va m'enlever mon Ange. Je lui serois préferé sur le ton de l'hymen : mais je ne suis point assez hardi ; & je ne crois pas me repentir de ma timidité : cependant je ne puis m'empêcher de regreter une Maîtresse vive, tendre, spirituelle, & sans cesse occupée du soin de me plaire.

Je sçais un bon moïen de ne la regreter jamais, a dit son Camarade ; fais chasser ton rival ; emporte la Belle, épouse-la. Bel expedient ! a repris le premier ; tu te mocques de moi. J'aime mieux regreter une Maîtresse, que la liberté d'en faire d'autres. D'ailleurs, que sçai-je si je l'aimerois en mariage ? que sçai-je si elle m'aimeroit ? que sçai-je enfin si tous ses soins jusqu'ici n'ont point eû pour but de me faire faire le saût que tu me proposes ?

J'ai voulu placer mon mot. A vous entendre, lui ai-je dit, il semble que le Mariage soit un saût perilleux, &c..... Cadedis, s'est écrié le Gascon, je suis de ce sentiment-là, moi; & je trouverai toûjours ce saût-là perilleux, jusqu'à ce qu'il se présente une femme assez riche pour me consoler des disgraces conjugales, car..... Et quel fond, ai-je dit, en l'interrompant aussi, quel fond destinez-vous, en ce cas, aux consolations, pour les disgraces conjugales de la future; car elle ne peut pas manquer d'en avoir son lot. Quel fond, a-t-il répondu. Parbleu, si elle s'ennuie de vivre avec moi, je lui en destine un superbe. C'est un Château en très-belle vûë que j'ai près de la Garonne, dont je lui ferai present, où rien ne lui manquera, & où je la laisserai maîtresse de vivre &

de se divertir à sa mode comme je ferai à la mienne. Nous avons un peu ri de cette ressource pour consoler une femme attrapée à Paris par un Gascon; & un peu ri aussi de la Gasconade; car nous sçavions que celui qui parloit ne vivoit que de ses revenus d'industrie, & faisoit sa cour à une Blanchisseuse, qui ne vouloit pas l'épouser, craignant apparemment les besoins conjugaux.

Le seul Turc écoutoit & regardoit sans dire mot. Pour le tirer de sa taciturnité, Monsieur, lui ai-je dit en riant, vous ne parlez pas, mais vous m'avez la mine de n'en penser pas moins. Souffrez que nous sçachions une partie de ce qui se passe dans votre esprit. Qui vous paroît le plus agréable de faire l'amour chez vous, ou dans ce Païs-ci? Il n'y a pas de comparaison, m'a-t-il répondu: j'aime

mieux l'amour Turc, que l'amour François ; & si quelques raisons ne m'avoient pas obligé à quitter Constantinople pour un temps, j'y aurois déja un Serrail de belles femmes comme font les autres Turcs qui ont assez de bien pour cela.

Ce mot de Serrail a excité ma curiosité. J'ai prié l'Etranger de m'en donner une idée, de m'apprendre comment les femmes y sont gouvernées, comment les hommes s'y prennent pour se faire aimer de leurs Belles, & comment elles répondent à leurs soins.

Mes questions ont fait rire la Compagnie. J'ai deviné qu'il y avoit quelque ignorance notable dans mon fait, surtout en voïant rire aussi le Turc, assez serieux de son naturel. Cependant il a eû la complaisance de m'apprendre ce que je voulois sçavoir, & j'ai bien-

tôt compris que mon ignorance des mœurs Turques, si étranges en amour, avoit fait ma bêtise. On me l'auroit pardonnée en femme: J'ai païé les frais de mon déguisement.

Chacun a dit ce qu'il pensoit sur la relation du Mahometan, & j'ai crû pouvoir conclure de ce qu'on a dit, qu'il n'y en avoit pas un de la Compagnie, qui n'eût voulu avoir un Serrail de belles femmes pour lui seul.

Mais je n'ai point crû qu'il y eût autant de François de ce goût-là, que de Turcs, quoique vraisemblablement il s'en faille bien peu. Enfin, j'en ai excepté ce peu, & je ne sçai pas trop sur quel fondement. C'a été peut-être en imaginant, que si je devenois homme, & que je conservasse le cœur fait comme je l'ai, je penserois bien différemment.

Quelque Lecteur chicaneur me dira que j'ignore de quelle maniere je penserois si je devenois homme. A cela je lui répondrai, qu'il y a des ames qui pensent indépendemment du Sexe, & que la mienne qui est fort haute, est une de celles-là.

Ces Turcs commencent sans doute par aimer une seule femme. Les passions s'usent là comme ici, faute d'être ménagées; mais ils ont, dans la Poligamie, une ressource pour l'inconstance, que nos hommes n'ont pas, qu'assurément ils voudroient avoir, & dont ils feroient certainement l'usage Turc. Mais quel maudit usage! Un homme s'empare de quantité de belles femmes: on les enferme pour lui seul: on leur joint celles dont il ne se soucie plus, mais qu'il veut garder aussi, par une jalousie, que je compare à celle d'un

Gentilhomme François, qui ne veut plus chasser ni manger du gibier d'une de ses Terres, parce qu'il ne le trouve plus assez bon, mais qui ne veut point permettre que ceux qui l'aiment y tirent un un seul coup de fusil; qui est intraitable là-dessus avec tous ses Vassaux, & qui, s'il étoit aussi puissant qu'insatiable de droits, érigeroit en fief toute sa Province pour acquerir celui d'en priver tous les autres hommes.

Tel est en amour le caractere Turc: & tel est celui des hommes en general sur ce qui convient à leurs desirs. Cela se connoît par l'abus qu'ils font des Coûtumes du Païs où ils se trouvent. Un riche François auroit en Turquie un Serrail de belles femmes. Un riche Turc en France voudroit être Seigneur de plusieurs beaux fiefs, & dans la plus grande abondance de

gibier, ne feroit point de quartier aux Chaſſeurs. Combien d'autres exemples prouveroient que nous ſommes auſſi inſatiables dans nos deſirs, qu'incapables d'être heureux dans nos poſſeſſions !

Mais ſommes-nous faites comme cela nous autres femmes ? il y a eû un Païs où les femmes étoient les maîtreſſes. S'il y en a encore quelqu'un, j'aimerois y faire un voyage pour plus d'une raiſon, entr'autres pour voir ſi les femmes y font des Serraïls d'hommes, ſi une femme riche y en met un bon nombre, & ſi elle les y fait garder. Il ſeroit bien humiliant pour nous de reſſembler à l'homme par une ſi odieuſe tyrannie, & de nous ſervir auſſi cruellement du pouvoir qu'ils nous auroient laiſſé prendre quelque part ſur eux. *Mais* nous ne leur reſſemblons gueres. Quoiqu'ils en diſent, nos paſſions ſont

plus moderées ; ou, s'ils n'en veulent pas convenir, au-moins mieux menagées, mieux conduites pour notre interêt, & notre interêt est fort raisonnable en cela. Nous sommes plus capables qu'eux de nous fixer à un objet aimé : nous n'avons l'ame ni si altiere, ni si conquérante : nous ne pensons à conquérir que daus un esprit de coquetterie qui ne fait point de violences : ce n'est que pour nous amuser que nous sommes coquettes, quand nous nous avisons de l'être, & pour nous tenir lieu de tant de choses que les hommes nous ôtent, & je croi qu'en tout Païs ils nous ôtent tout ce qu'ils peuvent. Mais les Turcs encherissent là-dessus fort impertinemment, quand ils nous privent d'une autre vie, confondant les ames des femmes avec celles des bêtes, nous défendant d'entrer dans leurs

Temples, & décidant que nos Prieres sont inutiles.

Je connois des François qui ne pensent pas là-dessus tout-à-fait comme les Turcs : mais ils font un si grand mépris des têtes & des raisonnemens de femmes, qu'ils donneroient bien-tôt à nos ames en Turquie le même sort que leur font les Mahometans.

Il y a des Nobles, pour qui le Bourgeois est une espece subalterne, comme seroient les Chats pour les Lions, si les Lions pensoient, ou les Asnes pour les Chevaux. Il y en a d'autres d'un certain esprit, pour qui nous sommes des êtres moins pensans, moins parfaits que les hommes. Enfin, il y en a pour qui notre ame est moins un esprit que l'ame des hommes, & il y en a peut-être aussi pour qui elle n'est qu'un instinct un peu subtilisé.

Je n'ai gueres vû de gens qui ne disent quelquefois, *si j'étois Roi, je ferois telle & telle chose*. Pour moi, si j'étois Reine & Maîtresse d'un grand Etat, j'en ferois bien aussi. Rarement les Rois Philosophes sont oisifs: ils s'avisent toûjours de quelque chose de nouveau: & si leurs Conseillers étoient aussi Philosophes, je ne sçai pas trop ce qui en arriveroit. Tant y a que, si j'étois Souveraine, je ferois une Colonie de ces *Mépriseurs* de femmes; je les enverrois dans une Isle préparée pour eux; j'y joindrois, pour de bonnes raisons, des gens raisonnables, & je ferois gouverner ces *fats* par une femme, pour les punir, pour leur apprendre si les femmes sont des especes d'animaux qui aïent, moins que les hommes, des dons de l'humanité.

Pour les humilier plus ample-

ment, je les ferois gouverner par une femme, qui n'auroit que du bon sens & de la fermeté, & qui n'auroit été occupée toute sa vie qu'à gouverner une bonne maison. Le bon sens & la fermeté que les beaux esprits n'honorent gueres de leur attention, vont plus loin qu'on ne pense.

Je prétens que cette Ménagere, sentant les besoins de son état, commenceroit par se faire un conseil composé d'hommes & de femmes, dont sa raison, aidée de quelques experiences, lui feroit connoître le caractere & sa capacité, & la rendroit capable de discerner en eux cette sorte de merite que les gens raisonnables sentent, qui est au-dessus de toutes les sciences, & qui met en état d'emploïer sagement les talens & les connoissances des autres hommes. Je dis que la Ménagere feroit, & feroit faire

tout cela, & que son gouvernement dérangeroit terriblement les idées de ceux qui l'auroient méprisée.

J'ai lû, je ne sçai où, qu'un Empereur fit à Rome un Senat de femmes. Par malheur pour nous, cet Empereur étoit extravagant. Son idée, par cette raison, n'a pû être ni bien conçûë, ni bien executée, & nous a fait plus de tort qu'elle n'eût pû nous faire d'honneur.

Si j'étois Souveraine, un Senat de femmes seroit une de ces choses que je voudrois essaïer quelque part. Je les choisirois doüées de qualitez propres à faire de bons Juges. J'avouë que ce choix ne seroit pas une petite affaire; mais il ne laisseroit pas d'être faisable. Je ferois un Tribunal qui feroit rire les sots au commencement par la nouveauté, mais qui pourroit devenir en peu de temps au

moins aussi respectable que quelques petits Tribunaux de nos Provinces de France.

J'entens quelque Senateur se mocquer de ma spéculation, m'objecter la foiblesse du Sexe, & que nous serions passablement corruptibles pour un Plaideur rusé, bon Comedien, & qui sçauroit surprendre notre bonté, notre pitié, par des pleurs & des plaintes pathetiques.

L'objection n'est pas mauvaise, mais elle n'est pas si forte qu'on le pourroit croire. La femme est naturellement plus compatissante que l'homme, soit: mais vous êtes durs vous autres Messieurs; ceux d'entre vous qui avez la vocation de juger se sentent apparemment ce qu'ils appellent de la fermeté; je le crois: mais votre fermeté est souvent impitoïable.

Il y a des femmes très-capa-

bles de fermeté, des femmes resoluës ; qui font vigoureusement les fonctions du gouvernement de leurs biens, & qui sçavent même bien mener quantité d'hommes qui dépendent d'elles : mais la fermeté dans un cœur de femme n'exclut gueres l'humanité. J'en choisirois de ce caractere.

On m'objectera la sollicitation perilleuse de certains hommes, ou fort bien faits, ou fort adroits. On ajoûtera que cette sorte d'hommes est en possession de persuader les femmes, & ne s'empare gueres moins de leur esprit que de leur cœur. Il y a encore du vrai en cela : aussi je voudrois que mes femmes fussent au-dessus de la bagatelle, ou plûtôt qu'elles en fussent bien revenuës. Ce seroit le plus sûr, & cela seroit assez sûr.

Mais, me dira-t-on encore, les femmes revenuës de la baga-

telle sont prêtes à y rentrer, & les anciennes n'y sont pas les moins disposées, elles dont l'âge cependant seroit le plus convenable pour la Magistrature. Eh Messieurs! cela ne peut être vrai que d'une espece de femmes que je ne choisirois pas, & qui ressemblent à de certains Juges Barbons que les Coquettes trouvent le secret d'attendrir fort mal-à-propos. Heureusement ces Barbons n'ont que leur voix. Mes vieilles folles, s'il s'en trouvoit dans mon Senat, n'en auroient pas davantage.

Enfin, ce seroit un bel essai: je m'étonne fort que quelque Reine ou Maîtresse de Souverain, ne l'ait point encore fait faire, quand ce n'eût été que pour voir de quoi nous sommes capables.

On s'en avisera peut-être. Dieu veüille que ce soit de mon vivant. En ce cas, il faudroit charger de

la recherche des ſujets une femme des plus ſpirituelles de la Cour & bien revenuë de l'amour. Il doit s'en trouver quelques-unes dans cette diſpoſition, à preſent qu'il y a ſi peu d'hommes propres à ſe faire aimer des femmes d'un certain merite.

Quand je penſe au Gouvernement & à la Magiſtrature de Sancho-Panſa, & qu'il ne feroit point impoſſible qu'un Païſan, tel qu'on nous le dépeint, prononçât les jugemens que l'on ſçait; je crois auſſi qu'on n'admireroit pas moins les jugemens de certaines femmes qui n'auroient jamais jugé que leurs enfans, leurs Valets & Servantes, que nous admirons ceux de Sancho. Et qu'on n'aille pas conclure de cette citation que je veüille badiner, J'invite très-ſerieuſement toutes les Princeſſes ou Maîtreſſes des Princes, de les engager

à faire cette jolie experience. Elle pourroit devenir fort utile par l'émulation qu'elle donneroit aux Magiſtrats qui en ont beſoin. Elle immortaliſeroit ſon Auteur, le rendroit aimable à la plus aimable partie du monde, qui n'eſt pas la moins connoiſſeuſe en merite, & dont l'eſtime n'eſt pas toûjours ſans conſequence.

J'excepte de mon invitation le Turc & tous les Diſciples de Mahomet. Je ne puis croire que les femmes Turques honorent un tel Legiſlateur. S'il y en a quelques-unes qui le faſſent, je les dégrade & les exclus de la Magiſtrature à jamais, comme il les a excluës de ſon Paradis.

FIN.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sçeaux : *La Sixiéme Semaine de la Spectatrice.* A Paris le 10. de Juin 1728.

CAMUSAT.

LA SPECTATRICE,

Septiéme Semaine.

Le prix est de Six Sols.



A PARIS,
Chez la Veuve PISSOT, Quay de Conty, à la descente du Pont-Neuf, à la Croix d'Or :
Et au Palais, chez JEAN DE NULLY, Grand'Salle du Palais, à l'Ecu de France.

M.DCCXXVIII.

Avec Privilege, & Approbation.



LA SPECTATRICE,

Septiéme Semaine.



JE lisois, il y a quelque temps, la fameuse Satyre de Despreaux contre la sotise de l'homme, sa folie, &c. & je trouvois qu'il raisonnoit là-dessus plus poëtiquement que raisonnablement. Cet Ouvrage est apparemment fait pour divertir ; ou s'il est serieux, l'Auteur ne me paroît pas judicieusement Philosophe. Il critique plusieurs choses en franc

Misantrope, par exemple, les differentes couleurs des habits. La nature est-elle folle dans la diversité de ses couleurs, quand elle fait des oiseaux blancs, des noirs, des gris, des verds, des jaunes, des mêlangez? l'homme est-il ridicule en satisfaisant son goût, & en imitant la nature, dans les couleurs diversifiées de ses habits?

Desspreaux, comme d'autres, parle quelquefois follement de la folie, & de la raison même. Ce n'est pas le moïen de nous instruire ou de nous reformer: c'est au contraire celui de gâter beaucoup d'esprits; les folies d'un Poëte sublime & harmonieux sont contagieuses pour quantité de gens. Les miennes que je ne donne qu'en mauvaise Prose ne se communiqueront pas si facilement.

Je voudrois que ces grands Auteurs, au lieu de belles peintures

de nos défauts, nous en donnassent de fortes & de sensées ; & qu'ils nous en fissent sentir la vraie laideur ou le vrai ridicule, par une vive & noble éloquence qui tireroit ses forces de la verité, & qui feroit à leur Poësie un honneur plus solide que des imaginations brillantes, presque toûjours inutiles & souvent fausses.

Une de ces veritez pourroit être à mon sens, que le genre humain est, presque sans exception, d'une sotise, d'une folie, d'une stupidité, incroïables pour ceux qui n'ont pas bien medité là dessus. J'ose dire, avec cette liberté philosophique, qui attaque hardiment les vices, parce qu'elle ne les attaque qu'en general, que de cent hommes, il y en a au moins quatre-vingt-dix-huit, qui, s'ils se voïoient tels qu'ils sont, s'en trouveroient consternez.

Une des plus remarquables & des plus generales sotises de l'homme, est que les plus spirituels ne peuvent presque jamais, suivant leurs desirs même & leurs goûts, se faire une idée raisonnable de ce qu'il leur faudroit pour être heureux, & qu'ils ne laissent pas d'être persuadez qu'ils le seroient, s'ils pouvoient joüir de ce qu'ils souhaitent. Tout ambitieux, & tout amateur de richesses qui ne joüissent point, vivent & languissent dans cette erreur. Prenez un de ces malheureux : montrez-lui quantité d'éminens & opulens Seigneurs, qui n'ont, ni le corps plus sain, ni l'esprit plus joïeux que leurs Valets, & qui par consequent ne sont pas plus heureux; vous ne le détromperez point : il ne démordera ni de l'opinion, ni des souhaits. Pitoïable imbecillité d'un grand nombre de foux,

qui accepteroient avec transport une Couronne aux conditions les plus onereuses !

Les sources fecondes des grandes foliés sont les grandes passions. Il n'est gueres permis d'être ni sensé, ni heureux que dans les passions moderées, qui à peine meritent le nom de passions, car ce ne sont presque que des goûts; mais la raison peut remplir ces goûts-là plus agreablement & plus vivement qu'il n'est croïable pour les foux dont je parle.

Heureux qui n'a que de ces goûts paisibles, tels qu'on les a ordinairement, ou pour un bon mari, ou pour une bonne femme; ou pour un bon ami, non pas fin, car la finesse qui gâte une infinité de choses en les rendant moins naturelles, ôte presque toûjours à l'amitié une certaine cordialité, sans laquelle je n'en croi

point de loïale : heureux qui aime la raison, la verité, la paix, la santé, la tranquillité ; qui aime son domestique, sa famille, sa terre, les productions de sa terre, ses chevaux, ses chiens, & le reste. Tous ces petits objets ne donnent que de petits plaisirs, mais ces petits plaisirs sont réels, ils se recueillent à peu de frais, & je gagerois que leur somme totale, à la fin de l'année, excede de beaucoup celle des plus grands plaisirs qu'ont ressenti les plus passionnez des hommes, & les plus voluptueux, déduction faite, comme il faut l'entendre, des dépenses de force, de santé, de repos & autres : autrement le compte ne seroit pas juste.

Ces petites joüissances, je le repete, ne fournissent que de petites douceurs : mais aussi elles n'excitent, ni par leur possession, ni par leur perte, de ces violens senti-

mens ; qui renversent les têtes, emportent l'homme comme un cheval fougueux, corrompent ses mœurs, & dévoïent sa raison.

La passion de devenir riche ou grand Seigneur, ne peut laisser un homme dans son état naturel. Bien-tôt son cœur devenu esclave d'un maître cruel, mais plein d'appas se porte avec violence aux objets séduisans. Y arrive-t-il ? il goûte, il joüit, il se felicite : mais il est homme, & c'est assez pour être bien-tôt accoûtumé à la joüissance. Son plaisir s'use en peu de temps ; il vient de nouveaux desirs. On n'a pas le courage de penser qu'on n'est pas heureux ; mais on ne fait plus d'attention à ce qu'on possede ; ou bien on veut le posseder en plus grand volume. Nouveau travail. On parvient encore ; nouvelle joüissance : nouveaux dégoûts. Que fera-t-il ? il

faut grossir encore le volume des biens ou des honneurs, passer sa vie à chercher sa felicité où il verroit qu'elle n'est point, s'il vouloit voir : mais il ne veut que faire son chemin. Qui le pousse à cela ? Eh que pourroit-ce être qu'un instinct ? mais quel instinct ? il ne ressemble pas à celui des bêtes. Graces à la nature, elles n'en ont que pour ce qu'elles peuvent attraper, & où elles font leur compte : au moins ont-elles celui de quitter un chemin qui ne les conduit point au bien qu'elles cherchent. L'instinct de l'homme est d'une autre espece. On court machinalement & jusqu'à la mort, au plaisir & au repos qu'on n'attrapera jamais. Le chien applique ses petites lumieres à une espece de connoissance des inconveniens. Mettez-lui un biscuit à une certaine hauteur, il le desire ; mais sans s'efforcer d'y at-

teindre ; ou s'il a fait deux ou trois fois la folie, il n'y retourne plus. L'homme qui a commencé à en faire en de certains genres, a le privilege de les continuer jusqu'à ce que ses forces lui manquent.

Les hommes, malgré leur raison qu'ils estiment beaucoup, craignent & desirent une infinité de choses par un instinct qu'ils n'estiment gueres : instinct plus aveuglé par les passions, que celui des bêtes ne l'est naturellement.

J'ai parlé d'un vieux Garçon qui prend du lait d'ânesse. Je l'ai vû ce matin. Son *humide radical* est épuisé. Sa nourrice lui survivra bien-tôt. Il n'a plus d'esperance. Il sçait qu'il n'a plus gueres à vivre, mais il essaïe toutes sortes de remedes pour prolonger une vie languissante. Il tire au bâton avec sa mort ; il veut lui dérober quelques jours, ou au moins quelques

heures. C'est qu'il la craint : Et pourquoi la craint-il quand il n'a plus rien à perdre en ce monde ? J'ai voulu le sçavoir. Il a donné ordre à ses affaires spirituelles & temporelles. Il a, sur l'avenir, une confiance d'autant mieux fondée, qu'il a toûjours été honnête homme, qu'il a fait beaucoup de bien & peu de mal, & qu'il ne s'est jamais permis de plaisirs que ceux dont la possession n'est point un crime. Il ne laisse après lui personne qui l'inquiete. La mort le délivrera de toutes ses miseres, & de la mort même, dont l'idée est pour lui la plus douloureuse des miseres. Mais mourir est cesser de vivre ; voilà le point : il ne peut soûtenir cette idée, & cette idée le fait mourir tous les jours. Il ne craint point ce changement par raison : la sienne lui dit que, dans un mal écarté, la cessation de la vie

eſt une ceſſation de maux. Qui la lui fait donc craindre ? ce n'eſt que ce ſentiment aveugle que j'appelle inſtinct.

Heureux animaux qui ne l'appréhendez point, ſi vous aviez notre raiſon, vous ſeriez ſur cet article auſſi miſerables que des hommes! mais vous êtes des bêtes, qui, quoiqu'on en diſe, ignorez la vie & la mort ; qui, ſans les connoître, recevez les avantages de l'une & de l'autre, & en joüiſſez peut-être mieux que nous, qui les connoiſſons mieux que vous. Nous vivons & mourons comme vous, nous autres animaux raiſonnables; mais une grande partie de la vie que vous paſſez ſans inquiétude, nous eſt à charge par celles que nous donne ſans ceſſe notre raiſon ; & la mort, qui eſt pour vous une choſe auſſi naturelle que naître & vivre,

nous fait trembler , lors même que, par les déreglemens de notre esprit qui vous sont inconnus, la vie n'a plus que des douleurs à nous offrir.

Mais , me dira-t-on , la mort n'est terrible pour les hommes que par l'idée d'un avenir. Je vous dis moi qu'elle l'est sans cette idée. J'en suis convaincuë par des faits aussi-bien que par la connoissance de l'homme. J'ai vû mourir quelques personnes dans une grande securité sur l'avenir, securité mal fondée, mais parfaite. Je l'ai connuë par la tranquillité de leur ame sur sa propre destinée ; mais ils ont disputé le terrain de la vie jusqu'au dernier jour. L'instinct ennemi de la mort, a souffert , a resisté tant qu'ils ont eu un moment à vivre : je dis un moment de raison : car j'ai remarqué que l'instinct , qui nous laisse dans l'état

tranquille des Bêtes pendant que la raison est absente, nous tourmente si-tôt que nous raisonnons. On diroit qu'il est l'ennemi de la raison dans les rencontres les plus importantes de notre vie, & qu'il n'agit que pour la contrequarrer: c'est que nous n'avons presque jamais ni l'art, ni même le desir de la rendre maîtresse. Combien, dans un cent de miserables qui se sentent mourir peu-à-peu, en trouveriez-vous, qui n'achetassent pas bien cher un remede qui les feroit vivre six mois davantage sans soulagement, c'est-à-dire, qui les rendroit malheureux six mois de plus, mais les feroit mourir six mois plus tard? Qu'y a-t-il de plus contraire à la raison, à notre interêt, à la nature même, qu'un sentiment si cruel? mais qu'y a-t-il de plus commun, même entre gens d'esprit? Que chacun se tâte là,

dessus, & qu'il se demande si, dans ma supposition, il penseroit à cet égard raisonnablement, ou comme un imbecille? Qu'il est humiliant pour des hommes qui se croïent raisonnables & spirituels, de se trouver plus d'instinct que d'esprit & de raison! mais l'amour propre ne souffrira peut-être point qu'on se fasse justice là-dessus, de peur d'être obligé de s'humilier & de s'anéantir. Mon Confrere le Spectateur François diroit cela bien mieux que moi.

Mais passons à un sujet moins triste que la mort, & qui sera peut-être un peu propre à abaisser l'orgueil de ces superbes foux, charmez d'eux-mêmes & de la dignité de leur merite, qui vont jusqu'à se respecter; & à qui leurs conditions présentes & à venir ne donnerent jamais ni le moindre dégoût, ni la moindre pensée de s'humilier.

Non ſeulement nous penſons differemment dans les differens états & âges de la vie ; nous ſentons auſſi les choſes d'une maniere differente. Quel rapport de mon goût, de mes ſentimens dans l'âge de trente ans, à ceux que j'aurai dans quarante ans ſi je vis ! Je ſuis deſintereſſée, genereuſe, liberale : j'ai quelquefois beſoin de toute ma raiſon pour ne pas ſacrifier mes interêts à ceux de mes amis. Que ſçai-je, ſi, en vieilliſſant, je ne deviendrai point intereſſée, avare ſordide ; ſi toute ma raiſon ne ſera point impuiſſante contre la baſſeſſe des paſſions de ma vieilleſſe ? Que ſçai-je même ſi j'aurai de la raiſon ? . . . .

Il y a des milliers d'exemples de cette nature. Quel mortel oſeroit compter ſur la durée de ſes qualitez eſtimables, s'il en a, ſur celle de ſon *moi*, qui lui eſt ſi précieux, & com-

ment peut-il être précieux dans son instabilité ?

Mais, sans attendre les chûtes de l'âge, il ne faut qu'une grande passion, qu'un accès de cet instinct dont j'ai parlé pour metamorphoser ce *moi*, & le rendre miserable & méprisable, par des petitesses, des bassesses, dont les exemples sont encore plus communs : c'est par là que de grands hommes sont tombez en d'extravagantes puerilitez. Ils n'étoient donc grands que sous condition. Il ne leur eût pas été impossible de le devenir solidement, s'ils eussent commencé leurs travaux par donner peu-à-peu à la raison, sur le sentiment, la superiorité qu'ils ont donnée au sentiment sur la raison.

Eh le peut-on ? Je croi qu'oüi. Mais comment ? c'est ce que je ne pourrois dire sans risquer de paroître folle aux plus sots animaux

du monde, qui traitent de folie ce qui ne cadre point à la leur. Ils ne me feroient peut-être pas d'injuſtice: mais je crois qu'ils traiteroient de même le plus ſage des hommes, qui ne voudroit pas penſer comme eux, & qui oſeroit penſer d'une maniere contraire qui ſeroit peut-être la plus raiſonnable. On ne peut gueres être ſage pour des imbecilles d'une certaine eſpece qu'en leur reſſemblant.

Une ſuppoſition qu'on trouvera peut-être bien extraordinaire, fera connoître juſqu'à quel degré peut monter la ſotiſe & la folie humaine.

Je ſuppoſe que l'Etre ſuprême donnât aux hommes la faculté de ſe corriger de leurs défauts, & de ſe rendre auſſi parfaits qu'il leur plairoit. Qu'arriveroit-il? chacun, ou je me trompe fort, ſe changeroit ſelon ſon penchant, & non par

sa raison. L'un se donneroit les qualitez d'un Alexandre, l'autre celle d'un Adonis: celui-ci deviendroit un Ciceron, cet autre un Homere, ou autre chose. S'en trouveroit-il, qui pensassent seulement à devenir des Socrates! Les belles, les judicieuses reformes que nous verrions! Combien de femmes se donneroient les charmes de Cléopatre, ou peut-être ceux de Laïs pour exciter de ces passions violentes & effrenées, dont l'emportement flate si agreablement l'amour-propre feminin! combien d'hommes seroient assez sots pour se mettre en état d'inspirer aux femmes les mêmes folies, si tant est qu'ils pussent les rendre aussi folles, dont je doute fort. Une infinité changeroient leurs défauts contre d'autres qui seroient plus de leur goût, ou qui leur paroîtroient des perfections,

parce que la raison n'y seroit point appellée. La regle, dans une si grande affaire, ne seroit que le sentiment aveugle, l'instinct de l'homme; source generale de ses extravagances, quand il agit sans guide, dans les affaires où il en a besoin.

Voilà des reflexions. Cette feüille ne plaira point à quantité de gens. Ils auront peut-être leur compte en quelqu'autre. Il faut bien que j'aïe le mien quelquefois aussi. Je le trouve à tirer sur la turpitude humaine comme j'ai promis de le faire de temps en temps. Je le ferai en dépit des ennemis de la reflexion solide, des petits Maîtres par exemple, & des femmes de leur caractere, qui ne lisent, ne parlent, n'écoutent, ne vivent que pour s'amuser, & jamais pour se perfectionner.

Ces gens-là sont-ils quelquefois

des reflexions? J'acheterois bien cher un recüeil des pensées serieuses d'un petit Maître, qui pour plaire à quelque grand Seigneur, ou à quelque belle Philosophe, se seroit avisé de penser. Un tel Livre se débiteroit mieux que cette feüille, qui ne sera pas bonne à grand'chose. Mais n'en pourroit-on point tirer matiere à se divertir de la sotise d'autrui, (car on ne le fait gueres de la sienne propre; & je croi que Despreaux lui-même, en apostrophant le genre humain, s'est fait bien peu d'applications personnelles.)

Je voudrois que, dans l'esprit de ma Critique, mais un peu égaïé, l'on démasquât l'imbecillité de ces gens enchantez de la contemplation de leur mérite, qui n'en connoissent point d'autre dans les hommes que celui de les admirer autant qu'ils s'admirent eux-mê-

mes, & qu'un amour-propre si impertinent rend presque incurables par inçapacité de déferer à ceux qui ne leur déferent pas.

Et seroit-ce là un divertissement? oüi sans doute. Qu'y a-t-il de plus réjoüissant, de plus delectable même, pour les personnes de bon goût, que d'humilier un de ces fats, de le convaincre qu'il est fat, que sa fatuité excite le rire au lieu de l'estime, & sa folie la pitié au lieu de l'admiration!

Qu'il se feroit par ce moïen de belles conversions morales & de grands biens! mais il est miserable pour notre temps qu'il ne se trouve, parmi les gens d'un certain rang, presque personne qui ait dans le cœur autant de grandeur que dans l'esprit & dans la fortune, pour oser humilier & aterrer l'amour-propre aussi sot que malfaisant, des plus sots animaux de la terre.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Garde des Sçeaux: *La Septiéme Semaine de la Spectatrice.* A Paris le 1. de Juin 1728.

CAMUSAT.



LA SPECTATRICE,

Huitiéme Semaine.



Ier je fus duppée par un de ces gens qui se disent amis & ont l'art de parvenir à faire croire qu'ils le sont. Ils n'en ont que la figure. L'amitié, qui n'a peut être été traitée jusqu'ici que comme une belle chimere, meriteroit bien de l'être avec assez de goût & de force, pour déterminer, par des avantages aussi charmans que réels, quel-

ques honnêtes gens à devenir honnêtes amis.

Mon soi-disant ami avoit excroqué à mon cœur peu aguerri de la reconnoissance, par de petits services, & encore plus par une certaine maniere de me les rendre. Il affectoit une sympatie avec moi qui m'avoit insensiblement conduite à lui prêter mon caractere; car je suis honnête fille, malgré le défaut de ma naissance; je ne me laisse point attraper par le cœur, qui attraperoit aprés cela tout le reste. Passe pour de petites foiblesses qui font faire de petites fautes & qui me coutent une portion de mon bien; mais je n'y retourne plus.

J'étois hier comme abîmée dans les réflexions, que mon avanture rendoit plus sensibles; je pensois à quelques morts d'honnête memoire, que l'histoire m'a fait

connoître, & au bonheur dont je m'imaginois que joüiroient ici de semblables personnages, pourvû qu'ils n'eussent de commerce amical qu'entr-eux; qu'ils regardassent les autres hommes comme des loups apprivoisez & toûjours dangereux, & qu'ils n'eussent affaire à eux que par raison. La défiance des méchans est plus necessaire qu'on ne pense pour conserver l'amitié des bons. Je reviens à mes morts.

J'ai trouvé depuis peu un plaisant secret pour avoir avec eux un commerce de vision qui m'amuse quelque-fois, & me console de ce que me font souffrir les vivans. Je m'en servis hier au soir: j'en dirai le succès; commençons par le secret, on en rira; mais que m'importe, il est bon pour moi & je m'en trouve fort bien; le voici.

Aprés un dîner ample & ſuculent, je fais, vers le ſoir, une colation legere; puis je me couche ſans ſouper afin de réver beaucoup. Et afin de réver à de certains morts pour qui j'ai de la prédilection, je lis un morceau de leur hiſtoire, où je medite ſur leur ſujet. Quand mon imagination eſt imbuë de ces idées, j'éteins ma lumiere, je m'endors là-deſſus, & j'ai la tête faite de maniere que je ne manque guéres à me trouver dans le païs des Ombres, où je joüis de mes viſions, qui ne m'empêchent pas d'y penſer judicieuſement ſur ce que je crois voir, d'y éviter ce qui ne m'y plaît pas, & d'y choiſir des objets de mon goût, voilà ma Recette. Quand je ſuis mélancholique, je me prépare un ſonge gaillard par quelque lecture ou méditation convenable; & quand j'appéte

de ces joies serieuses de Philosophe, je m'endors sur de certaines idées propres à faire rêver philosophiquement. Je ne donnerois pas cette ressource pour un Marquisat. Je m'en servis hier pour me consoler de ma petite disgrace, je lûs cet endroit de Virgile où il parle du séjour des ames heureuses : Cette fiction m'en a produit une autre, un songe *Ancdin* que je souhaitois, & dont je vais faire part à ceux qui veulent bien perdre quelques quarts-d'heure à me lire.

Je me suis trouvée dans les Champs Elisiens, où je n'ai vû que des beautez naturelles, des Bois, des Rivieres, des Côteaux, des Prairies, enfin ce qu'on peut s'imaginer dans le goût de la pure nature : Je m'y suis promenée dans un lieu propre à inspirer une agréable rêverie. Bien-tôt

quelques hommes & des femmes faits comme nous, & qui s'y promenoient aussi en differens endroits, ont passé près de moi, & m'ont éxaminée, & moi non-moins curieuse j'ai consideré leurs phisionomies & leur air : c'est par où je commence toûjours à me mettre en état de deviner l'interieur, sauf un plus grand éxamen.

Une partie de ces figures, que j'appellerai des Ombres, pour me conformer au stile de ceux qui ont parlé de ce païs-là, m'a paru peu sensée, à en juger par de certaines manieres qui signifient beaucoup. Quelques-unes avoient un air assez raisonnable ; & d'autres m'ont parû fort sages : Ce mélange ne me plaisoit pas dans un tel lieu, où j'aurois voulu séparer les sages des fous : Mais aprés y avoir un peu réflechi, j'ai jugé que les fous n'étant peut-être pas

moins propres à divertir les sages, que ceux-ci à redresser les premiers, cet assemblage, qui m'avoit parû bisarre, pourroit être nécessaire pour le commerce, & fort judicieux.

Comme j'étois là par l'esprit; j'y ai cherché à le repaître, à le regaler; on ne sera pas surpris que je n'y aye vû les choses qu'à travers mes dispositions particulieres; tous les hommes ne les voïent peut-être que de cette maniere. Je me souviens d'avoir lû les réveries de Tibulle & d'Anacreon, transportez comme moi dans ce lieu par leur imagination. Ils n'y ont été occupez que de ce qu'ils aimoient sur la terre: L'amoureux Tibulle n'y a révé qu'à sa Maitresse. Anacreon, *jovial*, & bon buveur n'y a pensé qu'à sa bouteille & à se divertir. Virgile, dont je viens de parler qui étoit

moral & ſerieux y a rempli ſes idées du merite des honnêtes gens de Rome, & du châtiment des crimes. Moi qui fais peu de cas de l'amour ſenſuel & des joies de la bouteille, ſi ces plaiſirs ne ſont aſſaiſonez d'une fine délicateſſe, & qui trouve le mérite de la plûpart des Héros de Virgile fort alteré par de grands défauts ; j'y ai cherché d'honnêtes gens raiſonnables, mais ſans paſſions groſſieres ou violentes, & ſans folie, à moins que ce ne fût quelque folie divertiſſante & de bon goût.

J'ai apperçû une Ombre qui me conſideroit avec une attention que j'ai expliquée favorablement. Je l'ai priée civilement de me faire connoître les Ombres les plus remarquables. Elle s'y eſt offerte de bonne grace, & auſſi-tôt, commençant nôtre marche, elle m'a nommé quelques illuſtres que nous

rencontrions ; mais ne leur trouvant point d'autre mérite que celui d'avoir fait quelque bruit sur la terre, je les passois toutes avec indifference, quand deux ombres sérieuses, froides, & dont la mine étoit rébarbative, se sont trouvées presque dans nôtre chemin, & ont excité ma curiosité : ce sont, m'a dit mon ombre, les deux Catons : le plus proche qui nous regarde est cet homme admirable dont Virgile a fait, dans un demi Vers, le magnifique éloge que vous sçavez apparemment *

Je contemplois l'air severe de ce Romain, dans un grand silence, je me rappellois ses actions, & je ne pouvois le trouver digne d'un si beau panegyrique. La loüange que Virgile lui a donnée est digne

* *His dantem jura Catonem.*
... & Caton donnant des loix à ces illustrés Romains,

d'un Héros plus traitable. La vraie vertu n'est point severe : elle sait plier & se prêter aux infirmitez humaines, & aux vices même quand elle ne peut les corriger : elle céde aux vicieux quand ils sont les plus forts, & se taît quand elle peut le faire sans se déshonorer ; la vertu qui n'est pas mesurée par la raison n'a point de dignité, n'est point une vertu aimable ni respectable pour les honnêtes Gens ; c'est un entêtement, c'est une pédanterie ou une folie : celle de Caton ne me plaisant pas, plus que son air sec, j'ai passé outre sans l'admirer.

A quelque distance de là s'est offert à ma vûë, mais d'un peu loin, un autre Philosophe d'une phisionomie austére, que mon Ombre m'a fait connoître pour le grand Precepteur de Neron. Passons, lui ai-je répondu assez brus-

gnement, c'est un hipocrite en sagesse, une autre espece de pédant : & je marchois toûjours ; mais il m'avoit entenduë, & il est venu au devant de moi d'un air renfrogné qui m'auroit fait grand peur de son vivant. J'ai compté sur une sevére réprimande, & je l'ai eüë. Qui êtes-vous, m'a-t'il dit, qui empoisonnez ainsi ma réputation ? Quelle est vôtre folie ? Tout l'Univers me connoît : mes Ouvrages qui sont la peinture de mon ame me sont garants de l'estime publique, & vous osez ... Il a raison, a interrompu ma Compagne, & je dois ajoûter à sa loüange qu'un peu devant ma mort j'ai vû tirer l'esprit du grand Seneque, qui sera très bon quand quelqu'habile homme l'aura bien rectifié. Il est déja passablement propre à donner du goût pour de certaines vertus. Il inspire du courage con-

tre la mort à de certains Philosophes sains & vigoureux ; & par son moïen la pauvreté, pire que la mort, ne fait pas plus de peine à quantité de gens qu'elle en a fait à Seneque : enfin j'ai été témoin que ces leçons opérent, particulierement sur ceux qui ne sçavent pas que ce héros de la Philosophie possedoit quarante & tant de millions, & pensoit à se faire Empereur.

J'ai craint la colere de Seneque pour mon guide, mais il a bien montré par sa patience qu'il étoit Philosophe, il s'est peut être souvenu qu'il avoit écrit contre la colere. Je ne l'ai vû faire que quelques legeres grimaces. L'Ombre, qui affectoit de n'y prendre pas garde, m'a montré saint Evremont causant avec Montagne sous un bel arbre : voilà, m'a-t'elle dit un Normand qui a fait le panegyri-

que de Seneque Je le connois, a répondu le Romain, c'est un Philosophe amoureux, Philosophe à petits Vers, qui a dégradé la philosophie par un amour de quatre-vingt ans : mais cet autre qui est auprès de lui, & qui est bien un autre personnage, m'a fait justice dans ses écrits qui seront immortels. A ces mots, l'Ombre ma compagne a apostrophé le Philosophe gascon : venez, lui a-t'elle crié, venez, Seigneur de Montagne, défendre un de vos héros, vôtre *Seneca*.

J'écoutois tout cela sans parler en Spectatrice & par la force de ma vocation. J'ai envisagé fixement Montagne qui est venu à nous sans façon : son air franc & ouvert m'a plû. Vous êtes une Ombre malicieuse, a-t'il dit à mon guide : j'ai entendu vos plaisanteries, & je loue mon *Seneca* de sa patience : vous avez tort ; on ne

doit point éplucher la vie d'un Philosophe qui a fait des Livres. Où en trouverez-vous qui aïent agi dans l'esprit de leurs Ouvrages, ou qui aïent fait connoître leurs defauts par leurs écrits. Je suis du petit nombre de ces derniers. J'ai été vain dans l'autre monde, j'ai parlé de ma noblesse, de ma Mairie, de mes Pages. J'ai voulu faire valoir mon esprit en me plaignant de ma mémoire, quoique mon Livre soit plein de citations. Mes écrits peignent mon caractere en bon & en mauvais. Vous ne trouverez point ce raport dans ceux de mon *Seneca*, mais il ne laisse pas d'être aimable pour les honnêtes gens par sa maniere de penser, par son esprit. Le Philosophe est dans l'esprit & presque jamais ailleurs. Ne le cherchez point dans les actions. Regardez Seneque comme un Philo-

ſophe penſant. Paſſez-lui ſes défauts perſonnels : faites-moi la même grace, ne penſez à nous que pour vous convaincre de l'inutilité preſque univerſelle de la philoſophie morale. Cette maniere de nous conſiderer perfectionnera la vôtre, ſi vous en avez, en vous la faiſant moins eſtimer, ou peut-être en vous la faiſant quitter pour l'action qui eſt la bonne philoſophie.

Je n'ai point pris garde à la maniere dont mon guide a écouté le diſcours de Montagne, mais j'ai remarqué qu'il a fait ſur Seneque une autre impreſſion que les railleries qu'il venoit d'eſſüier, je dis une impreſſion touchante ; il en a paru penetré. Les termes lui ont manqué pour témoigner ſa reconnoiſſance : il ne l'a remercié que par un ſilence qui diſoit beaucoup. Quoique je n'aimaſſe pas Seneque,

l'état de ce Vieillard, la justice qu'il se faisoit, la maniere dont Montagne l'avoit porté à se la faire; tout cela m'a attendrie. J'admirois le charmant empire de la raison sur les ames les plus dures, quand elle est jointe à une vraie vertu, je veux dire, à une vertu assaisonnée de bonté, de generosité, mais ferme, qui sçait adoucir les défauts d'autrui en ne se faisant point de quartier à elle-même. Telle me paroissoit celle de Montagne: Il étoit déja un de mes Heros: Son procedé a achevé de lui gagner mon estime, l'air aisé dont il a avoüé son ridicule me l'a fait regarder comme un des Philosophes qui en ont eû le moins. Je voulois rompre le silence pour lui marquer combien j'en étois touchée. Les termes m'ont manqué comme à Seneque; je n'étois pas moins pénétrée que lui. Le bon

Montagne s'en est aperçû, il me l'a fait connoître par un petit signe; il me sembloit qu'il avoit encore tout le feu gascon avec tout l'agrément d'un excellent esprit de sa nation. Enfin je l'ai quitté à regret, pour aller causer avec un ancien, que l'envie m'est venu de voir aussi. Je m'en suis expliquée avec mon guide; nous nous sommes mises en chemin; j'ai marché un temps sans lui parler: ce que je venois de voir m'avoit jetté dans une douce réverie. Que j'ai perdû, disois-je en moi-même, à ne pas vivre du temps de Montagne! Quelle candeur! Qu'il a bien le caractere qu'on lui devine en lisant ses ouvrages qui sont faits pour tout le monde, qui sont une Philosophie naturelle! Qu'il étoit propre à perfectionner ses amis en leur faisant sentir, mais en leur pardonnant leurs

defauts, qu'il étoit capable de se corriger des siens par leurs avis; enfin qu'il étoit digne d'avoir des amis de son mérite; cependant le pauvre homme s'est plaint quelque-part de n'en avoir point eû de veritables en de certains temps. Je me souviens de ce qu'il dit dans un endroit: *qu'alors il se trouva en pourpoint*, &c. Pourquoi ces tresors vivans sont-ils comme perdus pour tous les autres hommes pendant qu'ils sont sur la terre? Pourquoi des ames ainsi faites n'en trouvent-elles pas toûjours d'autres qui pensent & qui sentent les choses comme elles? Il a pourtant eû une fille d'alliance*, qu'il a fort gouté: mais je doute qu'il l'ait autant goutée lui-même. Elle avoit quelque mérite, mais on dit qu'elle étoit un peu folle. J'ai oüi dire que Charron avoit été de ses

* *Mademoiselle de Gournay.*

amis. Charron étoit un Philosophe sensé, mais froid & sans agrément; la raison ne suffit point en amitié : Il y faut de la chaleur pour l'animer, pour répandre sur cette union des cœurs des appas qui ne sont goûtés que par ceux qui ont de la vivacité & une raison plus que sensée. Montagne avoit ces précieuses qualitez, qui font le charme & l'excellence des liaisons intimes, il a r'assemblé en lui l'utile & l'aimable, beaucoup de raison & une raison agréable. Quel homme a-t-il dû être dans une conversation amicale, vive, enjouée ! Il avoit un cœur fait pour aimer, ses expressions sur l'amitié en font foi, il dit quelque part (je ne me souviens pas tout à-fait de ses termes) que ses essais eussent été meilleurs s'il eût eu une *adresse amie*, pour qui il les eût faits : il l'eût preferée sans dou-

té à un Public qui est presque tout peuple, & il eût eû raison... J'étois en train de penser sur l'aimable Montagne. L'Ombre lasse de marcher en silence m'a tirée de ma rêverie pour me faire remarquer que nous passions bien près de Desbarreaux qui causoit avec Petrone. Ils ont été, m'a-t'elle dit, d'assez honnêtes gens, mais les plus voluptueux Mortels dont j'aïe entendu parler. Ils n'ont pas l'air de se délecter ici comme ils ont fait sur la terre. Voïez-vous combien ils ont l'air serieux ? Est-ce que vous ne connoissez point de plaisirs serieux, a dit Desbareaux, en se tournant vers elle ? Pourquoi croïez-vous que nous soïons ensemble Petrone & moi ? C'est que nous simpatisons ici comme nous aurions fait jadis si nous eussions vêcu en même temps. Nous avons perdu les plaisirs sensuels, sur les-

quels nous rafinions. Nous avons les ſpirituels ſur leſquels nous rafinons auſſi. Oh vous avez beau rafiner, a repris l'Ombre babillarde, qu'il m'a fallu encore attendre, il y a de la perte ici pour des *Profeſſeurs de volupté*. Vous qui parlez, vous n'avez plus les changemens de demeures & de climats ſi bien imaginez pour les diverſes ſaiſons, ces agréables voïages, ces délicieuſes fraïcheurs, ces Vins exquis, d'excellens fruits, & le reſte. Vous, Romain, vous n'êtes plus l'Intendant des plaiſirs d'un Empereur *, qui pendant quelque temps n'a rien trouvé de bon que ce que vous aviez approuvé. Vous goûtiez ſans doute aux ragoûts avant lui. N'avez-vous pas été auſſi quelque fois l'Arbitre de l'élégance des ſauſſes de ce Prince? Pourquoi S. Evremont n'eſt-il pas de vôtre Societé, ce

* *Neron.*

Philosophe délicat qui écrivit, au Comte d'Olone je pense, un discours long & serieux sur le mérite des differens vins de Champagne ou de Bourgogne; ç'a été aussi un Docteur de la volupté : il vous a admiré par sympatie : il vous a aussi apparemment imité de son mieux: je ne sçai s'il a imité vôtre mort, lui qui l'a trouvée la plus belle de toutes les morts. Mais, à propos de vôtre mort, je voudrois sçavoir de certaines choses qu'on ne peut apprendre que de vous. D'où vient que vous cassâtes ce beau Vase de peur qu'il ne tombat dans les mains de ce Prince que vous aviez gouverné dans ses plaisirs? Vôtre nonchalance pour la vie ne devoit elle pas s'étendre jusqu'à ce bijoux précieux? Pourquoi faire battre des Esclaves que vous alliez quitter pour jamais? Pourquoi . . . elle alloit enfiler

d'autres questions, mais je l'ai interrompuë. Ma chere ombre, lui ai-je dit, de grace, remettez ces éclaircissemens, achevez de m'obliger : je voudrois voir à present le personnage que je vous ai dit : elle a bien voulu finir l'interrogation : Petrone l'avoit toûjours regardée avec une apparente indolence ; mais j'ai crû pénétrer qu'il étoit fâché. Il nous a tourné le dos négligemment pour soûtenir son caractere, & nous avons repris nôtre marche : mais ô fatalité ! je me suis réveillée. A mon réveil j'ai donné cent malédictions à la causeuse & à son caquet, qui m'a empêché de me satisfaire plus amplement. J'espere retourner bien-tôt aux Champs Elisiens par la vertu de ma méthode, & donner en quelque temps au Lecteur un second Songe, si le premier n'est pas mal reçû.

F I N.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sçeaux : *La Huitiéme Semaine de la Spectatrice.* A Paris le 3. de Juillet 1728.

CAMUSAT.

LA
SPECTATRICE,

Neuviéme Semaine.

Le prix est de Six sols.



A PARIS,

Chez la Veuve PISSOT, Quay de Conty, à la descente du Pont-Neuf, à la Croix d'Or:

Et au Palais, chez JEAN DE NULLY, Grand'Salle du Palais, à l'Ecu de France.

M.DCCXXVIII.

Avec Privilege, & Approbation.



LA SPECTATRICE,

Neuviéme Semaine.

J'Ai vû tantôt mener en prison pour dette un pauvre Diable, suivi de son disgracieux Creancier. J'ai détourné les yeux, & n'ai pû voir sans colere, un peuple de gens à pied & en carosse, rire de la figure que faisoit ce malheureux. J'étois presque aussi émûë que lui, & je regardois ailleurs en marchant, pour faire di-

version. J'ai eû un petit intervale. Je me suis trouvée auprès d'un homme que j'ai consideré avec attention. J'étois avec un Gascon de belle humeur, qui m'a demandé ce que je pensois de cette phisionomie. Elle est bonne, lui ai-je répondu, mais non pas tendre. L'homme ne l'est pas non plus, a repliqué le Gascon, & il n'a pas besoin de l'être: Au métier qu'il fait, la moindre compassion le feroit mourir de faim: c'est un homme sans pitié, sans quartier, &... Vous vous mocquez de moi, lui ai-je dit, en considerant encore le personnage: il paroît un bon humain. C'est aussi un fort bon homme, a repris mon railleur, & qui fait beaucoup de bien à ceux à qui il ne fait point de quartier.

J'allois m'impatienter, quand celui dont nous parlions a changé de place. Je l'ai suivi des yeux,

& j'ai bien-tôt deviné l'énigme. Un malade, de ceux qu'on ne plaint gueres, s'est presenté à lui, qui, sans l'écouter, l'a pris par la main, & l'a fait asseoir au-dessous de lui dans le bas d'une formidable chaise, pour lui tirer un de ces petits os qui font de si grandes douleurs. L'Operateur a porté ses mains à la partie malade, mais d'un air qui m'a fait palpiter le cœur. Le patient m'a paru saisi comme un homme qu'on va pendre.

Il vouloit & ne vouloit pas.

Pour moi je n'en ai pas voulu voir davantage, & j'ai passé outre. Mais de grands éclats de rire m'ont fait tourner la tête. Deux petits Maîtres d'un grand air venoient de faire arrêter leur carosse. Ils se divertissoient des attitudes de ce miserable. Les Laquais, singes de leurs maîtres, & d'un aussi bon

naturel, encheriſſoient ſur eux. Le ſeul Cocher plus humain, peut-être parce qu'il a plus de commerce avec les chevaux qu'avec les hommes, hauſſoit les épaules, & n'étoit point Spectateur.

J'ai fui, déteſtant cette maligne curioſité de voir juſqu'au bout la peine d'un homme qui ne nous a jamais fait de mal. Je me ſuis rappellé cent exemples pareils, ou pires; & je me ſuis redit que l'homme étoit le plus méchant animal de la nature ainſi que le plus ſot.

Qu'y a-t'il de plus oppoſé à l'humanité, à la bonté, ſans laquelle il n'eſt point de merite aimable, que cet avide empreſſement d'éxaminer toutes les manieres de quelqu'un qui ſouffre; nous qui ne pouvons ſouffrir que ceux qui nous voyent dans les douleurs, n'y prennent pas au moins quelque part? Que ſeroit-ce, ſi nous

les voyions rire des mines ou des discours que nous faisons, quand il s'agit de nous couper, ou de nous arracher quelque morceau de ce corps que nous aimons tant, ou de l'abandonner tout-à-fait? Que penserions-nous de celui qui auroit l'air d'y trouver quelque sujet de se divertir, au lieu d'en être touché?

Je ne choisirois pas un ami dans cette espece d'hommes, qui vont voir avec attention mourir un homme en public. Encore moins le choisirois-je dans le nombre de ceux qui y courent avec une espece de plaisir, & qui s'en font un autre d'observer & de raconter toutes les circonstances de l'état affreux d'un miserable aux approches de son supplice.

Je connois un Magistrat qui noteroit d'infamie ces Spectateurs, s'il étoit aussi puissant qu'il est ge-

nereux & compatissant. Il a pourtant assez de courage pour ordonner ces mêmes supplices qu'il ne verroit jamais sans necessité. C'est un Juge criminel qui est venu à Paris pour s'y faire juger. Je le vois quelquefois au Caffé.

Le croiriez-vous, me disoit-il il y a quelques jours ? l'exercice de ma Charge n'a jamais alteré la tendresse de cœur que la nature m'a donnée pour les infortunes de mes égaux. Je n'avois gueres plus de quinze ans, lorsque mon pere, qui étoit Titulaire de la Charge dont je suis revêtu, honnête homme, mais ferme & quelque chose de plus, me destinant à la remplir après lui, & craignant avec raison que ma douceur & ma bonté naturelle ne fissent obstacle à son dessein, me mena un jour dans son Cabinet, & me tint ce discours :

Je n'ai que vous d'heritier, mon fils ; vous avez de l'esprit, vous êtes déja honnête homme. Je vous aime, & je pense de bonne heure à votre établissement avenir. Bientôt il faudra quitter vos études, & songer à prendre un parti. Je serois fâché que ma Charge sortît de ma famille. Elle est belle, je souhaite que vous vous rendiez capable d'en faire les fonctions. Ah! mon pere, lui répondis-je, je ne le ferai jamais : je ne m'y sens pas la moindre disposition, &je vous prie... Doucement, m'interrompit-il : je suis déja bien sûr que la capacité ne vous manquera pas. A l'égard de votre répugnance, nous la surmonterons peu à peu. Vous experimenterez que l'habitude est une seconde nature. Il faut commencer par vous essayer. Je vous menerai quelquefois aux prisons : je vous

accoûtumerai peu-à-peu à voir interroger les criminels: un temps après, vous verrez donner la question, &.... A ce mot je pâlis: & mon pere jugeant à propos de me radoucir, je ne prétens point, ajoûta-t'il, forcer tes inclinations, je ne veux, mon ami, que t'éprouver par de petits essais: & c'est pour ton bien. Je te ménagerai en bon pere; mais il faut aussi que tu aïes quelque complaisance. Je te promets que tu ne resteras avec moi dans ces endroits-là, qu'autant que cela ne te fera point trop de peine. Mais mon fils ne vas point te prévenir contre la Charge de Juge Criminel. Nous ne faisons du mal que pour empêcher de grands desordres. Notre emploi est un des plus necessaires à la societé. On le peut faire en honnête homme. Tu t'y distingueras par cette raison. Tu

y feras beaucoup de bien. Je sçai que cela se pourroit, lui répondis-je, mais je ne pourrai jamais contribuer à la sûreté du genre humain par le martyre & par la destruction de ces malheureux qu'on est obligé de condamner aux derniers supplices. Je ne me sens pas le cœur... Va, m'interrompit-il encore, je connois ton cœur; il est fait comme celui de ta mere: elle ne sçauroit voir tuer un poulet. Il ne faut point qu'un homme ait tant de foiblesse. Tâche de m'imiter: je n'en ai que pour toi, continua-t'il en m'embrassant; & c'est ce qui me fait te souhaiter dans ma place: je ne te demande qu'un peu de courage. Refuseras-tu un pere qui t'aime, & qui n'aime que toi?

Il étoit vrai que mon pere m'aimoit, & qu'il n'aimoit que moi. Il l'étoit aussi que ce même natu-

rel, qui me donnoit de l'horreur pour ce qu'il me propoſoit, me rendoit ſenſible à l'amour paternel d'un homme auſſi peu tendre que je l'étois beaucoup.

Je promis d'obéïr, & je demandai un temps pour m'y préparer. Mon pere, qui étoit éxact, me fit ſouvenir de ma parole. Il avoit ſagement reſolu de me faire faire par degrez ce rigoureux Noviciat. Il le commença par un petit voleur, dont le larcin ne meritoit qu'une promenade en Ville & quelques coups de verges, & il me prévint ſur la modicité de la peine, pour adoucir celle à laquelle il m'expoſoit.

J'aſſiſtai à l'interrogatoire. J'y vis un Manant, ennemi du travail, vivant de rapines, & fort capable de devenir un voleur du premier ordre. Il fut condamné au foüet & n'en parut presque

point touché. Je ne le fus pas bien tristement de cette scene.

As-tu remarqué, me dit mon pere, en me remenant au logis, que ce fripon n'est point honteux du châtiment qu'on va lui faire? Il l'est encore moins de son vol, & il se trouve heureux d'en être quitte à si bon marché. Sens-tu, continua mon pere, de la compassion pour ce miserable? Je ne sens, lui répondis-je, que du mépris, & une antipathie que j'ai toûjours euë pour ces lâches, qui préferent le travail inquiet de dérober, & d'éviter les poursuites de la Justice, à celui d'une profession tranquille. C'est, repliqua-t'il, le caractere de tous les voleurs, dont nous sommes obligez de faire des exemples. J'ai senti dès ma jeunesse, comme toi, de l'antipathie pour ces coquins-là, & ce sentiment m'a beaucoup aidé : mais,

me dit-il encore, en s'interrompant lui-même, verrois-tu bien châtier ce miserable ? Je le verrois, lui répondis-je, s'il étoit necessaire. Il ne l'est pas, reprit mon pere : mais il le fera que tu voyes toute la méchanceté de ces paresseux-là, le mauvais courage de quelques uns, leur obstination à nier le crime, leur constance à souffrir mille maux pour se soustraire à la Justice, & pour retourmer à leur infame métier.

Mon pere me tint parole. On avoit pris un fameux scelerat, dont les crimes énormes me faisoient horreur. Il espera que ce sentiment chasseroit en partie de mon ame la pitié generale qu'il me connoissoit. Il me mena aux prisons un jour qu'il devoit l'interroger, & me fit entrer dans un endroit d'où je pouvois voir sans être vû, avec un de mes oncles,

frére de ma mere, qui étoit un homme doux, fort ſage, & auſſi un des Juges de notre Ville. J'avois beaucoup de reſpect pour ce Parent. Je vis le brigand avec une double émotion. L'air & l'impudence de ce méchant homme, excitoient ma colere, mais en même temps l'appareil de la queſtion me donnoit de la fraïeur.

Mon pere voulut tirer adroitement quelque aveu du criminel. Il y employa toutes les ſubtilitez de ſon eſprit & de ſon métier. Je l'admirai. Le voleur ne ſe coupa point. Il nia fortement, & avec une eſpece d'audace, quil crut lui être favorable. L'indignation que j'en reſſentis diminua un peu la crainte dont j'étois frappé pour ce qu'il alloit ſouffrir. Mon oncle me penetra. Il me pria de voir le commencement de la queſtion. L'appareil m'en fit fremir & je

voulus m'en aller. Mon oncle me retint doucement ; & pour me faire quelque honte de ma foiblesse, il me fit regarder le voleur, en qui il ne paroissoit pas la moindre émotion. C'étoit un homme hardi & vigoureux, qui avoit pris son parti. Serois-tu effraïé, me dit mon oncle, pour cet homme-là, de ce qui ne l'effraïe point lui-même ? Je ne te demande, pour une bonne fin, qu'un peu de ce courage qu'il employe si fierement pour une mauvaise. Es-tu moins homme que ce miserable ? En effet, il faisoit bonne contenance : je la fis aussi la meilleure que je pus. J'étois un peu piqué des paroles de mon oncle, & quoique tendre j'avois du cœur.

Mon pere adoucit cette fois, à cause de moi, la severité qui lui étoit ordinaire en ces rencontres. Il parla au criminel avec douceur,

l'exhorta à avoüer ſes crimes, par les raiſons les plus fortes. Le malheureux qui crut qu'on n'avoit pas aſſez de quoi le convaincre, pouſſa l'impudence à un point qui me le rendit plus odieux. C'étoit ce qu'avoit prévû mon pere. Alors il donna ſes ordres pour la queſtion. Je voulus encore ſortir, & mon oncle me retint encore par le bras & par les amitiez qu'il me fit. Il ſe ſervit de tout l'aſcendant que lui donnoient ſur moi l'eſtime & la veneration que j'avois pour ſon merite. Je fus donc preſent au commencement de cette execution. Je détournai ſouvent les yeux : mais j'en vis une partie ; & ce que je vis & entendis fit ſur moi une telle impreſſion, que je voulus enfin ſortir abſolument. Mon oncle y conſentit cette fois. Outre qu'il avoit ordre de ne me point trop contraindre, il

étoit humain, & il m'aimoit trop pour en éxiger davantage. Il étoit même touché de mon obéïssance. Je m'enfuis à la maison. Mon pere en étant averti, acheva les choses sans ménagement, à ce qu'il m'apprit depuis. Ensuite il chercha mon oncle avec empressement, & se fit reciter jusqu'à mes moindres paroles. Il fut charmé de la violence que je m'étois faite, & il en augura bien pour l'avenir. Arrivé dans sa maison, il monta droit à ma chambre. Il m'embrassa les larmes aux yeux. Il n'avoit pas tant esperé de moi pour ce jour-là. Il m'exprima ses sentimens en des termes qui marquoient de la reconnoissance. J'en fus touché vivement, & je resolus d'entrer parfaitement dans ses vûës, quoiqu'il en pût coûter à mon cœur. Mon pere ne laissa point refroidir cette disposition.

Que vous dirai-je ? il s'y prit si bien, qu'il me donna peu-à-peu une partie de la fermeté qu'il m'avoit souhaitée.

Il n'y avoit pas long-temps que j'étois sorti de Philosophie. J'étudiai par l'ordre de mon pere la science qui convenoit à ses desseins sur moi. Quelque temps après il me mit en possession de sa Charge. Il me la vit remplir avec honneur pendant quelques années, qui furent les dernieres de sa vie. Ç'a esté, m'a-t-il dit plusieurs fois, la plus douce satisfaction qu'il eût jamais ressentie.

Enfin, je me suis accoûtumé à faire du mal à ceux qui font le mal, & pour en empêcher un plus grand. Mais je n'en puis faire autrement. Je ne puis même, sans une extrême répugnance, voir quelqu'un, surtout des femmes,

ſouhaiter d'être preſentes à la queſtion, ou à l'execution d'un criminel. L'habitude contractée par raiſon, ou par éducation, diſculpe, & le Juge, & celui qui par ſes ordres fait un mal neceſſaire. Rien ne diſculpe celui qui voit faire ce mal, ſans autre raiſon que ſa curioſité. Bien plus, je croi pouvoir dire, qu'un Juge eſt moins honnête homme, quand il n'a pas, pour les plus coupables, l'indulgence, la bonté même, que la Juſtice peut permettre.

Le recit du Juge me fit plaiſir. Il eſt fort moral. Il m'a fait faire des reflexions, que les deux ſpectacles de tantôt ont renouvellées. Une des principales eſt, que ceux qui font un grand mal, que les loix ou les beſoins publics rendent neceſſaire, peuvent être de fort honnêtes gens, quelque endurciſſement qu'ils ayent acquis à

de certains égards : mais que ceux qui voyent faire un petit mal avec quelque plaisir, ont de grandes dispositions à faire aussi peu d'état des Loix de la Justice, que de celles de l'humanité qui en sont les sources.

Il est incroïable combien nous faisons de mal dans le cours d'une longue vie, combien il s'en fait innocemment, & combien ce qui s'en fait est utile. Comme *le profit de l'un est le dommage de l'autre*, de même le malheur d'une partie du genre humain est avantageux à l'autre partie, souvent aux malheureux mêmes. Le monde est ainsi fait. Il y faut un mêlange de douceurs & d'amertumes. La douleur est, en quelque sorte, necessaire pour nous faire goûter la privation de la douleur & la possession des biens. Un homme toûjours dans la joüissance de ce qui

est le plus propre à donner du plaisir, a moins de plaisirs que celui dont le bonheur est interrompu par quelques disgraces. Les peines sont donc desirables pour ces gens heureux qui les appréhendent tant. J'ai vû dans une pauvreté salutaire des personnes qui avoient toûjours vêcu dans l'abondance: elle leur a amené des biens qu'ils ne connoissoient pas, l'appetit, la santé, le sommeil & la securité de ces hommes naturels, qui ne se comptent point par les mille livres de rente, qui joüissent du present, & qui comptent la fortune pour rien, parce qu'ils n'ont rien à perdre. Elle les a forcez à devenir sages & œconomes. Elle a rendu capables de connoître le prix du necessaire, quelques imbecilles qui avoient prodigué toute leur vie, à des miserables, un superflu dont ils eussent pû faire

le bonheur de quantité d'honnêtes gens. J'ai vû une adversité accablante faire une excellente conversion, qui est le plus grand de tous les biens, & verifier ce proverbe, qu'un malheur est bon à quelque chose. Il ne l'est à rien pour ceux qui prennent du plaisir à le voir faire. Il les accoûtume aux disgraces d'autrui, sans les rendre moins sensibles à leurs propres disgraces. Les hommes sans pitié sont ordinairement tendres aux plus petits malheurs qui leur arrivent. Par-là ils se rendent doublement odieux. L'amour-propre trop attentif ne l'est pas moins que la dureté pour ses semblables. Il en est peut-être le principe. Au moins n'ai-je que trop remarqué que les personnes qui s'aiment beaucoup aiment peu leurs amis, ne sont point touchez des infortunes de ceux avec qui ils n'ont

pas de commerce, & ſont d'impitoyables ennemis.

APPROBATION.

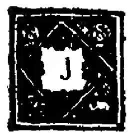
J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Garde des Sçeaux: *La Neuviéme Semaine de la Spectatrice.* A Paris le 24. de Juillet 1728.

CAMUSAT.



LA SPECTATRICE,

Dixiéme Semaine.


ALLAI hier au Concert des Thuilleries. La Musique fut belle, mais courte. On commença, & ce fut tout: quelques gouttes d'eau se firent sentir à des personnes moins occupées des sons que de leurs coëffures, & allarmerent cette partie des Spectateurs qui avoit le plus à craindre. Il parut quantité de mains éle-

vées pour s'assurer si c'étoit de la pluie: mais avant qu'elle fut confirmée, la crainte enfanta un murmure, qui me fit perdre les accords d'un air harmonieux & bien accompagné; les petits Maîtres faisoient grand bruit: ils n'étoient pas moins intriguez que les femmes: ils avoient leurs raisons, une perruque de petit Maître, bien en ordre, vaut bien des cheveux de femmes parfaitement bichonnez.

Les Musiciens allerent leur train encore un peu de temps, mais ils finirent bien-tôt, apparemment pour conserver leurs livres & le reste. Déja quantité de gens se sauvoient en foule, parce qu'ils en voyoient d'autres se sauver, & se mettoient dans un desordre, que n'auroit pas fait, à beaucoup près, la petite pluie. Pour me consoler, j'allai me pro

mener ſous les arbres de la Terraſſe. J'étois avec deux Dames que je ne connoiſſois que depuis quelques jours. L'aînée eſt une Veuve qui a paſſé le bel âge, & la jeune eſt ſa niéce. La Veuve & moi, qui ne nous ſoucyions gueres de moüiller une robbe & une coëffure s'il venoit à pleuvoir tout de bon, & qui d'ailleurs ne pouvions ſortir ſans riſquer d'être écraſées, nous nous promenions aſſez tranquillement, mais la niéce, coëffée & habillée dans l'extrême regularité, paroiſſoit fort agitée. C'eſt une fille qui ne penſe qu'à faire des conquêtes, non par l'eſprit, mais par le teint & par une figure ornée de tout ce que la coquetterie a de plus fin. Elle eſt dans le ſyſtéme general: peu de filles jeunes & jolies, qui ont de quoi ſe parer, ſont dans le goût de ſe faire aimer par l'eſprit,

quelque esprit qu'elles ayent. Les voyes de la simpathie qui pourroient les mener à un bonheur plus solide que celui auquel elles aspirent, n'entrent gueres dans ces têtes-là? Elles se font valoir, par ce que les hommes cherchent plus que l'esprit, & n'employent le leur qu'à donner de l'agrément à leur figure. Telle m'a paru la Demoiselle. Les Spectateurs observent les caracteres même les plus communs. C'est leur vocation. Ils y remarquent toûjours quelque chose de particulier: & là-dessus ils se font des idées dont ils se repaissent. Les miennes étoient que cette fille n'avoit peut-être pas tort: elle veut être mariée; elle s'accommode au goût de son siecle, au goût du plus grand nombre, s'entend. Un autre goût reviendra peut-être, où l'on comptera pour quelque chose l'esprit

dans les femmes, peut-être même, le sçavoir, & un certain rafinement dans leurs penchans, qui, à ce que je m'imagine quelquefois, a dû donner au temps du fameux Hôtel de Ramboüillet, des plaisirs plus tranquiles, plus convenables à des personnes d'esprit & de merite, plus nobles & même plus touchans que n'en peut donner la coquetterie des deux sexes, & la maniére d'aimer de ce temps-cy.

J'entretenois ma mauvaise humeur de ces pensées-là, & j'oubliois que j'étois avec des Dames de condition. La Veuve me fit revenir de mon impolitesse. Vous pensez apparemment, me dit-elle, à notre disgrace, & à la perte que nous venons de faire de ce grand plaisir, pour lequel nous sommes si passionnées, & que nous nous étions si bien promis pour ce soir;

Oüi, Madame, lui répondis-je ; j'y pensois, & encore à des pertes d'autres plaisirs. Mademoiselle de *** a soûpiré pour sa robbe & sa coëffure, & moi qui ne me soucie gueres de ces choses-là, je soûpirois en pensant aux attentions inquietes qu'ont tant de personnes pour des colifichets de parure ; marques de leur peu de goût pour les belles choses dont ces bagatelles les détournent si facilement. Nous venons d'en voir une preuve au Concert. J'en ai, me dit-elle, l'esprit rempli. Je goûtois délicieusement ce beau morceau. Mon ame se livroit toute entiere à sa felicité ; je ne vivois que par elle dans ces heureux momens ; j'étois incapable de penser à des habits : quelques gouttes de pluie que j'avois senties comme les autres, ne m'avoient donné qu'une legere distraction. L'allarme a

fait ſucceder le dépit à mon enchantement. Je n'ai pû voir près de moi, ſans une eſpece d'indignation, des gens d'eſprit, grands amateurs de la belle Muſique, à ce qu'ils diſent, ſi émûs pour ſi peu de choſe. J'ai quitté avec vous des perſonnes ſi peu dignes d'une telle volupté; & depuis que nous avons pris le parti de nous promener, voyant ma niéce triſte, couvrant ſa tête & ſoûpirant, je la regardois avec mépris, & n'en faiſois pas plus d'état que de ſa coëffure: Enfin, je penſois comme vous à l'attention de tant de perſonnes pour des bagatelles, & à leur peu de paſſion pour des plaiſirs qui meriteroient tant de leur être préferez. Je ſuis bien aiſe, ajoûta-t'elle, que mes idées ſimpatiſent avec les vôtres. Et moi, lui dis-je, j'en ſuis fâchée à cauſe de vous. Car, ſur ce pied-là, vous

ne devez pas être plus heureuse que moi. Je vois tous les jours des choses qui me font regretter de n'être pas née en des temps d'un meilleur goût. Il semble, dans le nôtre, qu'on ne vive que pour son corps. Les soins se réünissent à le mettre à son aise, à le remplir de ce qui le flatte, & à le parer. On ne vit presque plus ni pour l'esprit ni pour le cœur : aussi, plus de délicatesse. Les voluptueux ne rafinent que pour les sens : une bonne table, des commoditez, dormir mollement, aller de même à ses affaires & à ses plaisirs, voilà leurs objets. Les carosses sont devenus presque aussi doux que des lits. Une femme n'est pas plûtôt levée, qu'elle prend le chemin de sa toilette, & travaille à reparer un teint par lequel elle veut être aimée. Nulle reparation d'esprit. Il y a eû des temps

où l'on vouloit être aimée par l'eſprit, on le cultivoit, on l'ornoit. Il n'étoit pas moins ſéant à une femme ſpirituelle qu'à un homme, de l'enrichir de connoiſſances choiſies, & de s'en ſervir dans la converſation. Pluſieurs femmes d'eſprit avoient pris ce parti. Des folles s'en ſont mêlées, ont imité les Pedans, & ſont devenuës Pedantes ou précieuſes. Un Poëte comique les a joüées, & l'on a vû diſparoître la ſcience & le bel eſprit des femmes. Mais que ne tenoient-elles bon pour les converſations ſpirituelles & délicates? Qui a fait tomber un commerce, qui apparemment ne faiſoit pas moins de plaiſir aux hommes d'un certain goût qu'à ces femmes là? Il faut qu'elles ayent eû de grandes diſpoſitions à laiſſer l'eſprit pour les bagatelles. Ces diſpoſitions ont eſté fortifiées de

tout temps par les hommes, qui ne cherchent pas autrement l'esprit dans notre sexe, parce qu'ils sont grossiers; & cette grossiereté s'est communiquée à presque toutes les femmes, parce qu'elles ont toûjours aspiré à plaire à des hommes plûtôt qu'à des esprits.

J'ai pensé plus de mille fois les mêmes choses, me dit la Veuve. Je vois bien, ajoûta-t'elle, que nous simpatisons. J'en suis ravie, & je me croirois fort heureuse si vous vouliez bien que nous fussions amies. Je la remerciai de l'honneur qu'elle vouloit me faire. Mais je crus devoir commencer par approfondir son caractere, & voir s'il seroit solide, au cas qu'il fut bon: car j'ai souvent éprouvé que la *stabilité* du peu qui se trouve de bon dans l'humanité, est beaucoup plus rare, que ce bon même. Il y a bien peu de ces ames

fermes, qui toûjours ſemblables à elles-mêmes, ne ſe démentent point d'un excellent principe; que nul accident, nul artifice, nul intereſt ne peut écarter; ni des loix d'un honneur rigoureux, ni des engagemens d'une amitié telle qu'elle doit être entre des perſonnes fort au-deſſus du vulgaire.

Pour ſçavoir ſi la Dame étoit de l'eſpece que je cherche, je lui fis connoître ma délicateſſe. Il me paroît, lui dis-je, que vous avez un grand penchant à aimer. Je ne vous cederai rien de ce côté-là. Vous avez beaucoup d'eſprit: je n'ai qu'un peu de raiſon, mais je m'en ſers pour gouverner mon penchant, & pour ſauver mon cœur des engagemens, où je ne trouverois pas les convenances que je crois neceſſaire à mon bonheur comme à celui de la perſonne que j'aimerois. Je veux aimer toûjours,

ou n'aimer point. Nous avons interest l'une & l'autre à nous assûrer si ces convenances se trouvent dans nos caracteres. Examinons notre esprit & notre cœur. Si nous ne les y sentons que mediocrement, nous nous aimerons de même. Si elles y sont tout-à-fait, nous nous aimerons à fond ; nous nous livrerons à notre tendresse ; nous vivrons même peut-être ensemble. Vous êtes Veuve, & moi fille. Nous sommes libres. La vie est courte. Peut-on la passer plus agréablement qu'auprès de ce qu'on aime ? & ne doit-on pas se mettre à portée de cueillir les fruits de l'amitié aussi souvent qu'on les desire, & qu'on le peut faire sans incommoder l'ami ? car, selon mon systême, la discrétion doit regner sur tous les mouvemens du cœur. Sans elle, nous sommes souvent incommodes à nos amis par

notre amitié même. Le cœur ſeul eſt un mauvais guide. Il n'eſt quelquefois gueres moins aveugle en amitié qu'en amour. Souvent il éxige trop, parce qu'il éxige tout ce qu'il ſe ſent capable de faire pour ce qu'il aime. C'eſt une mauvaiſe maxime. Le cœur, conduit par ſes ſeuls mouvemens, fait de grandes fautes qui ſont l'écueil des plus tendres attachemens. Je ſuis perſuadée que la ſageſſe n'eſt pas moins neceſſaire pour une amitié ſtable, que l'amitié même, & qu'elle doit ſouvent en moderer les vivacitez. Mais, continuai-je, en m'interrompant moi-même, je m'apperçois que je devrois bien moderer la mienne. Je me ſuis laiſſée emporter au torrent de mes idées ſur ce ſujet. Pardonnez-le-moi. C'eſt, de toutes mes folies, celle qui m'eſt la plus chere. Ne croyez pas que je veüille plaiſan-

ter; je ne sçai si, à force de rafiner sur l'amitié, je ne me rendrois point insupportable à une amie. Que pensez-vous de tout cela? Je ne sçai, me répondit-elle, ce que j'en dois penser. J'ai toûjours crû qu'il falloit se livrer à son cœur quand on l'avoit bon. Le mien me semble tel. Mais, ajoûta-t'elle, croyez-vous que votre Philosophie soit necessaire en amitié? Cette seule question me fit sentir que la Dame pensoit vulgairement. Je n'en fus pas surprise. Je ne vois presque par tout que des ames vulgaires pour les grands sujets. Je pris sur le champ un parti negatif sur la proposition qu'elle m'avoit faite, & je resolus de me divertir en lui ôtant tout-à-fait le desir d'être mon amie. Ainsi reprenant le fil de notre conversation; l'on ne m'ôtera point de la tête, lui dis-je, qu'il faut de la

Philosophie dans l'amitié, & de la plus excellente. Je ne dis pas seulement qu'il faut y être Philosophe par l'esprit & par les reflexions, je dis encore qu'il faut l'être par le cœur. Il n'y a, continuai-je, en affectant un petit air Philosophe-Pédant, que les Philosophes par le cœur comme par l'esprit, qui soient capables d'une amitié ferme & durable, parce qu'il n'y a qu'eux dont l'ame soit élevée au-dessus de tout ce qui dérange les amitiez ordinaires. Une ame Philosophe, comme je l'entens, ne peut aimer que des objets dignes d'elle. Quand elle en trouve, & qu'elle peut s'en faire aimer aussi, elle s'y unit assez pour en devenir inséparable. Deux sujets de cet ordre se lient bientôt au point de n'être en quelque sorte qu'une ame en deux corps, par une étroite simpathie. Ne la

regardez pas comme une chiméle. Deux ames d'un goût, d'un merite, d'une élevation que j'imagine, & dont l'idée passe la portée de ceux qui ne sont point dans ce goût-là, pensent & sentent les choses de la même maniere, & sont en communauté de sentimens, de plaisirs, d'interests même. Dans cet attachement intime, vainement on tenteroit de les desunir. Elles sont trop fiéres pour quitter ce qu'elles ont jugé digne de toute leur estime, & qu'elles regardent comme une autre partie d'elles-mêmes. Elles sont trop heureuses par leur amour pour en quitter l'objet. Car la belle amitié est un veritable amour, & aussi sublime, pour vous le dire en passant, que l'amour sensuel est méprisable par ses petitesses. Ne vous imaginez pas que je veüille vous faire une magnifique chimé-

re de mon amour ſpirituel. Je ſçai qu'il a des défauts, parce qu'il eſt humain : & c'eſt pour cela que je veux faire regner, ſur l'amitié, la ſageſſe, qui dans l'homme épuré a quelque choſe de ſuperieur à l'homme. Seule elle en peut être le correctif & la rendre heureuſe ; & c'eſt-là la Philoſophie dont je vous parlois. Elle eſt une ſource féconde & précieuſe de ménagemens, de rafinemens, de délicateſſes & de tous les treſors de cet amour, que je veux qu'elle gouverne comme les autres paſſions. Elles ſont toutes folles, quand elles ne ſont point gouvernées. L'amitié eſt une paſſion dans de certains cœurs, & quelquefois un amour auſſi violent qu'il eſt tendre. Il n'y a que les cœurs tendres qui ſoient capables d'aimer bien : il faut donc de la Philoſophie dans mon amour ſpirituel,

Si j'avois plus de temps, je vous prouverois, pendant que je suis en train, qu'il en faudroit aussi dans l'autre espece d'amour, parce qu'il est de toutes les passions la plus extravagante ; mais il en est en même temps la plus aimable & la plus digne de ma Philosophie. Elle en pourroit faire une passion délicieuse, malgré son inconstance & ses caprices: elle pourroit même joindre aux douceurs paisibles de l'amitié, les vivacitez & les gentillesses de cette autre passion. Mais qu'il faudroit pour cela de Philosophie & de sacrifices, c'est-à-dire de sagesse & de vertu! Où trouver des personnes qui eussent le courage d'acheter leur bonheur à ce prix-là? Il faut que je vous lise un petit Ouvrage transcrit de ma main sur le rafinement de l'amour. Les pensées & les expressions en sont exqui-

ſes, & donnent une grande idée du merite de l'Auteur. C'eſt un petit Livre digne d'un ſiécle plus ſage & plus délicat que le nôtre, & de l'immortalité ; mais il ſe fait tard, & vous me paroiſſez fort rêveuſe. Sauvez-vous de la pluie, & de mes reflexions. Nous prîmes le chemin de ſon caroſſe. Elle me remena chez moi. Nous parlâmes peu. Elle me promit de penſer à mon ſyſtême, & me dit adieu d'une maniere ſerieuſe, qui me fit deviner que j'avois réüſſi à l'en dégoûter par de ſublimes difficultez.

FIN.

Cette Feüille a été retardée par des affaires plus preſſantes, il faut quelquefois qu'un Auteur ſe partage entre le Public & lui-même. Mais on peut compter ſur la continuation de ces Feüilles pour tous les quinze jours.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sçeaux : *La Dixiéme Semaine de la Spectatrice.* A Paris le 28. d'Aoust 1728.

CAMUSAT.

LA

SPECTATRICE,

Onziéme Semaine.

Le prix est de Six Sols.



A PARIS,

Chez la Veuve PISSOT, Quay de Conty, à la descente du Pont-Neuf, à la Croix d'Or :

Et au Palais, chez JEAN DE NULLY, Grand'Salle du Palais, à l'Ecu de France.

M.DCCXXVIII.

Avec Privilege, & Approbation.



LA SPECTATRICE,

Onziéme Semaine.

VOICI une Speculation de nuit & d'insomnie. Les idées se suivent dans mon esprit : & ma memoire est assez fidele, pour me mettre en état de les arranger sur le papier quand il sera jour.

J'entens le mouvement perpetuel que fait une Pendule dans ma chambre : &, comme je suis couchée sur le côté, j'entens aussi

le battement continuel d'une artére bien près de mon oreille. Cela me fait penſer aux mouvemens infinis que produit en moi le cœur, ce petit *organe* de la vie, comme fait le reſſort dans toutes les parties mobiles de ma pendule. J'ai appris que ma vie conſiſte dans le mouvement de ce cœur; qu'il ne peut ceſſer de battre pendant une minute ſans que je ceſſe de vivre, & que ma vie dépend encore de quantité d'autres parties d'une machine naturelle, mille fois plus admirable que l'horloge la plus reguliere, mais dont l'œconomie animale eſt expoſée à une infinité de dérangemens.

Mon eſprit qui penſe ces choſes-là, eſt mille & mille fois plus admirable que mon corps, & n'eſt point machine: ſes fonctions ſont d'une nature differente de celles des corps. Il connoît l'animal qui

lui eſt uni, & cet animal ne le connoît point.

Il n'y a point de machine qui ne ſoit l'ouvrage de quelque intelligence. Qui auroit pû la faire ce qu'elle eſt, qu'un être penſant qui l'a renduë propre à faire toutes ſes differentes fonctions ? C'eſt mon intelligence, c'eſt la partie la plus noble de mon être qui fait ce raiſonnement. C'eſt auſſi la plus intereſſante pour moi, car je préfére l'eſprit au corps. J'en ferai donc l'objet des idées dont je veux me repaître pendant que je veillerai. Je me détacherai, par la penſée, de tout ce qui n'eſt point eſprit ; j'écarterai l'animal, quoiqu'il faſſe une partie conſiderable de mon être, & je me retrancherai dans l'intelligence pure, ſi cela eſt poſſible.

L'eſprit eſt non-ſeulement plus ancien que le corps, il eſt enco-

re plus noble, il est auteur de tout ce qui est fait avec industrie & avec dessein. Car, où prendre du dessein & de l'industrie, que dans une intelligence? Il est donc la source de tout ce qu'il y a de mieux inventé dans le monde. J'ai une intelligence. Mon être, que je considere peu par un corps qui durera moins que ma pendule, me paroît considerable par mon esprit. Me voilà donc, je le repete, separée de tous les corps, du mien même, & renfermée dans l'esprit humain.

Or cet esprit, qui invente les Pendules & les Repetitions, qui a inventé la machine de Marli & tant d'autres, doit être l'ouvrage de celui qui a fait les esprits: car il n'a pas toûjours esté, & il ne s'est pas fait lui-même. Il doit être infiniment inferieur à l'esprit de son Auteur. Je remonte à cet Auteur,

en qui tout ce que je connois de plus grand doit être d'une maniere si haute, si superieure: mais je ne puis m'en faire d'idée que par ses productions: & dans ses productions, je n'en vois point de plus propre à mon dessein que l'esprit humain, ce qu'il y a au monde de plus noble, de plus grand, & de plus approchant d'une suprême intelligence. La mienne qui est son ouvrage, pense, refléchit sur sa pensée, l'examine, la corrige, la perfectionne, monte jusqu'à sa cause. Dans les bornes de ses lumieres, elle peut juger sainement de ses lumieres même, & peut-être en juger d'une maniere sublime. Elle peut se diriger, & parvenir, par des maximes qu'elle s'est faites, à une élevation, d'où elle se sert de guide à elle-même pour arriver à de certaines veritez. Ma raison, l'une des facul-

rez de mon ame, se fait des régles, une méthode : elle les croit propres à ses desseins : elle les suit, & trouve, par l'évenement, qu'elles sont ce qu'elle a crû qu'elles devoient être. Mon sentiment, autre faculté de mon ame, agit de concert avec ma raison. Celle-ci conduit le sentiment, & le sentiment excite la raison & les reflexions. Cet accord est une source de meditations pour mon ame.

Je vois que sans ma raison, mon sentiment est un aveugle plus aveugle que celui des bêtes, que leurs connoissances naturelles mettent en état de se passer de ma raison. Sans le sentiment, ma raison est froide, indifferente, & son indifference est une langueur & presque une impuissance. Bien plus, mon ame, hors de l'indifference, est incapable de juger sai-

nement, jusqu'à ce que le sentiment la porte au vrai. Elle a presque toûjours besoin de l'aimer, pour le connoître : Quand elle cherche ce qui la flatte au lieu de la verité, elle ne voit point ce qui est, elle voit ce qui n'est pas, elle tombe dans l'illusion, dans la folie. Il faut donc un concert dans les puissances de l'ame, un concert de lumieres & de desirs. Il n'y a que l'union de ces facultez, dans un certain degré d'élevation, qui puisse former l'harmonie excellente, exquise, d'une haute vertu, qui aspire fortement au bien, & d'une sagesse éclairée qui sert de guide à la vertu. Je comprens que cette harmonie seule peut former les grands caracteres, & leur donner l'égalité, la fermeté, sans lesquelles ils ne meritent jamais un si beau nom : Mais quand ils en sont dignes, je

ne vois rien, après la suprême intelligence, de plus grand & de plus approchant de son Principe.

Ces idées, si naturelles à un esprit qui se détache de la matiere, me font admirer la nature des intelligences, sans enorgueillir la mienne, & m'y font voir une sublimité, que toutes les disgraces humaines ne peuvent avilir. Cette sublimité me fait aspirer à des biens sublimes. Le bonheur des sens me paroît peu de chose. Je voudrois être heureuse du bonheur des esprits. Le mien est immense dans ses desirs, mais il est borné dans ses lumieres. Il fait cependant quelquefois, en s'élevant, plus de chemin que je n'en esperois. Animée par ces petits succés, j'aspire à de plus grands. Mais pour me fortifier, je voudrois connoître quelque ame forte & lumineuse, quelque sage,

comme je l'entens, s'il en est dans le monde, ou au moins quelqu'un qui, comme moi, souhaitât extrêmement de le devenir. Il n'est point de démarches, ni de voyages que je ne fisse pour .... Mais où m'emporte ma Philosophie? ne me corrigerai-je point? que diront les Lecteurs, qui ne lisent la Spectatrice que pour s'amuser? Quelles idées creuses, diront ces hommes, qui se traitent de raisonnables, & qui ne veulent point qu'on leur parle de leur raison? Messieurs, je n'y pensois pas, je vais parler d'autre chose. Je garderai mes idées creuses pour moi; non pas que je craigne de vous paroître folle: cela me feroit peut-être honneur dans l'esprit de quelques autres Lecteurs. Pourquoi donc? Parce que ces autres Lecteurs sont en fort petit nombre: je ne veux pas me borner à écri-

re pour une douzaine de ſujets diſpoſez à refléchir ſur eux-mêmes, & qui aiment à voir ſi un Auteur penſe comme eux. Que dis-je, une douzaine? Y en a-t-il bien ce nombre en France dans le goût de refléchir ſur cette partie d'eux-mêmes qui penſe? Je n'oſe en flater ma Philoſophie. L'homme n'eſt pas pour lui-même ce qu'il y a de plus intereſſant. Occupé ſans ceſſe de bagatelles étrangeres, à quoi ſonge-t'on dans ces intervales de ſommeil, dans ces temps de ſilence, de quiétudè, ſi propres à la reflexion? on repaît ſon eſprit d'argent, de terre, de maiſons, de meubles, d'équipages, de chevaux, & d'autres animaux, qui ſous la figure humaine ſont plus attachez à la terre que des bêtes, qui ne s'occupent point de ce qui les met audeſſus des bêtes, qui font tout

pour l'animal, qui lui cherchent des voluptez ſenſuelles, des commoditez, qui employent toute leur raiſon à en trouver d'exquiſes, ou à les rendre telles.

Avoüons cependant qu'on cherche auſſi quelques convenances pour l'ame. On veut s'élever, commander, dominer : c'eſt un plaiſir de l'ame. Mais ſur qui dominer ? ſur des hommes qui ſont preſque tous peuple. On n'eſtime gueres ce peuple ; on aime à le maîtriſer. Mais qu'eſt-ce que cette ſuperiorité ? une idée, un fantôme. Un homme travaille à ſe parer de cette idée de grandeur, d'un nom, d'un titre, qui ne changera rien dans ſa perſonne, mais qui le fera joüir dans ſa Province de quantité de ſoumiſſions apparentes. Il va ſe mettre, avec beaucoup de dépenſe & de peine, en état de les éxiger. On

lui payera un tribut de mines, de postures, de complimens. Mais je me trompe, ce ne sera pas à lui qu'on payera, ce sera à son titre, à son *extrinséque* qui est son seul objet. Il ressemble à une femme qui veut qu'on la trouve belle; qui ne pense pas à l'être, mais qui, avec des drogues blanches & rouges, se donne un air de beauté. Mon homme va se donner un air de grandeur, qui ressemblera à cet air de beauté, à un teint d'emprunt.

Si de certaines femmes vouloient être réellement belles, il y a des moyens pour y parvenir. Il faudroit dormir, vivre sobrement, être sage, au moins d'une sorte de sagesse. Si de certains hommes, qui ont de l'esprit, & une espece de conduite & de sagesse, mais qui ne peuvent vivre dans la médiocrité, vouloient être grands &

reſpectables, ils pourroient y parvenir. Il ne leur manque que de la vertu.

Le meilleur moyen de plaire pour une femme qui veut être aimée, eſt d'avoir de vrais agrémens. Qu'elle s'habille en Bergere, elle ne riſquera rien, elle en ſera plus belle, plus remarquée. Le plus grand moyen d'être reſpecté pour un homme qui veut de l'aſcendant, eſt le vrai merite, la vertu bien entenduë. Qu'il laiſſe là tout ſon faſte; qu'il congédie tous ces hommes qui vivent de ſa vanité: qu'il marche vétu ſimplement, & qu'il faſſe le bien qu'il peut faire; avec cette dignité qui n'appartient qu'à la vertu, il ne riſquera rien. La vraie vertu ſera toûjours une diſtinction ſublime, elle ſera toûjours reſpectée dans un homme que la naiſſance ou la fortune aura mis au deſſus

des autres hommes. Que dis-je? elle sera adorée. Elle fera de grandes, de belles passions, des passions au-dessus de l'inconstance, aussi sages que les autres seront folles, & aussi nobles que leur objet. Les vicieux même en seront touchez. Elle est belle pour tout le monde. On a plus que du respect pour qui sçait allier aux finesses d'une politique d'honnête homme, toute la dignité d'une vertu sage, douce, mais ferme, & fiere même, sur les maximes de l'honneur le plus délicat.

Pourquoi voit-on si peu de gens capables de souhaiter une si noble distinction? Pourquoi se contente-t'on d'une grandeur feinte & comique, qui se repaît de paroles, d'attitudes, prostituées à mille autres gens ausquels on ne voudroit pas être comparé? On leur fait les mêmes protestations de

dévouëment, de profonde soûmission. Cela satisfait, lors même qu'on sçait que ces adulateurs pensent le contraire, c'est toûjours un acte de soûmission. L'acte est réel ; la soûmission ne l'est pas. Souvent on le sçait ; rarement veut-on y penser : mais quand on y pense, on ne cesse point de l'éxiger ; parce qu'il y a toûjours quelque chose de flateur dans l'obligation où l'on met ses inferieurs de rendre ce faux hommage. Y a-t'il dans la nature quelque chose de plus creux & de plus fou que ces visions-là !

Me voilà descenduë, pour ne point trop m'éloigner du goût de la plûpart des Lecteurs, d'une méditation qui tendoit au sublime, à une contemplation d'extravagances. Ai-je bien fait ? il me semble qu'oüi. J'ai vû que je perdrois mon temps à vouloir leur inspi-

rer le goût d'une ſpeculation éle-vée : j'ai humaniſé ma Philoſophie, & de la grandeur des eſprits; je l'ai abaiſſée à leur folie. Combien de ces gens qui ne ſe liſent point eux-mêmes, préfereront la lecture d'un diſcours, qui les humilieroit s'ils s'étudioient, à celle d'un autre, qui les éleveroit, s'ils avoient un commencement d'élevation, ſans lequel on ne peut ſortir de ſa baſſeſſe? C'eſt qu'ils ne liſent que pour ſe divertir. La peinture du ridicule de leurs ſemblables eſt d'autant plus propre à produire cet effet, qu'ils ſont fort éloignez de s'y reconnoître. Mortels fortunez, s'il eſt d'heureuſes miſeres !

Mais je dois ici quelque explication à une autre eſpece de Lecteurs. Je les prie de croire que je les diſtingue comme je le dois, & de ne point trouver mauvais

que j'aye coupé court sur une speculation, dont le sujet me paroissoit beau. J'avois mes raisons pour cela. Mon *Resident* à Paris, qui a soin de l'impression de mes rêveries, & quelquefois de les traduire quand je les lui envoye écrites d'un stile embroüillé, m'a mandé que j'étois trop serieuse & trop Philosophe : que si je continuois à écrire sur ce ton-là, je ne me ferois lire que de mes pareils. Le Libraire, dans un avis à peu près semblable, m'a declaré la même chose ; ajoûtant qu'on ne lisoit plus comme jadis, pour penser, pour raisonner, & pour remplir le vuide du temps ; que le Quadrille ayant pris la place de tout cela, la Spectatrice & d'autres bagatelles ne se lisoient que pour passer un quart d'heure, & pour se réjoüir un peu : que pour réjoüir il falloit au moins un peu

de satyre. Qu'on ne trouvoit pas le mot pour rire dans mes raisonnemens; que cela faisoit baailler; que de pareils Ouvrages le mettroient dans le chemin de l'Hôpital, & qu'il me conseilloit cordialement de, &c.

Quand j'ai commencé à écrire, j'avois oublié cet excellent conseil. Si-tôt que je m'en suis souvenuë, je me suis corrigée: car je suis docile aux avis qu'on me donne. Si quelque Lecteur veut me gratifier des siens, il peut se servir de la voie de celui de mes Libraires qui demeure au Palais. Son adresse est au frontispice de cet Ouvrage. Il faudra mettre à Madame la Spectatrice chez Monsieur, &c. Je devrois peut-être dire *Mademoiselle*, puisque je n'ai pas l'honneur d'être mariée. Mais on m'a qualifiée de *Madame la Spectatrice* dans quelques

lettres qu'on m'a fait l'honneur de m'écrire sur cet Ouvrage. N'est-ce pas là un beau titre qu'on m'a donné ? On aura jugé apparemment que *Madame* convenoit mieux à une femme Auteur : que la qualité d'Auteur, si respectable depuis qu'ils font de certaines Epîtres dedicatoires, ne devoit pas moins avoir la vertu de damer une Demoiselle que celle d'Avocat, qui n'a jamais ni écrit, ni plaidé, ni travaillé, & qui ne fera jamais ni l'un ni l'autre.

Il n'est point d'Auteur sans Ouvrage : il est une infinité d'Avocats sans causes, qui ont moins de réalité que des Auteurs, & qui par cette raison ne doivent pas avoir plus de vertu pour damer les Demoiselles. Un raisonnement de cette force n'est-il pas sans replique, & n'ai-je pas bien fait d'accepter le beau titre

de Madame, dont nous ſommes ſi ambitieuſes nous autres filles, & que nous achetons quelquefois ſi cher.

F I N.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sçeaux: *La Onziéme Semaine de la Spectatrice.* A Paris le 12. de Septembre 1728.

CAMUSAT.

LA SPECTATRICE,

Douziéme Semaine.

Le prix est de Six Sols.



A PARIS,

Chez la Veuve PISSOT, Quay de Conty. à la descente du Pont-Neuf, à la Croix d'Or:

Et au Palais, chez JEAN DE NULLY Grand'Salle du Palais, à l'Ecu de France.

M.DCCXXVIII.

Avec Privilege, & Approbation.



LA SPECTATRICE,

Douziéme Semaine.

COmme je ſuis ſujéte aux beſoins des deux Sexes, parceque je me traveſtis pour les raiſons que j'ai dites, je m'aviſai un de ces jours d'aller, habillée en homme, achetter des coëffes de papier, pour mettre ſous ma perruque. J'en trouvai à choiſir; & comme j'en choiſiſſois, j'apperçus, ſur une tête de bois, une calotte

de toile cirée, d'une figure différente des autres. On me dit que celle-là étoit pour Femme.

Je fus fort étonnée d'apprendre que les têtes des deux Sexes, qui sont le siege de leur raison, fussent d'une forme differente.

J'avois l'esprit rempli des idées confuses qu'excitoit en moi la plaisante forme de cette calotte verte, & je ne parlois plus de mon emplette. Mais je remarquai que l'ouvriere me regardoit fixement, aussi surprise, sans doute, de mon silence & de ma distraction, que je l'étois de ce qui la causoit. Est-ce que vous ne sçaviez pas, me dit-elle que les têtes des femmes ne sont pas faites comme celles des hommes? Non, en verité, lui répondis-je. Mais, continuai-je, d'où vient que je ne vois point ici de coëffes en papier de cette figure, pour mettre sous la perru-

que... Que voulez-vous dire, interrompit-elle, avec vos coëffes de femme pour mettre sous la perruque? Venez-vous ici pour me faire perdre mon temps & vous mocquer de moi? Allez vous faire coëffer au Regiment de la Calotte, & me laissez travailler.

Je m'apperçûs dans ce moment de mon absence d'esprit, & que cette Marchande ne pouvoit pas deviner comment j'avois besoin de coëffes pour femme, sous une perruque. Pour l'appaiser, je lui en païai grassement quelques-unes, & la voïant radoucie, Madame, lui dis-je, je ne suis point moqueur: je vous demande des coëffes de papier pour tête de femme, parce que j'ai une Sœur qui voudroit essaïer si le papier prendroit l'humidité de la sienne. Mais, dit la Marchande, il faudroit en avoir la mesure. J'étois si distraite, que

je pensai lui présenter la mienne pour modéle. Cette femme si experimentée sur les figures des têtes, alloit connoître mon sexe, si j'eusse ôté ma perruque, & peut-être se scandaliser, d'une grande force, de mon déguisement. La raison me revint encore. Ma Sœur, lui dis-je, n'a la tête ni plus grosse ni plus petite que moi. Quant à la tournure, vous êtes au fait. Oüi en général, répondit-elle, mais il y a des différences: les têtes de femmes ne se ressemblent qu'en gros. Là-dessus elle m'en montra plusieurs qu'elle avoit fait faire en bois, pour l'éxactitude, disoit-elle. Je lui marquai celle qui me parut la plus approchante de la mienne, & lui laissant une piéce d'argent, je sortis songeant à ces figures: car un esprit philosophe trouve à méditer sur une infinité de choses qui exciteroient à

peine la ſimple attention des autres eſprits.

Arrivée dans ma chambre, j'entendis le bruît d'une voiſine, qui ſe fait battre regulierement tous les jours par ſon mari, mais dont les invectives ne ceſſent point pendant que les coups ſe donnent, & cela ſans préjudice de ce qui lui reſte à dire après la ſcene finie.

Comme j'avois la mémoire fraîche de ce que je venois de remarquer en Ville, il faut, dis-je en moi-meme, qu'il y ait quelque choſe de bien étrange aux têtes de cette eſpece là. Or il y en a une quantité de cette eſpéce, à qui les hommes ſont obligez de céder, parce qu'ils ne veulent pas les tuer, & qu'il le faudroit, pour les obliger à céder elles-mêmes. Cette fureur eſt plus un vice des têtes des femmes, que de celles des hommes. Les têtes de femmes ſont

donc autrement faites que celles des hommes, en dedans aussi-bien qu'en dehors : Or, qui a la tête autrement faite qu'un autre, doit vrai-semblablement avoir aussi la raison faite d'un autre façon. Il est donc fort naturel qu'il se trouve, entre les hommes & nous, tantôt à nôtre profit, tantôt à nôtre perte, d'assez grandes differences dans la maniere de penser, de faire entendre nos pensées, de nous conduire, de gouverner ceux qui dépendent de nous, ou d'être gouvernez par d'autres ; qu'enfin, jusqu'à nôtre sagesse & nôtre folie aïent souvent des caracteres qui les distinguent. C'est que ce qui raisonne en nous ne se ressemble pas plus que les vaisseaux dans lesquels se forment nos raisennemens.

Peut êtr que ceux qui ont dit que les ames n'ont point de sexe

se sont trompez. Ne pourroit-on pas dire au contraire, que la raison, qui est la principale partie de l'ame humaine, étant une raison d'homme ou de femme, elle est en quelque sorte de l'un ou de l'autre sexe ? Celle des hommes prétend raisonner mieux que la nôtre. Ils veulent aussi être par le corps des animaux plus parfaits, & ils fondent ces avantages sur un raisonnement d'homme, dont je veux m'instruire à fond quelque jour, & qui m'a déja parû ne valoir pas grand'chose. La raison de nous autres femmes, qui juge à sa maniere, & qui, si elle n'est pas plus raisonnable que l'autre, est au moins plus modeste, dit que nous ne pensons pas moins bien que les hommes, & que nous penserions mieux, au moins quelquefois, si nôtre raison étoit aussi exercée, aussi cultivée par l'édu-

cation & par les affaires, que la leur. Elle dit aussi qu'il est ridicule aux hommes de se croire des animaux plus parfaits, par cette raison pitoïable, qui fait que, quand ils peignent de certains animaux, ils préferent leur sexe au nôtre, & aiment mieux peindre un mâle qu'une femelle. Voilà un raisonnement de femme, dont une infinité de femmes sont capables, & qui conclut le contraire du raisonnement des hommes.

Lequel est le plus sensé? Il vaudroit autant demander laquelle des deux formes de tête est la meilleure. Qui décidera? Il nous faudroit un hermaphrodite parfait. Où trouver cet animal neutre, cette raison désinterressée? Demeurons donc dans les doutes, & pour la conservation de nos droits, ne soïons pas assez sottes pour ceder aux hommes ce que nous

ſommes autant en état de leur diſputer, au moins à en juger par nôtre raiſon, qu'ils le ſont de ſoûtenir les prééminences de leur virilité : qualité dont les avantages n'ont point empêché qu'en tous les temps les femmes n'aïent joüé de grands rolles dans le monde, n'aïent ſouvent fait les plus grandes affaires, & gouverné ceux qui gouvernoient les autres hommes.

On me dira peut-être que ce n'a pas été par une ſuperiorité de tête. Par où donc, par leurs charmes ? Pluſieurs femmes très dépourvûës d'agrémens, & même de jeuneſſe ; tranchons le mot : juſqu'à des vieilles, qui étoient de maîtreſſes femmes, ſe ſont renduës maîtreſſes de l'eſprit de leurs amis ou de leurs époux, par une ſuperiorité ds génie, une capacité de ménager les eſprits, qui eſt un des grands talens de l'eſprit humain, & que

les esprits de nôtre sexe ont souvent dans un plus haut degré que que les esprits d'hommes.

Les têtes, les esprits, les ames ont donc un sexe. Ceux d'hommes sçavent qu'en certaines rencontres ils auroient besoin des talens de l'esprit de femme; par éxemple d'une capacité de sentir finement de certaines petites choses qu'ils dédaignent, qui décident quelquefois du succès de leurs plus grandes affaires; & auxquelles bien leur prend que nous soïons aussi propres qu'ils en sont incapables, ou qu'ils affectent de l'être, par un esprit d'homme, qui n'est qu'un orgueil assez mal entendu.

Pendant que je suis en train de réver sur le Chapitre des têtes, je considére que, quoique ce qu'elles renferment soit sans comparaison le plus important, ce qui en paroît ne laisse pas de l'être extrême-

ment. Si leur interieur est le lieu où se pensent tant de belles & bonnes choses choses ; s'il est le siege de la raison humaine, le visage est celui, non-seulement des beautez & des laideurs qui font le charme ou le supplice des yeux, il est encore souvent le signe de celles qu'on ne voit que par l'esprit ; & il les marque quelquefois si fortement, qu'il donne un puissant démenti aux apparences trompeuses de nôtre artificieusé politesse : il est assez souvent comme l'enseigne des mœurs, des caracteres, des penchans, des passions dominantes, de l'esprit, & même de la vertu. Il exprime quelquefois assez pour annnoncer de grandes qualitez aux connoisseurs, je veux dire à ceux qui en sont assez bien pourvûs eux-mêmes pour les sentir dans les utres. Comme il y a des phisionomies équivoques, il y

en a auſſi d'autres qui ne peuvent tromper les habiles, ſur tout quand ils ſçavent concilier les manieres, les paroles & les regards avec la phiſionomie. Celle-ci ſeule eſt plus ſignificative que ne le croiroient ceux qui n'y entendent rien, ou qui, pour s'y être laiſſez tromper, ſont tombez dans une forte prévention contre les phiſionomies. L'art de s'y connoître eſt auſſi utile qu'il eſt agréable & curieux. On voit des yeux qui, ſi j'oſe le dire, ſont plus des beautez de l'ame que du viſage. Ces beautez ſont les plus touchantes pour les perſonnes d'un certain goût: Elles font des paſſions pour l'eſprit, s'il m'eſt permis de m'expliquer ainſi, de vives amitiez, plus parfaites que l'amour, ou un amour à l'épreuve des rides & de la vieilleſſe.

Ainſi, Lecteur, la méditation des têtes ne feroit pas frivole, quand

même on s'en tiendroit à leur forme exterieure, & qu'on ne les regarderoit que du côté qui marque, au moins en partie, comment elles sont faites au-dedans.

Mais que la méditation seroit curieuse, pour qui connoîtroit les diversitez interieures & infinies du dedans de ces têtes qui reçoivent d'une maniere si differente les impressions des objets ; de ces originaux qui se persuadent qu'ils voïent une verité bien claire dans ce qui paroît à de bons esprits manifestemeut faux ; qui croïent sentir quelque chose de lumineux & d'incontestable dans des idées abstraites de ce qui n'est point ?

Que j'aimerois à voir les differentes formes des cerveaux de tant d'especes de foux, dont la terre fourmille ; de la plûpart des Philosophes ; de ces gens à minuties, qui font les petites choses

avec un grand ordre, avec une parfaite éxactitude, à jour nommé, à heures précises; des tracassiers, des éplucheurs de bagatelles; des fats; des critiques; incapables de tout autre métier que la critique, & de faire des ouvrages beaucoup moins bons que ceux qu'ils trouvent mauvais: Enfin de ces têtes superbes, qu'une petite prospérité renverse; dont la bonne fortune fait le malheur de ceux avec qui ils devroient la partager; que les seules disgraces peuvent remettre dans leur état, & qu'on ne peut rendre traitables qu'en les rendant miserables par la nécessité de tomber de leur grandeur imaginaire à une bassesse effective.

Que j'aimerois aussi à voir les dispositions contraires & *anthipatiques* à celles-là; par éxemple, celle du cerveau où loge la raison d'une ame grande, ferme, & qui

semble dépendre moins d'une tête, que de ses qualitez naturelles, & des maximes qu'elle s'est faites : une raison que la plus haute prospérité ne peut altérer, parce qu'elle est au-dessus de tous les changemens exterieurs qui arrivent à l'homme, & que nulle adversité ne peut humilier, parce qu'elle est naturellement fiere de cette fierté raisonnable, qui, sans orgüeil, est aussi superieure aux grandeurs de la fortune qu'à ses revers, parce qu'elle se sent plus grande que toutes les fortunes.

Mais cette curiosité me semble puerile dans ce moment. Je ne sçaurois comprendre que tant d'élévation, de dignité, d'égalité puisse loger dans un cerveau, & dépende d'une tête sujette à mille changemens.

Je sens que je vais me dédire, au moins en partie. Mais qu'im-

porte ? J'en ferai gloire si la raison veut que je me dédise ; & il me semble quelle le veut. Je dirai donc qu'il y a des esprits indépendans, au moins dans ce qu'ils ont de plus estimable, & des têtes & des cerveaux & des sexes ; ils sont au-dessus des sexes, & je crois qu'ils n'en ont point.

Donnez moi une ame éclairée, dont les lumieres sont sensées, fermes, penetrantes & solides ; qui ne voit les objets que ce qu'ils sont & les voit également dans tous les tems : qui se sent fortement incapable, & dans le comble des grandeurs, & jusques dans la pauvreté, de s'oublier & d'oublier ses amis ; destimer ce qu'elle méprisoit, ou de mépriser ce qu'elle a estimé ; toujours bienfaisante, mais toujours noble & toujours grande, d'une grandeur qui ne céde point aux fausses

grandeurs, & qui ne cesse point de respecter les veritables; enfin qui ne se dément jamais des plus excellens principes: je ne m'informe point du sexe; ou si je suis curieuse de voir la personne doüée d'une ame de cette trempe, ce n'est que pour satisfaire à une envie, que je n'aurois peut-être pas, si je n'étois pas unie moi-même à un corps. Que celui qu'habite une ame si sage, si vertueuse & si haute, paroisse avec toutes les infirmitez & tous les défauts des corps; il sera respectable pour moi, parce qu'il sera celui d'une ame que j'honore, que je revére, & dont les beautés qui occupent mon esprit tout entier, effacent & absorbent toutes les laideurs de sa maison.

Quelques Lecteurs critiques m'avoüeront qu'une ame de cet ordre seroit au-dessus des sexes &

de tout le reste : Mais, diront-ils, où en trouver d'ainsi faites ? Cette idée n'est qu'une belle vision : Nous n'en connoissons point de cette espece. Je n'en connois point non plus ; mais je ne conclus point de là que mon idée soit une chimére : Au contraire, j'en cherche la realité avec autant de passion qu'en ont tant d'hommes pour des choses qui me paroissent de pures visions, & qui n'approcheront jamais de ce que je cherche. L'idée seule que j'en ai est déja un grand bien pour moi, & me flatte d'un petit raïon d'esperance. Que sçai je si quelque personne distinguée par de grandes qualitez, prenant mon goût pour une espece de mérite, aprés avoir lû cette feüille, ne raisonnera point de cette façon, ou à peu près de même. Voici un Auteur qui a de la morale, je voudrois le connoître. Il

se qualifie de fille, & de bâtarde. Cela est fort modeste. On dit que c'est une femme ambulante qui s'est soustraite aux servitudes de son sexe, & qui, sous differentes formes passe depuis quelque temps, sa vie en plusieurs endroits, à penser & à donnner au Public ses réfléxions, telles que nous les lisons. D'autres disent que le fond de cet Ouvrage est d'une fille qui pense mieux qu'elle n'écrit; & que le stile est d'un de ses amis qui écrit moins mal qu'elle. Mais qu'importe de quel sexe soit l'Auteur des pensées? je m'en tiens à la fille bâtarde, puisqu'elle se donne pour telle. Elle parle souvent du mérite: elle s'y connoit un peu: elle a le goût assez bon, & quelque noblesse dans le goût: c'est toûjours beaucoup; & assez pour être, comme elle dit, au-dessus des sexes: J'aime sa maniere de penser: Je

crois qu'elle aimeroit aussi la mienne ; qu'elle me préviendroit si elle me connoissoit, & si elle jugeoit que j'en valusse la peine ; elle me demanderoit mon amitié; nous lierions un commerce d'esprit qui me feroit peut-être beaucoup de plaisir, mais elle ne me connoit pas, & ne peut sçavoir mes dispositions. Je puis facilement lui apprendre que je simpatise avec elle. J'ai envie de lui envoïer de mes réfléxions à l'adresse qu'elle a donnée pour ceux qui auront quelque chose à lui dire sur son Ouvrage. Voïons ce qu'elle répondra, & si elle goûtera mes idées comme je goûte une partie des siennes. Ecrivons-lui, sans consequence, une Lettre anonyme & philosophique ; de cette philosophie aisée, qui tend à l'agréable comme à l'utile. Donnons-lui aussi une adresse. Cela ne m'engagera

à rien. Elle ne me connoîtra point si je ne veux point être connuë ; & je ne le voudrai, qu'autant qu'il se trouvera de ces convenances mutuelles, qui se sentent bien vîte entre gens comme nous... Mais ne suis-je point un peu folle de faire de ces Châteaux en Espagne ? Quel Lecteur s'aviseroit de voir si mes pensées quadreroient aux siennes sur quelque sujet interressant ? On se moquera de moi ; eh bien, soit. Je ne m'en formaliserai point. Je ferai tant que je vivrai des Châteaux en Espagne sur tout ce qui me fera plaisir. Les idées agréables sont de grands biens, & à le bien prendre, les plus grandes félicitez ne sont souvent que d'heureuses idées.

FIN.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sçeaux : *La Douziéme Semaine de la Spectatrice.* A Paris le 12. de Septembre 1728.

CAMUSAT.



LA

SPECTATRICE,

Treiziéme Semaine.



JE me ſuis promenée ce matin avec deux hommes, dont la raiſon étoit un peu dérangée. L'un qui eſt paſſablement judicieux, lorſqu'il eſt de ſang froid, avoit du vin dans la tête, trop peu pour qu'il y parût, mais aſſez pour raiſonner fort mal; l'autre eſt de ces eſprits peu

ſenſez, qui ne ſe font point remarquer dans le grand nombre de leurs ſemblables, & qui ne dérangent point la ſocieté, mais qui penſent ſingulierement & ſouvent faux. Je les faiſois raiſonner l'un contre l'autre, car ils étoient preſque Antagoniſtes, & je régalois ma Philoſophie de cette *bataille d'eſprits*, comme on ſe divertit d'un combat de Cocqs ou d'autres Animaux qui ne s'accordent point.

J'écoutois avec un plaiſir de Philoſophe, qui ſe croit plus raiſonnable que tels & tels de ſes confreres, j'écoutois, dis-je, les raiſonnemens abſurdes de celui qui avoit la tête un peu échauffée par le vin; & je diſois en moi-même: l'état de cet homme-là ne s'appelle point yvreſſe. Il en a pourtant un peu. Il tire de ſes principes, qui ne ſont que des idées, des concluſions qui ne ſont pas

plus réelles : il en affirme la verité : il la voit, dit-il, par de bonnes raiſons. Mais c'eſt ſon eſprit malade qui voit, comme un homme en délire, ce qui n'eſt point, & ne voit pas ſon mal qui eſt réel. Quelle pitié, m'écriois-je interieurement, de ne pas voir en ſoy ce qui y eſt, & de prétendre voir ailleurs ce qui n'y fut jamais ! Cela vient ſans doute, continuois-je, d'un certain dégré d'yvreſſe qui dérange cet eſprit-là.

J'ay *tranſporté* mon attention à celui qui étoit à jeun, & qui penſoit d'une maniere oppoſée, mais auſſi folle. Il raiſonnoit à peu prés comme celui qui avoit trop déjeuné ; & il prétendoit prouver clairement le contraire des ſentimens de l'autre. J'ay entrepris de lui faire entendre raiſon ; j'eſperois au moins quelque ſuſpenſion de celui qui devoit jouïr plus tran-

quillement de ſes lumieres: Voyant que j'y perdois mon tems, j'ay continué à me promener avec ces deux fous ; mais renfermée dans moi-même, rêvant, & ne les écoutant plus. Alors j'ay commencé ma Speculation ſur les eſprits faux. En voilà deux, diſois-je, également malades d'une maladie dont ils ne ſouffrent pas, mais qui me fait ſouffrir moi, parce que j'ai de la raiſon, ou parce que ma raiſon, qui n'eſt peut-être pas la plus ſaine des trois, *antipathiſe* pourtant avec les deux autres.

Je compare un eſprit faux à un eſtomach mal ſain, qui ſans douleur ne laiſſe pas de faire une mauvaiſe digeſtion des bons mets qu'il reçoit, & incommode mon odorat par de fâcheuſes exhalaiſons. L'eſprit à ſa maniere de digerer les idées qu'il reçoit. S'il n'eſt pas ſain, il en fait une digeſtion déſa-

gréable pour les autres esprits. Par cette raison, le mien étoit incommodé des productions de ceux-là, qu'il trouvoit *viciez*, l'un par des vapeurs Bachiques, l'autre par..... Le dise qui pourra. Mais un esprit, qui n'est pas sensé, raisonne comme digere un estomach qui n'est pas sain, ou comme pense une tête troublée par des vapeurs ; il croit voir ce qui n'est point. Quelle misere pour une ame qui n'est alterée par aucune cause étrangere, de ne pouvoir s'en prendre qu'à elle-même d'un tel égarement !

Mais cette misere ne seroit-elle point un peu generale ? qu'en dis-tu Lecteur ? N'as-tu jamais raisonné serieusement sur des principes faux, sur des êtres supposez ? N'as-tu point conclu de ces raisonnemens ce qui n'étoit pas ? Oserois-tu le nier ? Ce seroit me dire que tu n'as jamais été dans l'erreur :

Car l'erreur eſt préciſément cet état de l'eſprit qui penſe affirmativement le faux; qui dit, *cela eſt*, d'une choſe qui n'eſt point, ou, qui pis eſt, du contraire de ce qui eſt : Etat plus miſerable, ſelon mo, que l'extrême ignorance qui ne décide rien : mais, je le repete, cet état n'eſt-il point une maladie univerſélle, dont tous les hommes ont plus ou moins d'accès ?

Lecteur, qui que tu ſois, cette queſtion ne commence-t'elle point à t'humilier ? Voir dans tes prétenduës lumieres ce qui n'a point de réalité, le ſoutenir avec autant d'aſſurance que s'il en avoit, & avec une audace au moins intérieure contre des gens qui voyent plus clair que toi dans un intervale ſenſé, & décider qu'ils ſont dans l'erreur, par cette ſeule raiſon qu'ils ne penſent pas comme toi; n'avoüeras-tu pas que c'eſt un

délire parfait, une maladie, une imbecilité, une yvresse de l'esprit humain ? Car si tu as le courage de décider contre toi cette question de fait, tu ne trouveras point mes termes trop forts, & tu me les dicterois toi-même.

Or l'humanité est pleine de ces esprits-là. Chacun, sans se mettre en peine de ce que les choses sont indépendamment de ses fantaisies, ni de ce qu'en pensent d'autres esprits qui ne lui sont pas inferieurs, décide de la verité, de la certitude même : & de l'évidence de quantité d'idées à peu près semblables à celles qui se forment dans un cerveau alteré par des vapeurs Bachiques. Sot orgueil, vanité ridicule. Non, je n'ai point de termes pour exprimer comme je le voudrois, l'impertinence & l'extravagance de cette présomption !

Telle cependant me paroît cel-

le de la plus grande partie de ce qu'on appelle Gens d'efprit. Ce font pour moi des efprits malades, & dont la maladie eft prefque toûjours incurable.

Quelle hiperbole ! Que nous vient prêcher cette folle, dira quelque Lecteur d'une efpece que je m'imagine ? qui a dit à cette Philofophe que fon efprit n'eft point malade lui-même, & plus malade que les nôtres ?

Il ne faut point agacer une femme autheur ; celles de cette efpece-là font vindicatives. Dis-moi un peu, Lecteur imbecile : car il faut l'être pour m'apoftropher ainfi : qui t'a dit que je croi mon efprit plus fenfé que le tien ? J'ai peut-être des accès d'une folie que la tienne ne fçauroit égaler. Que fçai-je ? on ne voit gueres cela foi-même.

Mais en cas que je fois auffi ma-

lade que toi, pourquoi garderois-je le silence, quand j'entends caqueter le genre humain, & la moitié du monde se moquer de l'autre & en être moquée. Ce dernier est le pis qui puisse m'arriver. J'aurai toûjours eu, comme les autres fous, le plaisir de contrôller mes semblables.

Mais, diras-tu, ces libertez pourront attirer à l'Auteur une riposte vigoureuse de quelqu'un qui ne sera pas imbecile. Eh! plût à Dieu qu'il me fit connoître toute ma folie. J'ai ma bonne part de l'imbecilité humaine : je l'avouë avec humilité dans ce bon moment ; car la raison est humble, & la mienne qui se croit un peu raisonnable à present, est la très-humble servante des bons avis, lors même qu'ils sont dictez par la satyre. Il est vrai que cette soumission me coute un peu ; car quand on me

découvre mes égaremens, je commence ordinairement par ne le pas trouver bon : voilà l'humanité. Ensuite l'humanité me semble pitoyable: voilà la Philosophie. Après cela je ris de mon petit orgueil qui a voulu regimber : c'est un effet de la Philosophie aisée qui n'est point pédante, & qui se réjouit du ridicule, même à ses dépens. Enfin j'essaïe à me corriger, & j'y réussis quelquefois : voilà le grand fruit de la Philosophie, fruit délicieux pour les ames Philosophes quand elles ne sont point en délire. Aussi quand je n'y suis point, je le ceuille avec un plaisir qui me fait pardonner mon défaut à celui qui me la découvert, l'eût-il fait par pure malice.

Trouverai-je quelque Lecteur dans ce goût de correction passive. S'il en est un bien ferme là-dessus, je l'aime déja. Nos folies simpa-

thiſeront en ce qu'elles ne ſeront point *tenaces*, & nos raiſons ſimpathiſeront auſſi apparemment, en ce qu'elles ne riront pas moins de nos folies, que de celles de tant de nos Confreres.

Je me promenois un de ces jours avec un des miens grand raiſonneur; mais dont ni la raiſon ni la folie ne ſimpathiſent point avec les miennes. Il me debita ce jour-là une de ſes viſions les plus creuſes ſur la raiſon, qu'il aime juſqu'à là folie. C'eſt le terme dont je me ſers pour marquer qu'il ne l'aime pas en homme ſage.

Si j'étois Roi, diſoit-il, *je peuplerois une petite Ville des perſonnes les plus raiſonnables de mon Royaume, après les avoir fait choiſir dans les deux ſexes. J'y ferois mon ſejour ordinaire, pour avoir le plaiſir d'y voir ce que j'aime le mieux, l'union, la concorde, le bon gouvernement dans les affaires generales*

& dans l'interieur des Familles. Je m'en fais une delicieuse idée, quoique chimerique pour un Particulier comme moi. Concevez-vous, ajoûtoit-il avec enthousiasme, *l'harmonie de ce gouvernement general avec le particulier? Je la conçois*, lui répondis-je, *comme une idée, mais ... Je prends un grand plaisir*, reprit-il en m'interrompant, *à observer quelquefois chez un Curieux, l'égalité de deux bonnes Pendules. Elles vont & sonnent comme de concert. Il est vrai que leur concert n'est pas toujours si juste, car il n'y en a point de parfait en ce monde: mais quand il se dérange, on le rétablit dans un instant, facilement, & pour long-tems. Qu'il seroit doux de vivre & de penser avec des esprits qui raisonneroient dans un concert aussi durable & aussi facile à entretenir que celui de ces Pendules. J'aurois cet agrément dans ma petite Ville. J'en ferois ma Cour. Je ......*

Il n'étoit pas prêt à finir, car les

ſpeculatifs abondent preſque toûjours en grandes & impratiquables idées. Si je l'euſſe laiſſé continuer, je n'aurois pas eu le tems de debiter auſſi les miennes

Vous errez, lui dis-je, & de bien des façons. Si vous ſepariez les ſages d'avec les fous, qui gouverneroit ceux-ci, qui les retiendroit, qui les empêcheroit de ſe manger ? Mais trouveriez-vous dans un Royaume aſſez de gens raiſonnables pour peupler ſeulement une Bourgade ? Il n'y a pas d'apparence.

Vous vous trompez encore en croyant que ces gens les plus raiſonnables de votre Royaume penſeroient de concert. Les raiſons ne ſe reſſemblent gueres, qu'en ce que chacune donne l'excluſion à celles qui lui ſont opposées. La plus chétive, la plus miſerable s'attribuë ce privilege avec autant de confiance que d'autres qui lui ſont extréme-

ment ſuperieures. C'eſt une maladie univerſelle, ou peu s'en faut, & une yvreſſe de la raiſon. Il n'y a peut-être de raiſonnables que ceux qui renoncent à ce privilege ; mais je n'ai pas encore trouvé un eſprit qui ſe fut ſeulement apperçû qu'il eut beſoin d'y renoncer ; à plus forte raiſon qui fût capable de mettre ſans partialité ſa raiſon dans une juſte balance avec celle d'un homme des plus ſenſez, de les peſer dans une entiere ſuſpenſion d'amour propre, de ne raiſonner que pour la verité, & de reconnoître auſſi nettement ſon faux que celui des autres eſprits. Je ne vois pourtant que cette bonne-foy, cette grandeur, & ce vigoureux deſintereſſement qui puiſſent nous tirer des délires de notre foible raiſon, & former entre pluſieurs eſprits un concert de lumieres & de ſentimens, & peut-être de goûts & de

plaisirs choisis, dont votre idée n'approche point, & dont il n'y a de capables que les ames vrayes & assez grandes pour connoître toutes leurs petitesses.

J'allois continuer & peut-être long-tems ; mais le Philosophe *Adverse*, dont la raison donnoit l'exclusion à la mienne, m'interrompit par droit de represailles. Prenez garde, me dit-il, de vous égarer, en folle qui prêche contre les folies humaines. Il avoit peut-être raison. Il voulut critiquer mes sentimens. Il étoit tard, je me dispensai de l'entendre, & je n'eus peut-être pas tort.

Il faut que je dise encore quelque chose sur l'yvresse des esprits faux. C'est un état qui ne se sent point. Lecteur, c'est peut-être le tien en lisant ceci, soit que tu approuves ou que tu condamnes. Peut-être est-ce le mien, en l'écri-

vant. Si tu dis que c'est le mien, moi, qui ai ma petite confiance je crois que c'est le tien, sauf correction pourtant : & avec ce correctif je gagerois que je suis un peu raisonnable en ce moment. Mais si nous raisonnons differemment, je doute fort que le correctif pût nous accorder.

La discordance de certains esprits, plus éclairez, & qui sembleroient devoir mieux s'accorder que les autres sur leurs vrais interêts, est depuis long-tems un sujet d'admiration pour moi. Je vieillis dans cette contemplation, sans oser esperer d'en trouver en toute ma vie deux ou trois seulement, dont le concert dans le vray de la raison, soit comparable à celui des bonnes Pendules dans le vrai du tems. J'en gemis, & je m'en prends à l'orgueilleuse yvresse d'un petit animal pensant, aussi attaché à la

preference de ſes opinions, qu'incapable de donner une bonne raiſon de ſa preference, quoiqu'il ſe mêle de raiſoner. J'eus hier la foibleſſe de me mettre en colere contre un de ces animaux, qui, quoiqu'il ne ſoit pas des plus imbéciles, ne voulut pourtant jamais douter, ſi un autre animal de ſon eſpece, pour qui il a de l'eſtime, avoit autant de raiſon que lui de ſoutenir une opinion contraire à la ſienne.

Nous eſtimons une raiſon étrangere, quand elle fait concert avec la nôtre. Il a raiſon, diſons-nous d'un homme qui penſe comme nous: s'il penſe autrement, nous diſons qu'il a tort. Lecteur, voilà ta Regle, quoique tu ne t'en ſois peut-être jamais apperçû. C'eſt comme ſi tu diſois à celui qui penſe autrement que toi, *Ma raiſon eſt la raiſon, & c'eſt par elle que je decide que tu n'es pas raiſonnable.*

Au lieu de regler ton jugement sur ce qui est, tu conclus de ton jugement que la chose est ce que tu l'as jugée : & au lieu de conclure de l'opposition d'un autre jugement au tien, que tu pourrois te tromper, tu dis que c'est lui qui se trompe: & tout cela est fondé sur ce principe sous-entendu, mais souverainement décisif, que ta raison, quoique contredite par tant d'autres, est la bonne, la vraie, & ta regle pour juger de la raison de tes semblables, & même de celle des premiers hommes. Si tu n'as point d'autre principe de cette extravagance, y a-t'il une imbécilité, une yvresse, un délire plus fou que celui-là ?

Combien de milliers d'hommes en conviendront, qui n'en feront pas plus touchez que si ce n'étoit pas leur propre folie. Combien d'autres, sans penser à mettre à profit cette speculation, si elle est

fenfée, diront, cela eſt aſſez ſingulier, & n'en feront que rire. Cependant y a-t'il une dégradation de l'eſprit humain, plus humiliante pour qui ſait s'humilier. Mais ceux qui ne ſavent que rire de ces choſes-là, ne penſent à humilier que les autres : Et ſur quels ſujets ! Il faut les voir ridiculiſer auprès de leurs ſemblables un Homme ou une Femme ſenſée, ſur le defaut d'un Panier, ou ſur une Perruque qui n'eſt pas aſſez poudrée.

FIN.

Cette Feüille-cy a été fort retardée. Peut-être ne s'en ſera-t'on pas apperçû. Mais comme c'eſt l'ordre qu'on s'excuſe en pareil cas, je crois devoir dire que des affaires indiſpenſables m'ont empêchée d'être exacte, & que je le ſerai davantage à l'avenir.

De l'Imprimerie de C. L. THIBOUST.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux : *La Treiziéme Semaine de la Spectatrice.* A Paris le 9 de Decembre 1728.

CAMUSAT.

LA SPECTATRICE,

Quatorziéme Semaine.

Le prix est de Six Sols.



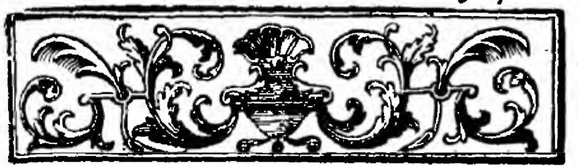
A PARIS,

Chez la Veuve PISSOT, Quay de Conty, à la descente du Pont-Neuf, à la Croix d'Or :

Et au Palais, chez JEAN DE NULLY, Grand' Salle du Palais, à l'Ecu de France.

M. DCCXXIX.

Avec Privilege, & Approbation.



LA SPECTATRICE,

Quatorziéme Semaine.



ENtre les Perſonnes qu'on prétend caracteriſer en les traitant de Philoſophes, ce qui ne leur fait pas grand honneur dans ce ſiecle, j'en remarque qui négligent les plaiſirs d'animal, & ne s'attachent qu'à ceux de l'eſprit. Font-ils bien, ou mal? c'eſt ce que je ne déciderai pas, quoique je ſçache bien qu'en dire. Mais ſi quelque

Lecteur veut sçavoir quel est mon goût là-dessus, je lui dirai que je suis un peu de cette espece là. Je satisfais ordinairement ma faim *de la premiere chose trouvée*, pourvû qu'elle soit de qualité passable, & susceptible d'une bonne digestion. Le plus souvent, quand je suis à Paris, je fais apporter mes repas de l'Auberge voisine, que certains friands appellent Gargotte, parce qu'ils ont le goût trop usé pour la trouver, comme je fais, une assez bonne Auberge.

Hier, premier jour de l'année courante, je voulois vivre seule & en repos, & penser à des objets qui m'interressoient, pendant que tant de gens couroient les ruës & se disoient machinalement tant de choses triviales. Après trois ou quatre complimens, faits de bon cœur à quelques personnes que je distingue des amis ordinaires,

j'allois m'enfermer dans ma solitude ; mais comme il faut manger pour vivre, seule ainsi qu'en compagnie, je crus devoir *préalablement* honorer d'une petite visite l'Hôte de mon Auberge ou Gargotte, comme il vous plaira, (les Philosophes s'embarrassent peu des noms.) J'y allai donc, & je lui souhaitai toutes les prosperitez de son état. Ce bon homme me remercia avec une cordialité qu'on ne voit gueres que chez les gens que la fortune n'a point gâtez. Pour moi j'aime mieux un petit Cuisinier de cette pâte-là, que tout ce qu'il y a de plus poli à la Cour: car *on est d'un meilleur commerce par le cœur, que par l'esprit.*

Mon Hôte, (il faut que j'en parle ; quand mes Lecteurs devroient le donner au diable & moi aussi ;) mon Hôte donc, est un homme franc & *loyal*, un hom-

me de la vieille roche ; on n'en fait plus gueres de cette trempe-là : Sa face est large & plate, mais joviale & de bonne amitié : son air simple, à peu près comme ses ragouts, qui sont comme lui d'une bonne simplicité, & n'ont rien de plus sophistiqué que son caractere.

Ce qui m'en plaît d'avantage, c'est que cet homme avec sa petite intelligence, qui n'est tout au plus que du bon sens, s'est fait une excellente maxime pour le débit de ses *Portions*, & pour réveiller, sans fraude, l'appétit de ses *Pratiques*. Il a ordinairement & à toute heure, outre le boüilli, quantité de mets prêts à manger, civez de lapin, de lievre, bœuf à la mode, haricôts, compotes, fricassées, hachis, &c. Ainsi mon appetit qui est presque toûjours de bonne composition trouve à qui

parler dans ce répertoire. Je fais apporter chez moi ce qui me convient le mieux. Et en verité cela suffit à une fille qui mange, presque sans penser à ce qu'elle mange, & qui renonçeroit pour jamais aux viandes préparées, & même à toute viande *quelconque*, si elle pouvoit vivre par l'esprit seul.

J'allois dire qu'on portât chez moi deux plats que j'avois choisis, quand je vis entrer dans l'Auberge un Normand de ma connoissance, parent du feu Baron de *** l'un de mes Peres présomptifs, dont j'ai parlé quelque part, & par cette raison aussi mon cousin présomptif, Gentilhomme, gueux par les iniquitez de son pere, conservant pourtant la qualité de Marquis, au reste Philosophe Epicurien, très friand, quoique grand mangeur, & détestant la soupe d'Auberge, qu'il ne mange qu'en

jurant.

Je détournai mon visage pour le voir & l'entendre sans qu'il me reconnût. Avez-vous ici quelque chose d'un peu bon, dit-il, en parlant à l'Hôte ? D'un peu bon, répondit brusquement celui-ci, scandalisé de ces termes : je n'ai rien que de tout-à-fait bon, & si vous... Doucement mon ami, reprit le Marquis, qui par politique normande ne vouloit pas se broüiller avec un si bon homme ; je sçai que vous avez de bonnes choses : je ne vous parle ainsi que parce que je suis un peu malade, & fort dégouté : Qu'avez-vous de meilleur ? L'Hôte, sans lui répondre, tira un rideau, fit exhibition de ses *pitances*, divisées en grandes, moiennes & petites, & rangées en bon ordre sur plusieurs tables dans l'enfoncement d'une grande cuisine.

Le Normand choisit une des

moiennes, se récria sur la modicité, commanda le potage, demanda une demie bouteille de bon vin; mais au plus juste prix; & attendant la soupe avec un air d'impatience famélique, il alla s'asseoir sur un banc près d'une petite table qui étoit près de moi. Comme je me retirois, il me reconnut, non sans quelque étonnement de me voir seule en ce lieu-là.

Ah ma Cousine, me dit-il, quelle agréable surprise! Eh qui vous amene ici? J'y suis venuë comme vous, lui répondis-je, pour les besoins de la vie: c'est ici que je prends mes repas, ajoûtai-je. Il ne sçavoit qu'en penser, me voyant assez propre, sçachant que j'avois quelque bien, & ne me trouvant point un air de fille à manger à l'Auberge; je n'ose, dit-il, vous prier de me faire l'honneur de...

Vous faites bien, lui répondis-je:
Et l'envie me prenant sur le champ de m'informer à lui des circonstances d'une affaire de nôtre Province, j'ose moi, continuai-je, vous prier de venir dîner avec moi. Je fis porter en même temps au logis ce que j'avois retenu, avec deux bouteilles d'un bon vin vieux que me gardoit l'Hôte. Je sortis, suivie du Marquis, & commandai, chemin faisant, une poularde & douze allouëttes. Nous arrivâmes dans mon petit manoir, le Marquis voulut me faire je ne sçai quel compliment, que je lui fis supprimer en le faisant asseoir auprès du feu. On approcha une petite table, où la nappe étoit mise dès la veille, & voulant effacer les impressions de l'Auberge, je lui parlai en ces termes:

L'appétit que je conserve éxactement comme une sauce précieu-

ſe & univerſelle me fait trouver excellentes les portions de l'Auberge que vous dédaignez. On m'en apporte ici toutes les fois que j'en demande. Seule, j'en vis frugalement. Quand j'invite quelqu'un, c'eſt autre choſe : Je traite mes amis ſelon leurs diſpoſitions, je leur fais bonne chere & bonne compagnie. Allons, continuai-je, commençons par les pitances & par ce bon vin, le reſte ne tardera gueres.

Le Couſin ſe mit à table dans un ſilence amiable & gracieux. Le potage aux choux, la tranche de bœuf & une compote, qui avoient leur petit mérite, furent expediez en maniere du prélude. Nous parlâmes ſobrement. Huit ou dix raſade bûës, & le roſt qui arriva, changerent ſe teint & les yeux du Couſin. Il connoiſſoit mon humeur ; il ne ſe contraignit point.

J'admirois, sans faire semblant de rien, & en paroissant exploiter aussi bien que lui, l'espece de fureur qu'inspire la friandise, jointe à un rude appetit. La poularde étoit fine. Tout fut croqué jusqu'aux Os, parce que je servis assiduëment le Cousin. Alors il se rendit avec un soûpir, & loüa magnifiquement la volatile. Une bouteille de véritable vin d'Arbois, contribua au dessert. Le mérite en fut éxalté jusqu'au *divin*, avec des termes, un serieux & un air de felicité qui me faisoit compassion. Peut-être en étois-je plus digne que lui; mais je ne puis voir, sans pitié, des hommes qui se croïent si superieurs aux autres animaux par les qualitez de leur ame, l'occuper toute entiere, d'un plaisir d'animal, & d'un plaisir aussi court que celui là.

Le Marquis, à qui le mérite du repas faisoit paroître ma personne

plus considerable, & qui m'aimoit beaucoup mieux qu'avant le dîné, voulut me marquer qu'il s'interressoit à ma fortune, en me faisant des questions sur les événemens de ma vie. Je lui promis mon histoire entiere, qu'il ne sçaura point. J'appris de lui ce que je voulus sçavoir. Nous étions encore au dessert. Je changeai le sujet de la conversation, & la fis devenir moitié raisonnable & moitié folle. C'est ainsi que je l'aime : il me semble qu'un peu de folie, sur-tout de celle où il entre de l'esprit gaillard, est un assaisonnement pour la raison.

Sçavez-vous, dis-je au Marquis, que depuis quelque temps on a ici de nouvelles idées en Almanachs, & que cela est plaisamment inventé? Oüi vraiment, répondit il ; j'ai vû des Affiches fort divertissantes, sur un Almanach

contenant la Description de l'Isle des Rats, & un Almanach de l'Amour, ce me semble. J'espere, continua-t'il, en voir un Bachique l'année prochaine, & cela me fait songer qu'il ne faut pas négliger notre bouteille. Vous avez raison, lui dis-je, en serrant mon verre qu'il vouloit remplir; mais, liberté, s'il vous plaît: bûvez, & je vous annoncerai une nouveauté. Il but les yeux presque fermez, apparemment pour goûter sans distraction les charmes du vin d'Arbois: puis je lui annonçai l'Almanach gourmand, & le sujet de ce nouvel Ouvrage. Fi! dit-il, le vilain titre. Il faut que l'Auteur soit un des pourceaux d'Epicure. Le sujet est bon; mais le titre est dégoutant pour des gens délicats. Qui voudra dire du bien de cet Almanach? Que ne l'intituloit-on l'Almanach friand?

J'en eusse donné cinq ou six, qui m'eussent valu de bons repas : mais je n'irai point vanter un Almanach gourmand. Fi, encore une fois, ce titre-là est sale, & permettez que je me lave la bouche avec une rasade.

Je voïois vuider la bouteille finale, en Spectatrice, mais agréablement ; car j'aime à rendre les gens heureux, lors même que j'ai peu de goût pour leur maniere de l'être. La belle invention, s'écrioit le Marquis, d'avoir fait des vins délicieux d'un petit fruit qui n'a qu'un goût médiocre! Que cette liqueur a d'aimables vertus! Je sens dissiper mes idées mélancoliques. Mon esprit se subtilise, s'éleve, & devient en même temps fécond. Je pense des choses que je n'ose vous dire... mais pourquoi n'en bûvez-vous plus? Vous incommoderoit-il? Non. Les femmes boivent mieux

que cela quand il leur plaît, & il devroit vous plaire. Sont-ce les bienséances du Sexe, qui vous retiennent? Ne peut-on pas sans les blesser, boire sa bouteille, avec un parent aussi discret que je le suis sans vanité? Est-ce la Philosophie qui vous contraint? Je ne le puis croire. Eh! ne consiste-t'elle pas à se rendre heureux, & n'y a-t'il pas un bonheur actuel à boire doucement une liqueur exquise & avec un peu de reflexion?

Sur ce pied, vous voilà Philosophe, lui dis-je, Monsieur le Marquis, mais de ces Philosophes pour qui l'on a fait un Almanach gourmand. Mettez dans votre Bibliotheque cette excellente liste de ce qui se mange chaque mois: car vous ne seriez qu'à demi heureux avec le bon vin. Joignez-y celle des sauces & des ragouts, le Cuisinier françois de la meilleure édi-

tion, qui est fort perfectionnée. Joignez-y encore... Joignez-y des rentes, interrompit tristement le Cousin. Ah ! s'écria-t'il en soûpirant, vous me faites sentir mon impuissance, pendant que je vois tant de faquins opulens se gorger jusques à la satiété, jusqu'au dégoût, de ce qui peut faire la félicité d'un voluptueux délicat, qui sçait mettre des bornes à ses plaisirs pour en conserver le goût. A ces mots il tomba dans un morne silence. Eh quoi, lui dis-je, (pour me divertir & me tenir lieu des rasades que je ne buvois point) voilà donc, Marquis, toute votre Philosophie Bachique renversée par une réfléxion. Avez-vous perdu le sentiment des vertus de ce nectar qui vous rendoit actuellement heureux, vous faisoit si bien jaser, & me donnoit autant de plaisir à vous entendre qu'il vous

en faisoit à boire ? Faut-il qu'un homme qui pense aussi-bien que vous, un homme délicat que la nature seule a fait Philosophe, qui peut trouver dans son esprit des ressources mille fois préférables à la satiété de ces faquins... La belle ressource s'écria-t'il, en m'interrompant, la belle ressource pour un homme réduit à la pitance de l'Auberge & au ripopé, que de penser, raisonner, méditer. Vous en parlez bien à votre aise, continua-t'il d'un air chagrin. Chaque Philosophe ne l'est que selon son gout, & cela est bien naturel. Vous l'êtes spirituellement : repaissez-vous de ces mets-là. Pour moi, Philosophe materiel, aspirant, & non joüissant de par tous les diables, je tends aux réalitez : je voudrois joüir d'objets palpables qui eussent plus de consistance, que des pensées ; de ces choses dont on fait des provisions, qui

ont un goût, une valeur, un mérite, au dire de tous les hommes & des ſpeculatifs mêmes. Ma Philoſophie en veut au bonheur actuel, & non pas aux idées du bonheur, dont les livres & les têtes de Philoſophes ſont remplis ; je ne pourrois être que miſerable avec des idées, fuſſent-elles auſſi exquiſes que les plus belles de Paſcal. Non-ſeulement le métier de penſer, n'accommode gueres un tempérammment ; je le crois encore très-mal-ſain. Prenez-y garde ; c'eſt un avis que je vous donne en bon parent. Plus on penſe, moins on a de corps : moins on penſe, plus on a d'embonpoint, de force & de ſanté. Tous ces biens là ſont le partage des ſots, me direz-vous. Soit, mais ils les doivent au peu de commerce qu'ils ont avec la penſée. Elle n'eſt bonne qu'à faire la ſuperbe pauvreté des ſpeculatifs, & ſou-

vent leur ſuperbe folie. Voilà leur partage ; au moins bien peu ſe ſauvent de la ſechereſſe du corps, ou des vuides qu'elle fait dans leur cerveau. Au diable l'excès de penſer. Il eſt plus pernicieux que tous les excès de l'animal. On dit que ce Paſcal fut ſec comme une Momie, tourmenté de mille maux, uſé de bonne heure, & qu'il mourut dans la fleur de ſon âge. Les penſées conſumerent le corps qui le faiſoit vivre, & le tuerent. Il falloit que cet homme là pensât plus qu'il ne vouloit. Hélas je ſuis ſouvent de même, & cette incontinence forcée contribue avec la diette à me rendre auſſi ſec que lui. Les penſées m'accablent, me ſuivent par tout, m'empêchent de dormir, me réveillent quand je dors, m'uſent & me détruiſent ; mais c'eſt malgré-moi. S'il plaiſoit à la Fortune, j'en ſerois

bien-tôt débarrassé. Si je faisois bonnechere, en bonne compagnie; si j'étois couché mollement, vêtu d'un habit moëlleux, logé dans un Appartement bien clos & bien chaud; si j'avois de ce métail avec lequel on se rend maître des plaisirs, & même des cœurs quand on est libéral, je joüirois beaucoup & penserois peu. Voilà l'unique recette pour être un philosophe heureux par la bonne disposition de son être. Alors, on pense, quand le cœur en dit, mais à des choses agréables, à ses plaisirs passez, ou à ceux qu'on se prépare: car pour les présens je m'en tiendrois à les goûter. Encore une fois ma Philosophie est très peu réfléchissante: elle n'est propre qu'à joüir: hors la joüissance, elle n'est qu'une disposition, qu'une aptitude. Mais qu'on l'enrichisse du métail, de ce bien universel qui met en état de s'ap-

p oprier les autres, je me charge d'être un Philosophe tranquile, heureux, aimable, utile à mes amis, à mes domestiques, à quantité de Marchands & d'Ouvriers, & à une partie du Public même. Je ne ferai ni livres ni réfléxions. Je ferai des choses; je serai un Philosophe pratique; & si je n'ai pas plus de partisans que vous, je consens que vous me mettiez au-dessous du plus creux speculatif de ces fous appellez Philosophes, anciens ou modernes, de quelle Secte il vous plaira.

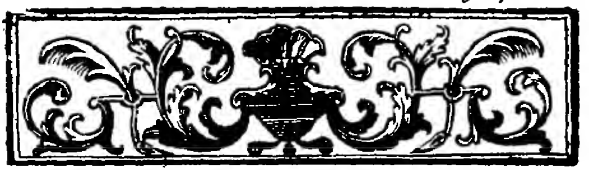
J'écoutai agréablement ce plaidoier, quoiqu'il me parût plein de *sophismes*. Je défendis les friandises de l'esprit & le bonheur idéal. On verra mon plaidoier dans une autre Feüille.

FIN.

APPROBATION.

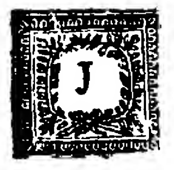
J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sçeaux : *La Quatorziéme Semaine de la Spectatrice.* A Paris le 5. de Jrnvier 1729.

CAMUSAT.



LA SPECTATRICE,

Quinziéme Semaine.



E me trouvai hier par hazard chez une Dame de mes amies, pendant qu'elle faiſoit manger elle-même de la boüillie à un de ſes enfans. Dans le même temps, une Nourrice en faiſoit téter un autre par ſon ordre. Cette ſcene, triviale ſans doute pour quantité de Lecteurs, à cauſe qu'elle eſt peut-être trop natu-

relle, me parut digne d'une Speculation. Les Philosophes ne méprisent point la nature, pas même dans les plus petites choses.

Le premier de ces enfans, après avoir avalé de bonne grace une certaine quantité de boüillie, paroissoit rassasié : mais accoûtumé à obéir à une mere vigoureuse, qui ne souffre point de résistance, il mangeoit le reste en rechignant.

Je n'approuvois pas cette contrainte; cependant je ne disois mot : Mais la Dame qui est pénétrante, jugeant de ma pensée par mon silence, fit une petite apologie de sa conduite. Cette boüillie, disoit-elle, est excellente, & il n'y en a plus gueres dans le poëlon : Elle ne peut lui faire de mal. D'ailleurs il faut que les enfans soient nourris, & il fera bien de la manger, ajoûta-t-elle, en le regardant d'un air imposant, qui

fit ſon effet ; car le pauvre petit avança auſſi-tôt la tête, faiſant la moitié du chemin & ouvrit la bouche une fois trop grande ; dont mon amie fut fort contente. La boüillie fut achevée & le Poëlon bien graté.

Enſuite regardant l'autre enfant qui commençoit à lâcher le téton : allons Nourrice, lui dit-elle, il faut l'inviter. Ne ſçavez-vous pas qu'un enfant ne peut téter trop d'un bon lait comme le vôtre. Le pis aller eſt qu'il rende ce qu'il aura pris de trop : j'aimerois voir cela de temps en temps, car c'eſt une marque que l'enfant ne manque point de lait.

Malgré toutes ces raiſons, l'embrion n'en vouloit plus : ce qui fâchoit la Maman. Ah que je te ferois bien téter, diſoit-elle, ſi tu étois capable de correction comme ton aîné : va, je t'attends à ſon

âge. Eh quoi, lui dis-je, voulez-vous qu'il vuide ces deux grosses mamelles, comme l'autre a fait le poëlon..... Mademoiselle, interrompit la Dame, quand vous aurez des enfans vous leur ferez faire diette. Je voudrois bien en voir un élevé par une Philosophe. Allez, mon amie, mêlez-vous de vos Livres. Vous avez vos raisons pour penser de cette façon-là: J'ai les miennes pour faire ce que je fais: En un mot je gouverne mes enfans en bonne mere, & selon la meilleure méthode.

Telles étoient ses raisons. L'Epoux de la Dame qui étoit present avoit apparemment les siennes pour se taire. Peut-être est-il de ces gens qui ne se mettent point en peine de la petite éducation de leurs enfans, la regardant comme une affaire de ménage. Enfin j'avois aussi de mon côté de bon-

nes raiſons pour laiſſer faire & ne rien dire : ce qui eſt preſque toûjours le parti le plus ſage, car mon amie a ſa maniere de penſer qu'elle croit la bonne, & même la meilleure, comme tant d'autres, & c'eſt, à ſon avis, choquer la raiſon que de conteſter avec la ſienne. Mais je ne puis garder ce ſilence politique avec mes amis ; la franchiſe m'a toûjours paru une qualité eſſentiellement amicale, ſauf les adouciſſemens convenables. J'en ſuis aſſez perſuadée pour me croire plus aimée d'une amie qui oſe être d'un ſentiment contraire au mien & me découvrir ſagement mes torts, que de celui qui m'offre un argent qu'il ſçait bien que je ſuis en état de lui rendre : ſoit dit ſans diminuer le mérite des ſervices pécuniaires, qui eſt grand : Je le connois par experience : mais l'autre eſt

est grand aussi, & d'une rareté qui en releve bien le mérite dans notre miserable siécle ; premiere digression. Cela veut dire que je me sens en humeur d'en faire d'autres.

N'étant donc politique que pour adoucir les veritez désagréables ; vous faites trop manger votre enfant, dis-je à cette Dame, ou je me trompe fort. Ecoutez, continuai-je, ce que je vais vous dire, comme une fantaisie, sans consequence. Il est vrai que ce trop de nourriture est peu de chose, mais vous l'accoûtumerez peu à peu à charger son estomach de ce superflu, & à de petits excès qui augmenteront avec l'âge ; enfin à passer les bornes que la nature a prescrites. Elle les marque déja sensiblement dans son temperament par le dégoût dont je me suis apperçûë : c'est qu'elle a son

compte, comme dans un petit chien qui ne veut plus téter quand il a le sien. Heureusement pour ces petits animaux, poursuivis-je en riant, les chiennes ne raisonnent point sur leur éducation comme nous autres femmes, & ne s'avisent point de forcer leur instinct. Jamais petit chien ne fut invité à téter plus que son saoul; encore moins tapé par sa mere, pour avoir laissé un petit os qu'elle lui abandonnoit. Elle le prend doucem[illegible] son fils, on le laisse comme lu[illegible] elle en a satieté. Cela n'est-il pas mille fois plus raisonnable que nos maximes. Pendant que les enfans des bêtes ont besoin de leurs meres, celles-cy sont toûjours également prêtes à leur donner les alimens qu'elles possedent, & à les laisser digerer en repos quand ils sont rassasiez. Pourquoi,

continuai-je plus ſerieuſement, dédaignons-nous d'imiter des bêtes, à qui nous reſſemblons par tant d'endroits humilians. Les copier dans ces choſes-là, ce ſeroit leur reſſembler moins que nous ne faiſons. Mais il nous faudroit de la raiſon pour deſcendre de notre prétenduë ſuffiſance à cette ſimplicité des bêtes & de la nature, & c'eſt un outil qui nous manque dans les plus grands beſoins. Nous avons une prétenduë raiſon qui [illegible]'eſt qu'une véritable folie, [illegible]de en miſeres, qui influent preſque continuellement ſur nous & ſur notre poſterité. Oüi! la folie n'eſt que cette fauſſe raiſon que toute ſa pénétration ne peut mettre au niveau de l'inſtinct naturel & droit qui détermine l'animal, par les ſeules convenances, dont la nature ne refuſe le ſentiment que dans quelques excep-

tions qui ne font rien à la maxime generale que je voudrois suivre éxactement à l'égard des besoins du corps.

Pendant que je parlois ainsi ; la Dame, dont la Philosophie ne vouloit pas joûter contre la mienne, peut être par mépris, que sçai-je ? La Dame, dis-je, me regardoit fixement avec deux beaux yeux qui ne paroissent point dociles, & mon petit sermon moral étant fini, elle fit sans parler un branlement de tête que j'expliquai à peu près ainsi.

Pauvre philosophe, philosophe imbécile, que ton raisonnement est pitoïable ! Tu ne t'apperçois pas que tu es hors de ta sphere. Tu veux parler enfans, & tu n'en connois que la figure. Pour moi j'en puis parler sçavamment, mais ce ne sera pas avec toi. Je n'aime pas à semer les perles. Tant y a

que j'ai raiſon, & que tu as tort.

Je trouvois ce raiſonnement définitif & ſans réplique, comme fondé ſur le grand principe que j'ai cité quelque part, *ma raiſon eſt la raiſon*, *&c.* car c'eſt le principe general des deux ſexes, des ſçavans, des ignorans, des eſprits admirez & du vulgaire, des Cicerons, des Paſcals, des Bailes : il n'eſt donc pas étonnant que ce ſoit auſſi celui des femmes qui chargent l'eſtomach de leurs enfans par raiſon ; & de certains Lecteurs qui jugeront de cette Feüille par leur jugement unique & excluſif à tous autres jugemens contraires.

Mais me voilà retombée dans le Chapitre de la raiſon. Il faut que ce ſoit là ma folie. Plaiſante folie ! Comment concilier cela ? Mais, que n'a pas concilié l'eſprit humain dans tous les ſiécles ? le

nôtre triomphe en extravagances; & moi je me signale peut-être, parmi cette espece de foux, qui concilient des choses opposées. Ce qui me console, c'est que ma folie meurt d'envie d'être raisonnable; & cependant quand on la traite de *déraison*; elle n'en fait que rire. N'est-ce pas là un caractere de folie extraordinaire? Plut à Dieu que deux ou trois de mes Confreres, qui ont bien de l'esprit, fussent d'aussi bonne composition que moi! Les disputes seroient douces & piquantes, comme de certains Cidres délicieux. Quel Nectar pour une folie amoureuse de la raison! Mais elles ne sont que piquantes, parce que chaque fou pense que *que sa raison est la raison*, & le croit si fort, qu'il se fâche quand on ne veut pas penser comme lui. Songe, Lecteur, aux esprits faux

de ta connoissance, pour voir si j'en connois le ridicule. Bien entendu que tu t'excepteras comme raisonnable ; mais de grace, sur quel fondement ?

Une preuve de la docilité de ma folie, c'est qu'entendant lire il y a quelque temps dans une Compagnie où je me trouvai, l'espece de satyre que j'avois faite contre la raison humaine, je vis qu'elle ne plaisoit à aucun de l'Assemblée. L'un disoit, cette Feüille est pleine de sophismes : Un autre, que les raisonnemens en étoient purement sceptiques. D'autres en parlerent d'une autre façon : car tout le monde peut parler de la raison, jusqu'aux imbéciles. Mais je remarquai entr'autres un certain homme d'esprit plat. Il en voulut dire sa *ratelée*, qui fut, que ce sujet de raison qui se croit la plus saine, sans sçavoir pourquoi,

étoit froid & point du tout interressant.

Le pauvre homme n'aura jamais de quoi s'y interresser en homme raisonnable. Je doute fort qu'il sçache ce que c'est que penser. Ce qu'il y a en lui de pensant, est fait de maniere à ne pouvoir se retourner sur lui-même. Qu'il a de confreres, francs chevaux, sous la figure humaine ! La faculté de penser ne lui manque pourtant pas tout-à-fait; Mais il ne s'en sert que le moins qu'il peut, comme d'un outil nécessaire à quantité de choses communes.

Il se renferme en ce qu'il appelle d'usage pour la vie, & d'interressant pour les gens qui n'ont point d'autre ambition. Etre habillé proprement & dans le meilleur goût, aller en fort bon ordre au caffé, en prendre quelques tasses, & y rester trois ou

quatre heures, y voir aller & venir quantité de gens qui n'ont dans toute leur vie d'autre affaire que de passer le temps, l'y passer aussi, emmener dîner quelqu'un de ces hommes oisifs toûjours prêts à acheter un repas, de trois ou quatre heures de complaisances; aller à la Comédie ou à l'Opera; regarder, lorgner; trouver un endroit de la Piece bon; un autre passable, & un autre détestable: Qualifier de même les Acteurs; saluer des gens de sa connoissance, ou rendre des saluts: entretenir un voisin de Spectacle, de ce qu'on a fait dans la journée, ou donner une semblable audience: Retourner chez soi; souper, approuver ou blâmer les ragoûts: Traiter d'empoisonneur un pauvre diable de Cuisinier, parce qu'on a le goût empoisonné par l'intemperance; Par-

ler du plaiſir qu'on a eû de boire de *jolis* vins de tel & tel canton : s'appercevoir que Bacchus fait deſcendre Morphée; & enfin, aprés avoir ainſi paſſé la journée, ſe déterminer à aller goûter les charmes d'un doux ſommeil, trouvant des charmes à être mort juſqu'au lendemain. Quel outil ſpirituel faut-il pour tout cela ? quelle doſe de raiſon ? C'eſt celle du Héros à qui j'ai eû l'houneur de déplaire en critiquant la raiſon humaine qu'il ne connoît preſque pas.

FIN.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sçeaux : *La Quinziéme Semaine de la Spectatrice*. A Paris le 5. de Mars 1729.

CAMUSAT.

TABLE.

PREMIERE SEMAINE.

propres à peupler le monde, encore moins à le réformer. Folie ridicule des Philosophes de l'un & de l'autre Sexe. Moyen simple & excellent que pratique la Spectatrice pour connoître sa portion de folie, & pour s'en guerir. Critique générale des Mœurs. Remarques particulieres sur celles des Grands.

III. SEMAINE.

*Réflexions faites dans une Basse-Cour. Petite comparaison du monde des hommes à celui des bêtes. Comparaison de la fierté des animaux, soi-disans raisonnables, à celle de certaine bêtes. Autre comparaison de l'amitié des bêtes, (vraie amitié,) à celle des hommes : que celle des hommes est inferieure à l'autre à proportion que l'esprit domine en eux sur le cœur ; & que l'amitié des sots est presque toûjours la plus estimable, parce qu'*on est d'un meilleure commerce par le cœur que par l'esprit.

IV. SEMAINE.

Le gros lot de miseres est pour les femmes dans le mariage, & aussi dans l'amour. Petite Histoire à ce sujet d'une fille qu'une disgrace détermina à faire le métier de Soldat. Question : Qui est le plus foible en amour, ou de l'homme ou de la femme? Sottise du mépris d'un Sexe pour l'autre, &c.

V. SEMAINE.

Pensées sur un Ouvrage qui a parû sous le titre de LA MECHANTE FEMME. Combat de deux Femmes à l'occasion de ce Livret.

VI. SEMAINE,

De la maniere d'aimer des Turcs & de leurs Serails. Que quantité de François ont à peu près le caractere Turc en amour, & pensent de même sur le chapitre des Femmes. Idée de faire une Colonie de ces Gens-là, & de les faire gouverner par une Femme Présidente d'un Senat, &c.

VII. SEMAINE.

Contre la Satyre de Despréaux, qui commence ainsi : De tous les animaux, &c. *Courtes réfléxions sur l'immense sottise du genre humain. Qu'il ne faudroit, pour être heureux, que des goûts simples & paisibles. Que les grandes passions rendent les hommes semblables à des Chevaux fougueux. De l'instinct humain, souvent pire que celui des Bêtes. Que cet instinct seul rend la mort terrible pour une infinité de misérables à qui la vie est à charge. Bonheur des animaux qui ne la connoissent point. Opposition de l'instinct à la raison : Que la raison n'est presque point humiliée, ni par la vûë de l'instinct auquel elle s'abandonne, ni par la misere de ne pouvoir compter sur elle-même dans les passions & dans les differens âges de la vie. Preuve de l'extréme folie des hommes, même les plus spirituels & les plus sages, à un très petit*

nombre près, par la supposition que chacun reçût le pouvoir de se réformer, & de se perfectionner selon son goût & ses lumieres.

VIII. SEMAINE.

La Spectatrice est dupée par un de ces gens qui ont l'art d'excroquer de la reconnoissance & de l'amitié. Qu'il faut regarder la plûpart des hommes comme des loups apprivoisez & toûjours dangereux. Elle les compare à de certains honnêtes morts qu'elle a trouvé le secret de voir quelque fois en songe. Elle donne son secret pour rêver à ce qui fait plaisir. Relation d'un songe où elle a vû les deux Catons, Seneque, Montagne, saint Evremont, Petrone, & autres.

IX. SEMAINE.

Des Personnes curieuses de voir faire des éxécutions sur les Malades ou sur les Criminels. Histoire d'un honnête homme que son Pere ne détermina qu'avec beaucoup de peine à lui

succeder dans la Charge de Lieutenant Criminel, &c.

X. SEMAINE.

Du peu de goût pour les plus grands plaisirs. Que ceux de l'amitié simpatisante sont dès plus considerables; mais que le penchant & la simpatie ont besoin d'un guide, qui est la raison & la bonne Philosophie du cœur, comme de l'esprit, sans quoi l'amitié n'est que vulgaire, & peu solide malgré toute la bonté du cœur, & toute la force du penchant à aimer & à servir.

XI. SEMAINE.

Speculation de nuit. Usage de l'insomnie de & la faculté de penser dans le calme & la quiétude d'une nuit tranquile. Comparaison des mouvemens & des battemens d'une pendule à ceux du corps humain, & de celui-ci à la partie de nôtre Etre qui pense, par l'extrême difference de leurs fonctions. Méditation simple & naturelle de l'ame sur elle-même. Des concerts

de la raison, & du sentiment. Du bonheur des sens & de celui de l'intelligence. L'homme n'est pas pour lui-méme interieurement ce qu'il y a de plus interressant : il n'est gueres occupé que de son extrinseque, *comme les Coquettes, &c.*

XII. SEMAINE.

L'Auteur en marchandant des coëffes de papier pour hommes, en voit de toille cirée faites pour femmes, & d'une autre forme. On lui dit que les tétes de femmes sont faites autrement que celles d'hommes. Elle s'égaïe & moralise en-méme temps sur cette difference exterieure, & sur celles du dedans des tétes.

XIII SEMAINE.

Disputes ou combats de raisons comparez à un combat de cocqs. Les esprits faux raisonnent comme digerent les estomacs viciez. Yvresse de chaque raison qui veut décider, parce qu'elle se croit la raison méme. Incapacité,

peut-être générale, de correction là-dessus.

XIV. SEMAINE.

Pensées au sujet de l'Almanach gourmand, qu'on avoit annoncé pour l'année 1729. L'Auteur régale un Normand gourmand & friand, de ceux pour qui un tel Almanach semble être fait & qui ne connoissent point les friandises de l'esprit, ni le bonheur idéal. Discours sensuel de ce Normand.

XV. SEMAINE.

Speculation sur le sujet trivial d'une mere qui fait téter & manger deux de ses Enfans tant qu'elle peut. Comparaison de la petite éducation des hommes à celle des Bêtes, &c.

FIN.

